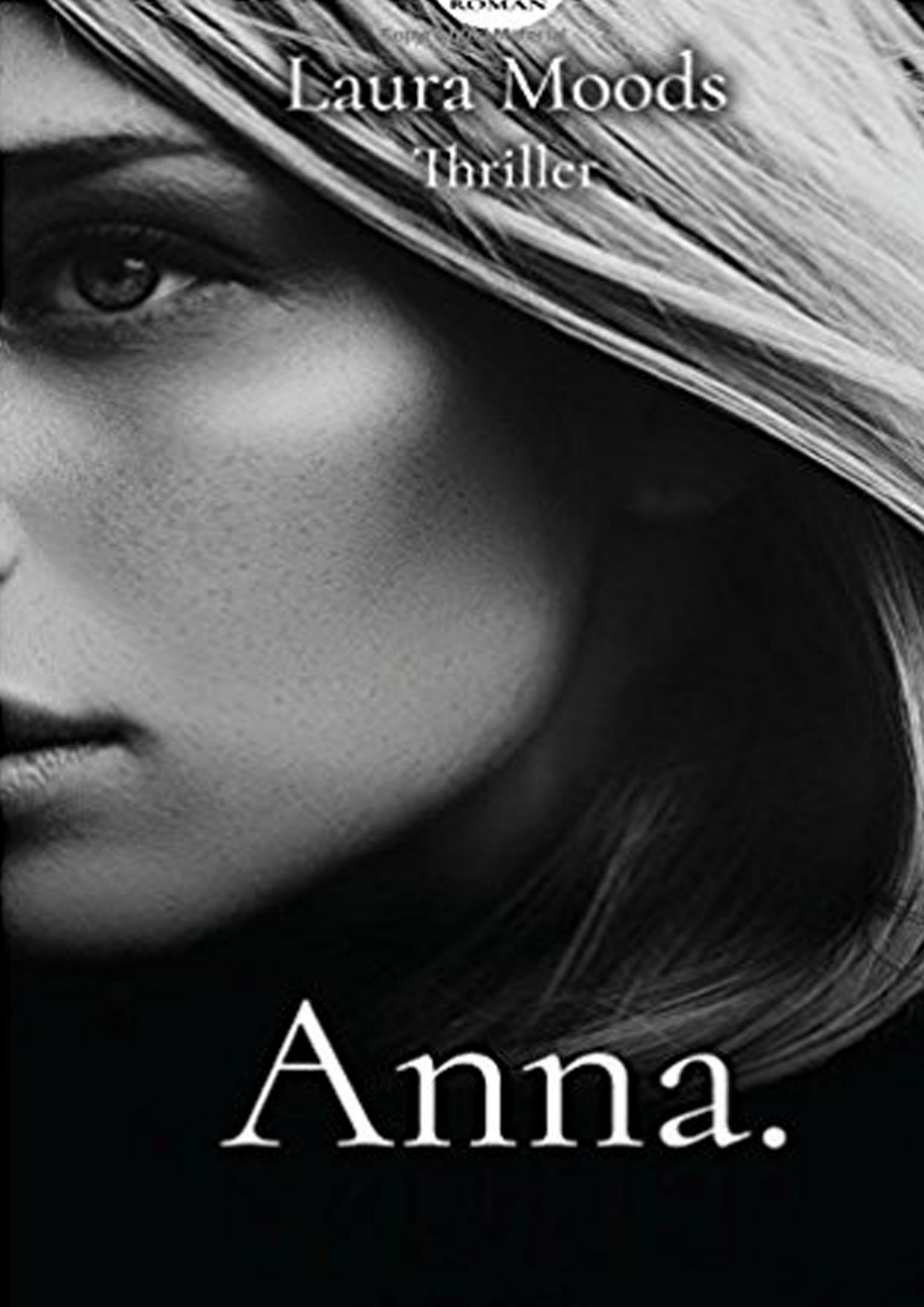

ROMAN
Laura Moods
Thriller
Anna.

www.lauramoods.com
contact@lauramoods.com
ISBN : 9782955420942

Couverture :
iStock Photo - Photographie : © CoffeeAndMilk (471910189)

“C'est de la confiance que naît la trahison.”

PROLOGUE

---

12 décembre 1999

Tut, tut, tut, tut, tut, tut, tut, tut...

Je me réveillai, la tête lourde et chancelante. La ceinture de sécurité m'étranglait et je fus prise d'une violente quinte de toux intensifiée par une odeur âcre d'essence qui manqua de me faire vomir. Je portai la main à mon visage et m'arrêtai à mi-chemin lorsque je remarquai du sang sur mon bras nu. Mon coeur marqua un temps et tout à coup, je compris.

Ma portière était à moitié ouverte, et l'alarme de sécurité de la voiture s'était déclenchée. Je tournai ma tête rapidement vers le côté conducteur et découvris ma mère, le visage encastré dans le volant. La bile me monta immédiatement à la gorge. Dans un premier temps, je fus paralysée par la peur, consciente de chacun de mes membres endoloris, et respirant l'odeur hypnotisante du carburant. Le son émis par l'alarme intensifiait le chaos qui était en train de se former dans ma tête. Puis, timidement, je secouai le bras de ma mère en l'appelant. Je remarquai que du sang sortait deson nez et que ses cheveux cachaient des débris de verre. La vitre de son côté était complètement détruite. Je la secouai de plus en plus fort en hurlant à travers mes trémolos. Elle ne bougeait pas. Je criai à l'aide tout en essayant d'enlever ma ceinture, mais j'avais tellement mal au dos. Je n'avais jamais eu aussi mal de ma vie. L'alarme continuait sa rengaine atroce et mes larmes augmentaient la migraine qui tambourinait dans mon crâne. L'obscurité de la nuit se mélangeait avec le brouillard dans lequel je me trouvais. J'avais l'impression de vivre cette scène au ralenti, en sachant pertinemment que tout cela me hanterait jusqu'à la fin de mes jours.

Un visage apparu dans mon champ de vision. C'était celui d'un homme, l'air effrayé. Je lui hurlai de secourir ma mère, mais il semblait ne pas m'entendre. Je vis ses lèvres bouger, seulement dans les fracas de ma peur et de mes douleurs, je ne parvenais pas à le comprendre. Mais il y avait autre chose qui m'empêchait de l'entendre. Un bruit. Celui des flammes qui brûlaient l'arrière de la voiture. Je ne comprenais pas pourquoi cet homme mettait autant de temps à nous aider. Puis, il me regarda une dernière fois, fit « non » de la tête, et disparut de mon champ de vision. La fumée qui emplissait la voiture devenait suffocante et de nouveau, je fus prise d'une toux incontrôlable. J'essayai de détacher ma ceinture alors que mes mains ne cessaient de trembler. Au bout de quelques secondes, celle-ci se libéra et je me glissai à l'aide de mes bras à l'extérieur de la voiture. Je hurlai de douleur quand mes jambes heurtèrent le sol. Je suppliai quiconque de nous aider, sans savoir si quelqu'un était là pour m'entendre.

Puis, je remarquai des phares de voiture plus loin sur la route. Je lâchai un cri de désespoir quand je vis que la voiture n'était pas en approche, mais qu'elle s'éloignait. L'homme à qui je venais de parler était en train de nous abandonner.

J'essayai de me redresser, mais une douleur dans tout le bas de mon corps me foudroya sur place. Notre voiture était partiellement sous les flammes. Condamnée à ne pouvoir me lever, j'étais impuissante à sauver ma mère.

Je m'éloignai vers la route à l'aide de mes bras, espérant voir arriver un autre véhicule. Pendant un court instant, étendue sur l'asphalte, je fermai les yeux et essayai de respirer normalement. Tout à coup, des mains m'agrippèrent et me tirèrent en arrière. Une voiture s'était arrêtée et un homme m'éloignait de la voiture en flammes. Je ne sais pas combien de temps j'étais restée inconsciente. Dans un flot de larmes et de peur, je le suppliai de venir en aide à ma mère. Mais avant qu'il n'eut le temps de me répondre, la voiture se transforma en une boule de feu orange et jaune, projetant des débris tout autour de nous.

Dans les bras de cet inconnu, j'hurlai le nom de ma mère pour la dernière fois.

Chapitre 1

---

21 mai 2015

Le réveil sonnait par intermittence depuis plus d'une demi-heure, mais ni l'un ni l'autre n'avions fait l'effort de tirer le bras pour l'éteindre. L'éclat de la lumière du jour perçait à travers les rideaux et j'allai probablement être en retard. Les mains d'Eliott couraient sur mon ventre et sur mes hanches depuis plus de cinq minutes. Je savais qu'il n'allait pas me laisser sortir du lit immédiatement. Il avait envie de moi.

Après avoir fait l'amour, je sortis l'une de mes jambes par dessus les draps pour retrouver un peu de fraîcheur. Je tournai mon visage vers celui qui m'avait empêchée de me lever et lui envoyai un sourire timide. Même les cheveux désordonnés, il était superbe.

Il se leva du lit, entièrement nu et m'envoya un clin d'œil avant de s'engouffrer dans la salle de bains. Je restai quelques instant à contempler le plafond, paisible, en me disant que je pourrais bien me réveiller de cette façon tous les matins de ma vie.

Dans la cuisine, je préparai machinalement du café et des œufs brouillés. L'horloge indiquait 7 heures et 18 minutes ce qui nous laissait le temps d'avaler un morceau avant de partir au travail. Eliott descendit dans la cuisine embaumée par une odeur de pain grillé. Il était habillé comme les autres jours de la semaine : jean noir et chemise à carreaux surmontée d'un pull gris. Il passa derrière moi, m'encercla de ses bras et déposa un baiser dans le creux de mon cou. Je lui tendis une tasse de café fumant qu'il accepta volontiers, puis il s'installa derrière l'ilot de la cuisine avec son ordinateur portable.

— Qu'est-ce que tu fais, dis-je en avalant une gorgée d'un jus d'orange acide, le dos contre l'évier de la cuisine.

— Je relis mon cours d'aujourd'hui… répondit-il sans quitter l'écran des yeux.

— Vous êtes sur quoi en ce moment ?

— Les présidents depuis Roosevelt, dit-il absorbé par sa lecture.

Eliott était professeur d'Histoire dans le lycée privé St Paul depuis maintenant deux ans. L'un des plus réputés de la ville de Charlotte. Les parents y inscrivaient leurs enfants dans l'espoir qu'ils puissent intégrer par la suite les universités les plus prestigieuses du pays. Le salaire d'Eliott avait triplé par rapport à son ancien poste et sa carrière avait connu un élan sans précédant. Certains établissements lui demandaient régulièrement d'intervenir dans les classes et de donner des cours thématiques. Il avait pourtant commencé dans une petite école publique, comme moi. Mais contrairement à lui, j'y travaillais toujours. J'étais en charge d'une classe de vingt élèves âgés de cinq à six ans.

Eliott n'aimait pas trop parler de la façon dont il avait réussi à obtenir ce travail. Son père, chancelier universitaire, avait la chance de connaître beaucoup de monde au département de l'Éducation. Il en avait tout simplement fait profiter son fils unique. Et seulement son fils. Cela aurait très bien pu être un sujet de dispute, mais nous n'en parlions jamais.

— Tu n'as pas oublié pour ce soir ? demandai-je en posant mon verre vide dans l'évier.

— Oublié quoi ? dit-il sans me regarder.

J'attendis qu'il daigne lever son visage vers moi.

— Quoi ? ajouta-t-il en m'envoyant un regard pressé.

Je ne répondis pas et consentis uniquement à lever un sourcil avec un demi-sourire.

— Le dîner ? Non, Anna, je n'ai pas oublié, qu'est-ce que tu crois, dit-il en terminant son café.

— Bien ! On est attendu pour 18 heures chez eux, donc j'imagine que tu préfères qu'on se rejoigne là-bas ?

En montant les marches de l'escalier pour rejoindre la chambre, je l'observai de dos. Il pianotait sur son ordinateur. Il faisait ça tous les matins. Moi, mes cours, je les avais toujours préparés sur des feuilles de papier. Sans doute une vieille habitude conservée depuis l'université. À l'époque, je n'aurais jamais eu les moyens de me payer un ordinateur portable.

Sous la douche, je me demandai ce qu'il serait correct d'apporter à ce dîner. Des fleurs ou peut-être une bouteille de vin ? Et comment fallait-il que je m'habille ? En fait, je n'avais pas vraiment envie d'y aller.

L'invitation provenait d'un couple d'amis d'Eliott. Mark et Helen Ertwood. Mark était son collègue. Il avait le même âge que lui, ou peut être un an de plus. Helen, sa femme, était une jolie blonde de vingt-neuf ans qui ne travaillait pas. J'avais bien essayé d'avoir la même entente avec elle qu'Eliott avec Mark, mais nos différences étaient trop grandes. Lorsque je me trouvais chez eux, j'avais toujours cette désagréable impression d'être mise de côté. Leur façon de s'adresser à moi était plus polie qu'amicale, sans doute parce que je ne provenais pas d'une famille bourgeoise comme eux. J'étais arrivée de Pennsylvanie pour poursuivre mes études à Charlotte dans une des rares facs qui avaient bien voulu m'allouer une aide pécuniaire. Avec Eliott, nous nous étions retrouvés dans la même promotion. Lui, contrairement à moi, n'avait pas eu besoin de bourse. Six ans après, il m'avait demandé en mariage sans doute au grand dam de ses parents qui auraient préféré le voir marié à une native des quartiers chics de la ville.

En sortant de notre maison, il n'y avait plus que ma voiture dans l'allée. Eliott était parti travailler. Le ciel était clair et la journée s'annonçait chaude comme depuis plusieurs semaines. Notre voisin d'en face effectuait sa tonte de pelouse hebdomadaire, rare activité sportive de cet homme à la retraite depuis plusieurs années. Sa pelouse était toujours parfaitement verte et taillée, comme toutes les autres pelouses de toutes les autres maisons familiales de la rue. Eliott se chargeait de la nôtre un samedi par mois.

Lorsque le car scolaire passa devant moi, je regardai immédiatement ma montre. J'avais quinze minutes pour rejoindre mon lieu de travail, l'école de Golden River. Je m'engouffrai dans la tiédeur de ma voiture et allumai la radio.

J'étais rarement la première arrivée dans la salle des professeurs. Il n'y avait souvent plus de café et plus rien à manger. Je me contentai d'un « bonjour » discret et je récupérai rapidement mes livres dans un casier à mon nom.

Toute la matinée, j'avais fait travailler mes élèves sur les mathématiques et la géographie. Ils n'aimaient pas ça. Moi non plus. Je réservais les cours sur les travaux pratiques et la musique pour la fin de journée, lorsque je n'avais plus la patience de leur apprendre les bases de l'addition. Pendant mes pauses déjeuner, j'avais pris l'habitude de profiter du calme de ma salle de classe et d'y rester jusqu'à la reprise des cours. J'envoyai un message à Eliott en récupérant mon téléphone portable rangé dans mon sac. J'avais besoin d'être certaine qu'il serait à l'heure ce soir. Cinq minutes plus tard, je reçus une réponse.

« Je serai là-bas à l'heure, pas d'inquiétudes. Je m'occupe d'apporter à boire, ne t'en charge pas. »

Je ne le croyais pas vraiment, mais décidai de ne pas lui répondre.

À la fin de la journée, je convoquai une de mes élèves. Julia, la timide de la classe. En plus d'être réservée, cette gamine donnait toujours l'impression d'être malade. Je l'avais vue pleurer dans un coin pendant la récréation de l'après-midi. Ce n'était pas inhabituel, les gosses peuvent parfois être des monstres entre eux, mais cette fois-ci quelque chose avait changé dans son comportement.

— Julia, est-ce que tu voudrais qu'on parle de ce qui s'est passé tout à l'heure ?

— Quoi ? dit-elle sans lever les yeux.

— Je t'ai vu pleurer pendant la récréation.

Comme je l'avais prévu, elle n'osa pas me répondre immédiatement.

— Tu sais que tu peux me parler, je suis ta maîtresse, tout restera entre nous.

Elle me regarda l'air hagard sans parler.

— Il se passe quelque chose à la maison ? Quelqu'un t'embête en classe peut-être ?

— Non, dit-elle en regardant ses pieds.

— C'est quoi alors ?

— C'est à cause de ma grande soeur, répondit-elle en me regardant dans les yeux.

Dix minutes plus tard, je laissai Julia rentrer chez elle. J'étais assise sur la chaise de mon bureau, le regard dans le vague. J'avais du mal à croire ce que je venais d'entendre. Elle m'avait raconté qu'un soir à la maison, elle était rentrée dans la salle de bains pendant que sa grande soeur se douchait. Elle avait été surprise que, contrairement à sa mère, sa soeur n'ait pas de poils sur les parties intimes. Elle pensait qu'elle était malade, et qu'elle allait mourir. J'avais déjà vu sa grande soeur lors d'une réunion parents d'élèves. Elle avait dix-sept ans et probablement un petit copain à qui elle voulait faire plaisir. J'ai essayé de rassurer Julia en lui disant que sa soeur n'était pas malade et qu'elle n'avait pas à s'inquiéter.

Je passai les mains sur mon visage et soufflai. Ce n'était pas le genre de conversation que j'avais l'habitude d'avoir avec une gosse de six ans.

Il n'était que 15 heures 30 minutes ; Eliott, lui, ne terminait les cours qu'à partir de 17 heures. J'avais le temps de rentrer pour me détendre un peu, me doucher et oublier cette conversation.

Il me fallait moins de vingt minutes pour arriver chez Helen et Mark. J'avais envoyé un sms à Eliott il y a une heure, mais je n'avais pas eu de réponse. J'osais espérer qu'il n'arriverait pas en retard en me laissant seule avec eux . Sur le chemin pour quitter notre rue, je passai devant ces grandes maisons familiales qui faisaient le charme du quartier. Les peintures des façades étaient impeccablement blanches, aucun déchet n'abîmait le trottoir, et les enfants s'amusaient librement en courant sur des pelouses vertes et fleuries. C'était un joli quartier familial. Eliott l'avait choisi pour nous, pour y fonder une famille en toute sécurité. Il voulait suivre le modèle de ses propres parents qu'il estimait idéal.

Je m'arrêtai devant un panneau stop et laissai passer un groupe de jeunes qui gagnaient l'autre côté de la rue. Des jeunes filles, accompagnées de leur petite soeur ou petit frère qu'elles tenaient maternellement par la main, et chargées de veiller sur eux jusqu'au retour des parents. Une d'elles m'envoya un sourire timide lorsqu'elle passa devant ma voiture. Elle était grande, svelte, et arborait fièrement une longue chevelure dorée. Quelques mèches blondes s'étaient réfugiées dans le creux de son décolleté. Un rouge à lèvres rose avait été posé timidement sur ses lèvres et ses ongles rouge vif montraient qu'elle ne se considérait plus comme une petite fille. Elle était belle, et pendant un court instant, j'ai jalousé sa jeunesse encore rayonnante. Je la suivie du regard jusqu'à ce qu'elle rejoigne le trottoir d'en face avant d'être surprise par le klaxon de la voiture derrière moi. Je repris ma route en jetant quelques regards dans le rétroviseur central. Je m'observai comme pour me rassurer. Je n'avais que trente et un ans et mon visage n'était pas marqué. On m'avait souvent fait remarquer que je faisais plus jeune que mon âge et mon père me répétait sans cesse que ma mère n'avait jamais eu un seul cheveu blanc. Je rabattis le miroir et allumai la radio pour me changer les idées. Ce n'était pas le bon moment pour penser à ma mère. Pas ce soir.

En arrivant devant la maison d'Helen et Mark dans le quartier de Costwold, je ne fus qu'à moitié surprise de ne pas y trouver la voiture d'Eliott. Je me garai un peu plus loin, la radio toujours allumée et guettai son arrivée. Il faisait encore parfaitement jour et je laissai mon regard se promener entre les maisons au style victorien où des voitures à plusieurs dizaines de milliers de dollars attendaient patiemment qu'on les rentre dans leur garage pour la nuit. La taille des maisons était proportionnelle à l'importance des salaires des propriétaires.

On frappa deux petits coups contre la vitre de la voiture. Je sursautai et tournai le visage pour trouver celui d'Eliott. Il avait les yeux écarquillés et un grand sourire moqueur. Je baissai ma vitre.

— Alors, tu te caches, dit-il en plaçant ses avants-bras contre la porte.

Il sentait le parfum frais. Celui qui vient juste de sortir du flacon.

— Non, je t'attendais… Dis-moi, t'aurais pas un peu abusé sur le parfum ?

— Je te rappelle qu'il fait chaud aujourd'hui, dit-il en se redressant et en ouvrant ma portière.

Je le rejoignis sur le trottoir tout en défroissant ma robe. De près, la maison de Helen et Mark était encore plus belle : les briques rouges de la façade contrastaient avec les poutres blanches du porche et les volets verts clairs apportaient la touche finale au raffinement dans lequel avait été construite la propriété. En attendant que l'on vienne nous ouvrir, j'observai le jardin derrière moi. Il était en parfait accord avec l'endroit. La pelouse était parfaitement taillée et accueillait des arbres imposants qui apportaient une certaine intimité à la maison par ses grands feuillages. On pourrait reprocher à ce paysage le manque de couleurs qu'auraient pu apporter quelques buissons fleuris.

C'est Helen qui vint nous ouvrir la porte. Elle était habillée avec un chemisier blanc et portait fièrement de larges boucles d'oreilles d'une grande marque française. Elle nous salua avec enthousiasme et empressement avant de

nous laisser rentrer.

— Je suis ravie que vous ayez trouvé du temps pour venir nous voir ! Un vin italien, mon préféré, dit-elle en récupérant la bouteille des mains d'Eliott. Mark est dans la piscine. Vous avez apporté vos maillots de bain j'espère, dit-elle sans attendre la réponse et en se dirigeant vers la cuisine.

La maison était une véritable page de magazine d'intérieur. Tout était de couleur claire et les tableaux aux murs étaient en accord avec le mobilier du salon. Le sol était fabriqué dans un marbre blanc en provenance d'Italie, comme me l'avait un jour signalé Helen avec fierté. La climatisation avait été allumée et il faisait presque trop froid. Je me demandai comment on pouvait réellement se sentir à l'aise dans un environnement comme celui-ci.

— Eliott, qu'est-ce que je te sers ? dit-elle en ouvrant le frigo à double portes de la cuisine. Il y a du punch, ou nous avons des bières si tu préfères.

— Un punch sera idéal avec cette chaleur, je te remercie, dit-il en observant le jardin principal à travers les grandes baies vitrées de la cuisine.

Helen nous servit deux verres de punch et nous invita à rejoindre Mark à l'extérieur. Cela faisait la troisième fois que je découvrais leur jardin, mais il m'était difficile de ne pas être impressionnée à chaque fois. Le salon de jardin en bois exotique donnait sur une piscine de plusieurs mètres de long, entouré par des palmiers au vert vif et des transats blancs à l'allure ultra contemporaine. Mark effectuait des longueurs et lorsque qu'il sortit la tête de l'eau, il nous salua l'air ravi. En un mouvement simple et rapide, il s'extirpa de la piscine en dévoilant un corps parfait et bronzé, celui de l'Américain porté sur l'apparence. Helen et Mark étaient beaux, encore jeunes, riches, volontaires, et étaient conviés plusieurs fois par mois à des galas de charité. Ils étaient aimés par leurs amis et leur famille. Comme tout le monde, je devrais les adorer et les admirer. J'en avais envie, mais j'avais un mal de chien à le faire. Ils étaient trop parfaits et je ne savais pas où se cachaient leurs défauts. Je sentis une présence derrière moi et en me retournant, je découvris l'une des rares chose que j'appréciais dans ce couple. Leur fille, Lucy, six ans.

— Bonjour Anna, dit-elle en plongeant ses yeux verts dans les miens.

— Bonjour Lucy, tu vas bien ? dis-je en acceptant la main qu'elle me tendait.

— Oui. J'aime beaucoup ta robe, ajouta t-elle avant de reporter son attention sur autre chose.

— J'aime aussi beaucoup la tienne. J'avais presque la même quand j'avais ton âge, dis-je en fixant les oiseaux sur sa tenue blanche.

— C'est Maman qui me l'a achetée, dit-elle en me lâchant la main et en récupérant un jouet au sol.

— C'était ma mère aussi, répondis-je dans un murmure avant de m'installer dans un fauteuil aux coussins crèmes.

Mark s'essuya les cheveux avec une serviette avant de la mettre autour de sa taille. Il empoigna une bouteille de bière déjà ouverte et m'envoya un clin d'œil en signe de bienvenue.

— Vous voulez pas faire un saut dans la piscine, ça fait un bien fou, dit-il en s'étirant. Franchement, on devrait en installer une dans l'école, ça calmerait les jeunes. J'ai cru que la chaleur allait les rendre fous cet après-midi, ajouta t-il avant de s'installer dans un des canapés blancs. Ça a été tes élèves toi cet après-midi ?

Pendant un court instant, je crus que Mark s'adressait à moi, mais il s'adressait bien entendu à Eliott qui travaillait dans le même établissement que lui.

— Aucun problème, répondit Eliott en terminant son punch. Je vais me resservir si ça dérange pas, dit-il en levant son verre vers Helen.

Je le regardai se diriger vers la cuisine et lui en voulais de me laisser seule, même pour quelques secondes.

— Et toi Anna, ça va dans ton école ? me lança Mark, sa bière collée contre son torse.

Cela ne m'aurait pas étonnée qu'il y ait un peu de mépris dans sa question. Ce n'était pas un secret que je travaillais dans le public et Mark n'y avait jamais mis les pieds. De plus, s'occuper des plus petits revenait pour lui à être comme une assistante maternelle. Il me l'avait déjà fait remarquer lors d'un précédent repas. Il avait bien essayé de le dire sur le ton de l'humour, mais sa condescendance ne lui avait même pas permis d'entendre ma réponse.

— Oh tu sais, pour les calmer je leur mets un film et je suis tranquille. Je n'ai pas de caméra dans mes salles de classe comme vous, dis-je en espérant le piquer dans son orgueil.

Pas sûre que Mark apprécie qu'une femme se moque ouvertement de lui. Il m'envoya un sourire entre l'espièglerie et l'arrogance. Eliott regagna sa place, son verre désormais plein.

— Toujours prêt pour ce soir ?, lança t-il à Mark.

— Bien sûr, j'ai attendu ça toute la journée ! répondit Mark en se levant et en posant sa bière vide contre la table en teck. Je vais m'habiller, je reviens, ajouta t-il avant de disparaître dans la maison.

Un vent frais balaya la terrasse.

— Vous avez prévu quelque chose ce soir ? demandai-je surprise.

— Oh ! Tu ne lui as rien dit ? s'exclama Helen.

— Mais si, je t'en ai parlé la semaine dernière Anna. Mark et moi sommes invités par son frère pour son enterrement de vie de garçon.

Je n'avais absolument aucun souvenir de cette conversation. Peut-être m'en avait-il parlé quand j'étais le nez dans mes cours, ou bien un soir devant la télévision.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? dis-je en forçant un sourire.

La réponse ne m'intéressait pas et je ne l'écoutais qu'à moitié. Je savais juste que je n'avais pas envie de passer le reste de la soirée seule avec Helen.

Pendant le dîner, j'étais absente. Je lançais des regards à Eliott dans l'espoir qu'il change d'avis et reste avec moi ce soir. Il me répondait par un sourire, une main sur la cuisse, puis reprenait sa conversation avec Mark. Leur discussion tournait autour du nouveau matériel informatique de l'école et des parties de golf qu'ils aimeraient organiser plus souvent. Helen avait l'air aussi peu intéressée que moi par leurs échanges, et regardait sa fille dessiner sagement au coin de la table.

À la fin du dîner, Mark embrassa sa femme et Eliott m'informa qu'il rentrerait probablement tard dans la nuit. Ils prirent ensemble la voiture d'Eliott pour se rendre à leur soirée. Ils n'avaient bu qu'un seul verre, ce qui ne devrait probablement pas durer.

Pendant qu'Helen terminait de débarrasser la table, je lui proposai d'aller coucher Lucy. La petite me tira jusque dans sa chambre à l'étage, toujours vêtue de sa belle robe blanche. Elle se déshabilla en me demandant timidement de me retourner pendant qu'elle enfilait son pyjama. Allongée dans son lit surmonté d'une moustiquaire dorée, Lucy se blottit au fond de la couverture en attrapant une peluche qui représentait un cochon. Je l'embrassai sur le front, lui souhaitai une bonne nuit et me levai en direction de la porte.

— Je t'ai fait un dessin Anna, dit-elle en pointant du doigt son bureau.

— Oh. Eh bien, je vais le garder précieusement, dis-je en récupérant la feuille placée sur un tas de carnets de coloriages.

Je lui souhaitai une nouvelle fois bonne nuit, et fermai sa porte avec délicatesse. Avant de rejoindre Helen, je jetai un œil au dessin, le dos collé à la porte de la chambre de Lucy. Il la représentait clairement. Elle était face à sa maison entourée de sa mère et de son père. Elle avait ajouté des éléments qui ressemblaient à des oiseaux et des chats, et un autre personnage aux cheveux longs et blonds. Sans doute une copine de Lucy. Je souris et pliai le dessin en deux.

Après un second café, je remerciai Helen pour le dîner et pris ma voiture en direction de Sunset Road, au sud de Charlotte. J'espérais trouver la BMW d'Eliott en arrivant devant notre maison, mais sans réelle surprise, l'allée était vide. Après avoir garé ma Tesla dans le garage, je jetai les clés sur la console à côté de la porte d'entrée, et me servis un verre de jus d'orange dans la cuisine. Pendant plusieurs minutes, je tentai de retrouver dans les méandres de ma mémoire la conversation à propos de cette soirée d'enterrement de vie de garçon. Rien ne me revint.

Seule dans la chambre, allongée sur le lit, j'essayai de lire, mais je n'arrivais pas à me concentrer. Je repensai à la robe de Lucy qui me rappelait celle que ma mère m'avait offerte. J'ouvris le petit tiroir de ma table de chevet et sortie une vieille photo. Je ne la sortais jamais en présence d'Eliott. Je n'aimais pas trop montrer mes moments de faiblesse, que ce soit devant lui ou devant quelqu'un d'autre. Sur la photographie vieille de plus de vingt ans, on me voyait blottis dans ses bras, devant une maison de vacances de couleur bleue. Mon père avait pris la photo. Ces vacances avaient été ensoleillées et heureuses. Dans le tiroir, je rangeai délicatement la photographie avant d'attraper une boîte de médicament. Des anxiolytiques, que j'avalais de manière exceptionnelle pour dormir d'une nuit sans rêve. L'instant d'après, j'éteignis la lumière et me laissai bercer par le calme qui régnait dans la chambre.

Chapitre 2

Mes yeux s'ouvrirent d'un coup. Depuis la chambre baignée de lumière, j'entendais qu'on frappait lourdement à la porte de la maison. Je mis quelques secondes à émerger et remarquai qu'Eliott n'étais pas dans le lit. Je sortis rapidement de la chambre en enfilant le premier gilet qui me passa sous la main. Je détestais qu'on me prenne au saut du lit. Je soufflai en descendant lourdement les marches et et essayai de coiffer mes cheveux à l'aide de mes doigts. Derrière la porte, je découvris deux policiers en tenue, qui déplacèrent leur regard de leur voiture garée dans mon allée jusqu'à moi.

— Madame Nichols ?

— Oui c'est moi-même, dis-je en efforçant d'avoir l'air éveillée. Il y a un problème ?

— Nous sommes de la police de Charlotte, m'informa le plus âgé des deux. Agent Mills, dit-il en désignant son collègue, et je suis l'agent Rive.

Il prit une large respiration avant de poursuivre :

— Je suis navré de vous apprendre que votre mari a eu un accident de la route hier soir.

Je restai à le fixer, les bras croisés, sans savoir quoi répondre. Instinctivement, je me mis à chercher du regard la voiture d'Eliott.

— Pourrions-nous rentrer un moment pour discuter Madame Nichols ?

— Oui, oui bien sûr, dis-je en me reculant pour les laisser rentrer.

Je ne leur laissai pas le temps de s'installer avant de m'adresser à eux :

— Est-ce qu'il va bien ? Dans quel hôpital a-t-il été amené ?

L'agent Rive s'approcha de moi et prit un air contrit.

— Madame Nichols… Je suis au regret de vous informer que votre mari n'a pas survécu à l'accident.

Je ne lâchai pas du regard l'agent qui se trouvait devant moi. Il me fallut quelques secondes pour comprendre ce qu'il venait de me dire. Une envie de vomir s'empara de mon estomac alors que la pièce s'assombrit.

— Il faut… il faut que je m'assois.

L'agent Rive, aidé par son collègue, m'installa sur l'un des fauteuils du salon. Je le vis faire un signe de tête pour demander à l'agent Mills de m'apporter un verre d'eau. Je restai un moment sans bouger et sans parler. Je n'entendais que le son de ma respiration et sentais le flux sanguin battre nerveusement dans ma tête.

— Comment est-ce arrivé ? demandai-je dans un murmure.

— Sa voiture a fait une embardée, mais nous n'en savons pas plus pour l'instant. Vous serez la première informée dès que nous aurons plus de détails.

Je n'osais plus le regarder. J'avais commencé à pleurer. Son collègue me tendit un verre d'eau avant de s'assoir en face de moi. Je laissai mon regard se promener sur les différents objets du salon. En observant les rideaux, je me rappelai ce premier dimanche passé dans cette maison. Eliott les avait accrochés rapidement, car il savait que je n'aimais pas les fenêtres dénudées. Il avait même manqué de tomber de l'escabeau à plusieurs reprises.

— Madame Nichols, je suis navré pour votre mari. Voulez-vous que nous appelions quelqu'un qui pourrait passer la journée avec vous ?

Un chien aboya dans la rue et le calme revient.

— Vous savez, j'ai… j'ai déjà perdu ma mère dans un accident de voiture.

Les deux agents de police semblèrent encore plus mal à l'aise. Je ne sais pas pourquoi je venais de leur dire ça.

C'était sorti tout seul.

— Nous pouvons vous mettre à disposition une aide psychologique si vous le désirez.

Je fis un non de la tête, le regard toujours dans le vague. Tout à coup leur présence me semblait insupportable. Je voulais être seule. Pendant cinq longues minutes, l'agent Rive expliqua plus en détail l'accident, les tentatives de réanimations cardiaques, le transport jusqu'à la morgue, dans un flot de paroles que j'avais du mal à suivre.

— J'ai une dernière chose à vous demander, ajouta t-il en fronçant les sourcils.

Je voyais bien qu'il faisait un effort considérable pour ne pas me brusquer et m'annoncer les choses avec le plus de tact possible. De mon côté, je tentais de calmer les battement de mon coeur et mon envie de hurler.

— Une reconnaissance du corps sera nécessaire. Vous pouvez très bien refuser et…

— Non. Je le ferai.

L'agent n'insista pas et m'envoya une moue désolée.

Je les raccompagnai jusqu'à la porte et regardai leur voiture rouler lentement jusqu'au coin de la rue. Le voisin d'en face ne tondait pas sa pelouse aujourd'hui. La rue était parfaitement calme. Je fermai la porte, et restai immobile pendant quelques minutes dans l'entrée. La maison me sembla tout à coup étrangère et vide. À ma droite, le manteau d'hiver d'Eliott était accroché au mur. Mon coeur fit un bond, et enfin, j'éclatai en sanglots.

Une heure plus tard, je m'éveillai. J'étais allongée en boule à même le sol devant ma porte d'entrée, des courbatures plein le corps. Je me levai avec difficulté et me dirigeai vers la cuisine. L'horloge indiquait 9 heures 26 minutes. Dans le frigo, je sortis une bouteille de lait que je vidai d'une traite, sans utiliser de verre. J'étais complètement amorphe, vide, sans vie. Je pris un cachet pour la migraine et décidai d'appeler mon père. Le téléphone à l'oreille, j'espérais qu'il ne réponde pas. J'étais sûre de ne pas réussir à lui parler sans pleurer.

— Tiens Anna ! Bonjour !

—…

— Comment vas-tu ? Ça fait si longtemps que tu ne m'as pas appelé ? Quel temps il fait chez vous…

— Papa, il faut que je te parle…

— Quoi ? Qu'y a-t-il ? Tu as une petite voix.

Je pris une large respiration. Je ne sais pas si j'allais réussir à le dire. La peine m'étranglait complètement.

— Papa… Eliott est mort.

Ma phrase tomba comme un couperet. Pendant plusieurs secondes, mon père resta muet. Je n'entendais plus que sa respiration nerveuse de l'autre côté du combiné. Je savais qu'il cherchait les bons mots à dire, même s'il n'y en avait pas. Ma gorge se serra à l'image de mon père dévasté par la nouvelle, seul dans sa maison. J'interrompis alors le silence :

— Il a eu un accident de voiture dans la nuit. Il était sorti avec un ami… Deux policiers sont passés tout à l'heure. Ils m'ont dit que je devais me rendre à la morgue pour…

— Je vais venir avec toi. Je prends un avion et je serai là dans quelques heures.

Je n'arrivai plus à retenir mes larmes. Je passai ma main sur mon visage avant de m'assoir sur le canapé.

— Pourquoi, Papa ? Pourquoi Maman et maintenant Eliott ?

Un flot de larmes glissa sur mes joues pour trouver refuge jusqu'à mon cou.

— Oh, Anna, dit-il la voix chancelante. Je suis tellement désolé… Si seulement, je pouvais te serrer dans mes bras là tout de suite. Je t'aime, Anna. Sache que je serai toujours là pour toi. Aucun mot ne pourra calmer la peine que tu ressens actuellement. Je vais m'occuper de toi ma chérie, je te promets que je vais prendre soin de toi…

Dix minutes plus tard, je raccrochai. Mon père vivait du côté de Pittsburg en Pennsylvanie. Il arriverait sans doute dans la journée.

Je passai une bonne demi-heure à regarder dans le vague, assise dans le canapé, les jambes repliées. Je laissais parfois échapper quelques larmes avant de retomber dans un état léthargique. J'avais tellement pleuré que mes yeux me piquaient et que la peau de mes joues me tirait.

Peu après 10 heures, je trouvais enfin la force d'aller me doucher. Au moment où je me retrouvai devant l'escalier pour aller à l'étage, j'entendis une voiture se garer devant la maison. En ouvrant la porte d'entrée, je vis que la berline de Mark et Helen venait de se ranger derrière ma voiture. Les portes s'ouvrirent et je remarquai en premier Helen, en lunettes de soleil, l'air bouleversé lorsqu'elle regarda dans ma direction. Mark, lui, avait les yeux rivés au sol.

— Oh, Anna, dit-elle en me serrant dans ses bras lorsqu'elle arriva à mon niveau. Comment te sens-tu ? ajouta-t-elle en rangeant des mèches de cheveux derrière mes oreilles.

— Je crois que je ne réalise pas, dis-je en les regardant hébétée. Comment… comment avez-vous appris la nouvelle ?

— Les parents d'Eliott nous ont appelés il y a une heure. Nous avons sauté dans la voiture pour venir te voir. C'est une tragédie, une tragédie, renchérit Helen, en essuyant des larmes sous ses lunettes.

Mark n'avait pas encore décroché un seul mot. Il se tenait à quelques mètres de moi, mal à l'aise et le visage tendu. Helen fouilla nerveusement dans son sac avant d'en sortir un paquet de cigarettes.

— Mark est sous le choc, chuchota-t-elle sans le regarder.

Elle alluma sa longue et fine cigarette à la menthe. Ses bijoux aux poignets résonnèrent lorsqu'elle la porta à sa bouche. Je lançai un regard à Mark qui semblait ne pas vouloir détacher son regard du sol.

— Vous voulez rentrer ? dis-je en ouvrant plus largement la porte.

— Je vais aller faire du café… lança Helen avant de disparaître à l'intérieur de la maison.

Mon regard croisa celui de Mark.

— Je… je ne sais pas quoi dire, Anna, dit-il confus.

— Qu'est-ce qui s'est passé Mark ? Vous aviez bu ? lançai-je froidement.

Il eut dans un premier temps l'air surpris, puis il fronça les sourcils.

— Quelques bières. Je suis rentré en taxi un peu avant lui. Il est resté au bar avec mon frère. Mais quand je les ai quittés, ils n'étaient pas complètement ivres, Anna, dit-il sèchement.

Nous ne nous quittions pas du regard, coincés entre notre ressentiment l'un pour l'autre et la situation qui nous obligeait à rester polis.

— J'ai perdu mon meilleur ami, je suis aussi peiné que toi, crois-moi, dit-il avant de rentrer pour rejoindre Helen.

Helen et Mark restèrent plus d'une heure. Helen fit le plus grand effort pour être réconfortante, tandis que Mark, collé à la fenêtre avec son café, ne parlait pas. Pas une seule fois je n'ai cédé aux larmes devant eux. J'écoutais passivement les élucubrations de Helen qui parlait de deuil et d'acceptation de la perte comme un mauvais psychologue. Vers midi, je les raccompagnai jusqu'à leur voiture. Helen avait insisté pour que je lui donne de mes nouvelles régulièrement. Je lui avais répondu par un sourire poli qui cachait mon désintérêt total pour elle. Je savais pertinemment qu'elle n'était pas sincère et qu'elle ne faisait ça que pour répondre à un code moral qu'elle s'était elle-même imposé.

En montant l'escalier, déterminée à prendre une douche, je croisai le regard d'Eliott figé sur une photographie qui nous représentait en vacances à Londres, devant le National Gallery, un an avant notre mariage. Je récupérai la photo accrochée au mur et m'assis dans l'escalier. En fermant les yeux, je nous y revoyais. Le vent frais qui venait de la Tamise caressant ma peau, le bras d'Eliott autour de moi, l'odeur d'une pluie qui avait balayé le sol de la ville. Ce souvenir heureux il y a quelques jours, était devenu le stigmate d'une vie passée. Je laissai échapper ma peine en hurlant de douleur. Je dis adieu au futur à ses côtés, je pleurai ce qu'on ne connaitrait pas ensemble, j'oubliai nos désaccords, je lui pardonnai ses erreurs, je lui demandai de ne pas me laisser seule. Un sentiment de vide s'empara de moi. Je laissai la photographie dévaler les escaliers et mis mon visage entre mes mains pour étouffer mes cris.

Chapitre 3

---

28 septembre 2015

Sur le vieux perron en bois de la maison de mon père, je regardais les voitures passer par intermittence. Installée sur la chaise à bascule, je serrais une tasse de thé dans mes deux mains en avalant une gorgée brulante toutes les trente secondes tout en quittant l'espace d'un instant le monde réel pour rejoindre celui des pensées. Seules les bourrasques de vent frais me ramenaient à moi et me faisaient remonter un peu plus le plaid sur mes jambes. Il était 17 heures et j'attendais le retour de mon père. Il travaillait depuis cinq ans dans une vieille boutique d'accessoires de voiture qui sentait l'huile de moteur et les pneus neufs. Il en était le gérant et son salaire était suffisant pour un homme vivant seul. Mais depuis quatre mois, j'étais venue chambouler quelque peu ses habitudes. J'avais réinvesti ma chambre d'adolescente et emporté avec moi le strict minimum. Après l'enterrement d'Eliott, je n'avais plus jamais réussi à remettre un pied dans notre maison. Même me rendre dans notre quartier m'était devenu insupportable. Helen et Mark avaient pris une certaine distance avec moi. Ils avaient repris leur routine en estimant probablement en avoir fait assez pour moi. Et sans Eliott, à leur yeux, je ne valais plus grand chose.

J'avais quitté mon emploi de professeure quelques jours après l'enterrement. L'école ne m'avait pas trop posé de question et m'avait alloué une prime de départ. Avant de quitter Charlotte pour rejoindre mon père du côté de Pittsburg, j'avais jeté un dernier regard sur chaque pièce de ce qui allait devenir mon ancienne maison. J'avais mis quelques affaires dans deux valises, puis j'étais partie en claquant la porte sans prendre la peine de remettre notre portrait devant le National Gallery au mur. Vivre dans cette maison était devenue une torture pour moi et je ne le supportais plus.

Alors que le soleil commençait à disparaître, j'aperçus enfin la vieille Buick de mon père au bout de la rue. Il se gara rapidement et enjamba le perron pour me rejoindre. Il m'envoya d'abord un sourire puis constata que j'avais l'air morose, comme depuis des semaines.

— Tu n'es pas restée là toute la journée quand même, dit-il en prenant la chaise d'à côté.

— La réponse ne va pas te plaire, répondis-je en prenant une gorgée de mon thé avant de constater qu'il était devenu complètement froid.

— Anna, écoute…

— Je sais ce tu vas me dire ! Mais tu dois me laisser le temps, Papa.

— Ça va faire quatre mois maintenant. Il faut que tu te ressaisisses, que tu continues à vivre, ajouta-t-il en m'envoyant un regard plein de compassion.

Je détournai le regard pour ne pas avoir à lui montrer que mes yeux rougissaient. Je savais très bien que je m'enlisais et que c'était parfaitement ma faute. Je devais me reprendre en main au plus vite avant de finir dans un état irrécupérable.

— Tu es au moins allée faire les courses ? dit-il en se levant de sa chaise.

— Non, j'ai oublié.

— Anna !

Il me regardait en fronçant ses sourcils épais. Mais il n'arrivait pas à jouer le méchant très longtemps.

— Bon, je vais regarder comment on peut se débrouiller ce soir, mais demain je compte sur toi pour aller au supermarché… Tu as besoin de manger ma fille… dit-il peiné.

Il avait raison. En quatre mois j'avais perdu pas loin de dix kilos. Mes os commençaient à devenir saillants et mes jeans paraissaient être une taille trop grande. Mon père jeta son journal sur la table à côté de moi et rentra dans la maison en faisant claquer la porte moustiquaire. Sans grand enthousiasme, je récupérai le quotidien et parcourus la première page. Le Pittsburg Post-Gazette titrait en une la disparition d'une jeune fille depuis plusieurs mois dans

l'État de la Caroline du Nord. Tous les États-Unis avaient été touchés par cette histoire et les médias n'avaient parlé que de ça pendant plusieurs semaines. L'article confiait que la jeune fille avait été élue reine de beauté dans sa région et première de sa promotion, comme pour justifier le fait qu'elle valait la peine que tout le pays se mettre en quatre pour la retrouver. Pour moi, cette affaire faisait partie d'un autre monde. Un monde auquel je n'appartenais plus. Pourtant, j'aurais dû me sentir concernée, la fille était originaire de Charlotte. J'envoyai le journal à l'autre bout de perron. Moi aussi j'avais mes problèmes et mes peines à gérer, je n'avais pas envie de m'encombrer avec celles des autres.

Je tournai machinalement ma fourchette dans le creux de la cuillère et avalai une bouchée de spaghetti bolognaise. Ce soir mon père avait fait simple ; mais je n'allais pas me plaindre, j'aurais dû faire les courses. Nous étions silencieux, la radio envoyait quelques échos de rythmes de jazz du salon jusque dans la cuisine. Par moment, je pensais que mon père allait parler, mais il ne faisait que prendre une large inspiration avant de souffler par le nez. Sur la table en Formica de la cuisine, je poussai mon assiette du bout des doigts droit devant moi.

— Tu n'as pas terminé, dit mon père la tête dans son assiette.

— Je n'ai plus faim, répondis-je en relevant mes jambes contre mon buste.

— Anna, tu…

Il ne termina pas sa phrase. Il savait que ça ne servait à rien de me sermonner une énième fois. Il s'essuya la bouche avec une serviette en papier et s'éclaircit la gorge :

— Sinon ! Aujourd'hui, je suis passé voir un ami qui travaille dans une très bonne agence immobilière de la ville… Je pense que ce serait bien que tu regardes si tu peux te trouver un appartement ou une maison dans les environs, dit-il le regard plein d'espoir.

— Tu veux que je m'en aille, c'est ça ?

— Non, tu sais bien que non. Mais ça fait quatre mois, Anna. Il faut que tu poursuives ta vie de femme. Tu sais quand j'ai perdu ta mère…

— Je sais, Papa… dis-je en me levant pour mettre l'assiette dans l'évier.

J'allumai la cafetière et sortis deux tasses.

— Écoute, je te promets de regarder, dis-je sans me retourner vers mon père.

— Bien.

Il laissa un instant s'écouler avant d'ajouter :

— Tu veux qu'on regarde un film ?

Dans le canapé, je réfléchissais à la proposition de mon père. L'écran de télévision diffusait un vieux film des années 30 que je regardais avec indifférence. Cela faisait des semaines que j'étais complètement déconnectée de la réalité. Rien n'arrivait à accaparer mon attention ou à m'enthousiasmer.

Plus tard dans la soirée, mon père se leva difficilement de son fauteuil, avant de m'embrasser et de rejoindre sa chambre. Pendant un long moment, je repensai à ce qu'il m'avait dit. Sans doute avait-il raison et qu'il était peut-être temps que je reprenne ma vie en main.

Au milieu du salon plongé dans un calme nocturne, je m'installai devant le vieil ordinateur sur lequel était entreposé une pile de papiers. Sans réel grand intérêt, je parcourus différents sites de petites annonces immobilières de la ville de Pittsburgh, qui proposaient soit des maisons collées les unes aux autres, soit dans un style diamétralement opposé au mien. Un sentiment immédiat de découragement s'abattit sur moi. Je reculai ma chaise de quelques centimètres du bureau et soufflai. J'en avais déjà marre et j'avais envie d'arrêter pour aller me coucher. J'observai la carte qui affichait différentes propositions de ventes et de locations et remarquai que je pouvais étendre la recherche sur plusieurs kilomètres. Il y avait plusieurs annonces pour des fermes, des terrains ou d'anciennes usines désaffectées convertibles en habitations. Étrangement l'idée commençait à me plaire. Je jetai un coup d'œil vers les escaliers puis ouvris délicatement le tiroir de droite du bureau. Sous un tas de magazines, je sortis un paquet de Marlboro avec une petite boîte d'allumettes. J'avais repris il y a deux mois. Et comme lorsque j'étais adolescente, je me cachais de mon père. Rapidement, je replongeai dans ma recherche jusqu'à ce que je tombe sur une annonce pour une ancienne ferme de maïs, excentrée, à la façade blanche écaillée et à la toiture grise. Bien que vieillissante, cette maison me plaisait. Elle avait l'air d'avoir vécue, mais avait gardé de sa superbe. Il y avait un immense terrain de plusieurs hectares et les photos montraient que quelques brins de maïs survivaient malgré leur

manque de soin. Je restai à contempler l'annonce jusqu'à la fin de ma cigarette. Le prix de la maison n'était pas élevé, et l'héritage pouvait largement la financer. Je sentis une forme d'impatience naître en moi. C'était peut-être le moment de tourner la page.

Elle était encore plus belle en vraie. Sous le soleil d'automne, sa toiture brillait et le blanc de sa façade étincelait. Je sortis de la voiture, accompagnée par mon père, avant de prendre le temps d'admirer le paysage alentour. La sensation d'espace et de liberté que je ressentis me fit immédiatement adorer l'endroit. Le promoteur immobilier nous attendait déjà sur le perron, une mallette à la main et l'air pressé. La maison intéressait peu de monde, et l'agence était prête à me faire un bon prix.

En passant ma main sur la balustrade extérieure, des échardes vinrent se loger dans ma paume. Le bois craquait sous chacun de nos pas et il était impossible de voir quoi que ce soit à travers les fenêtres recouvertes de saletés. Le promoteur essaya plusieurs clés avant de réussir à ouvrir la porte qui émit un grincement désagréable. En entrant à l'intérieur, l'odeur qui régnait ici était la même que chez un antiquaire. La poussière dansait dans les rares rayons du soleil qui avaient réussi à traverser la couche crasseuse des fenêtres. La cuisine était remplie de meubles aux angles arrondis et les rideaux à motifs étaient en parfait accord avec le tissu qui cachait le garde-manger sous l'évier. Je glissai mon regard à travers une fenêtre pour découvrir où la porte de la cuisine menait. Il y avait là un potager abandonné avec quelques épis de maïs se balançant au gré du vent. Le double salon possédait des fenêtres de chaque côté ainsi qu'une grande cheminée. À l'étage, je trouvai trois chambres et deux salles de bains moins vétustes que j'avais imaginé. Le balcon de la chambre principale donnait sur une grande étendue de vert et d'arbres. Je ne savais pas où s'arrêtait le terrain. Il n'y avait aucune délimitation, aucun grillage.

Dans la cuisine, autour d'une vieille table en Formica blanc, je signai le compromis de vente. Je n'avais pas à réfléchir. J'étais déjà chez moi. Il y a quelques jours, j'avais mis la maison de Charlotte en vente et fait appel à une société de déménagement pour me faire rapatrier les meubles jusqu'en Pennsylvanie.

Sur les coups de 15 heures, l'agent immobilier nous donna les deux trousseaux de clés et quitta la propriété au volant d'une Camaro très tape-à-l'œil, laissant planer un large nuage de poussière derrière lui.

Nous avions pris soin avec mon père d'apporter à manger, l'ensemble de mes affaires, mais aussi un matelas pneumatique pour que je puisse dormir jusqu'à l'arrivée des déménageurs. Mon père avait insisté pour que je passe les dernières nuits chez lui, mais sans succès.

Le soir, nous dégustions une salade de pommes de terre froide, à la lumière d'une vieille lampe à huile utilisée lors de notre premier et dernier camping dans le Vermont en 1996. Nous discutions autour du possible réaménagement de la maison et de la peinture intérieure. C'était la première fois depuis des semaines que j'éprouvais un sentiment de légèreté.

Après le dîner, mon père eut du mal à me laisser seule, disant qu'il préférait veiller sur moi et dormir avec moi, au moins pour cette toute première nuit. Je lui avais répondu avec un grand sourire que je n'étais plus un bébé, et que comme il me l'avait dit, je devais reprendre ma vie en main. Il m'embrassa sur le front, me regarda un instant avant de passer le seuil de la maison puis s'engouffra dans sa voiture et disparut. Il faisait frais, et une légère brise s'engouffrait par moment jusque sous le perron. Le soleil s'était couché quelques minutes auparavant, et très rapidement, le ciel parfaitement clair prit une couleur bleu pétrole. Cela faisait bien longtemps que je n'avais pas aussi bien distingué les étoiles. La pollution lumineuse des grandes villes nous empêche de lever les yeux et d'apercevoir la naissance de l'espace et de son infini. J'avais pensé à rapporter la cafetière, mais l'électricité n'avait pas encore été raccordée. Il me faudrait patienter deux longs jours.

Je récupérai ma petite lampe à huile, et retournai dans le salon. Je gonflai mon matelas, enlevai mes chaussures et mon jean, et me glissai dans mon sac de couchage. Du bout des doigts, j'éteignis doucement la lampe, et observai les étoiles que j'apercevais par les fenêtres du salon. Habituellement, une solitude pareille m'aurait effrayée. Mais tout était différent ce soir. Je réussis à m'endormir sans pleurer.

Des klaxon me réveillèrent alors que le salon était baigné d'une timide lumière ayant réussi à percer au travers des fenêtres encrassées. Les types du déménagement étaient venus me livrer mes meubles. Ils avaient fait un premier passage chez mon père qui leur avait indiqué la bonne adresse de livraison. Leur mine m'indiquait qu'ils n'avaient pas apprécié de faire un détour pour rien. Les deux jeunes hommes déposèrent pas loin d'une vingtaine de cartons et différents meubles de cuisine, ainsi que des armoires et mon lit. À l'aide d'un billet supplémentaire, ils m'installèrent ce que je n'aurais pas pu porter seule à l'étage.

Une heure plus tard, ils repartirent transpirants, et sans que je puisse leur offrir quoi que ce soit de frais à boire. Dans la salle de bains je rangeai deux trois affaires dans un petit meuble et retirai mes vêtements de la veille avec lesquels j'avais dormi. En entrant dans la douche, je me rappelai rapidement que le ballon d'eau chaude ne fonctionnait pas, et lâchai quelques cris tout en essayant de me faire une toilette digne de ce nom. J'enfilai un t-

shirt propre, mais loin d'être neuf, et récupérai mes clés de voiture.

Il me fallut moins de quinze minutes pour rejoindre Prospect, la ville la plus proche de la maison. En arrivant, je passai d'abord devant une petite fête foraine où des familles, malgré l'heure avancée, se gavaient de barbe-à-papa et de gaufres. Jusqu'à ce que je trouve l'épicerie, je ne croisai pas plus de trois ou quatre voitures. Des petites maisons en bois rouge et aux boîtes aux lettres accordées s'alignaient par endroit au bord de la route. Des enfants et des chiens couraient dans leur jardin et des pères lustraient leur moto. Quelques regards s'arrêtèrent sur ma Tesla. Une voiture très moderne pour ce coin de Pennsylvanie où tout le monde roulait en pick-up ou en familial. En arrivant sur le parking de l'unique supermarché de la ville, une mère de famille et deux types derrière des chariots braquèrent leur regard sur moi. Apparemment, il n'y avait pas beaucoup de touristes à Prospect. Le magasin était bien plus grand que je ne l'avais imaginé, même si on était bien loin des centres commerciaux de Charlotte. Je récupérai un panier et déambulai dans les rayons, un peu perdue comme lorsque l'on visite un magasin pour la première fois. J'avais pris ce que tout Américain moyen avait dans son frigo : lait, céréales, confiture, beurre de cacahuètes, soda, fruits, mayonnaise, tranches en tout genre, mac and cheese, et aussi quelques affaires de toilette, et même une boîte à outils en promotion. En attendant mon tour à la caisse, je remarquai sans mal que les gens étaient surpris de me voir ici. Enfin, mon tour arriva.

— Ça vous fera 43 dollars et 9 cents, me dit le caissier, plus tout jeune.

— Je peux vous régler par carte ?

Le caissier m'indiqua d'un mouvement de tête la machine à cartes. Pendant que je signais mon reçu, le caissier rangea mes affaires en optimisant au mieux l'espace des sacs en papier.

— Vous êtes en vacances dans le coin ? dit-il en me tendant les sacs.

— Non, je viens d'acheter une maison à quelques kilomètres d'ici, répondis-je en appréciant son intérêt.

— Le magasin a une nouvelle cliente alors, ajouta-t-il en souriant.

Je lui renvoyai son sourire puis me dirigeai vers la porte de sortie. Avant de m'engouffrer dehors, je fis un pas en arrière, et m'adressai de nouveau à l'homme qui devait probablement être le propriétaire du magasin.

— Vous ne savez pas où je pourrais acheter une voiture par hasard ?

— Vous pouvez aller chez Boice. Il est sur la 528. En sortant du parking, vous faites droite, droite, puis tout droit sur trois cents mètres ! Dites-lui que vous venez de ma part, dit-il avant de se replonger dans son journal.

Je fus surprise de voir qu'ici aussi, leur journal local titrait sur la disparition de l'adolescente en Caroline du Nord. À en croire le gros titre, elle répondait au nom de Sara Coleman.

Le type du magasin ne m'avait pas menti. Le concessionnaire était juste à côté, j'y arrivai en à peine trois minutes. Un homme, grand, la cinquantaine, un chapeau sur la tête avec une salopette blanche rayée bleu maculée de taches sombres, m'accueillit rapidement. Il se présenta comme étant le principal vendeur. Je lui expliquai en quelques mots la raison de ma visite. Je voulais me séparer de ma Tesla pour opter pour une voiture plus adaptée aux terrains accidentés et avec un coffre plus large. Vingt minutes plus tard, je lui avais revendu ma voiture et repartis au volant de mon nouveau pick-up Chevrolet, 1978, peinture rouge métallisée. Après les avoir vus des dizaines de fois dans des films, je pouvais enfin rouler avec et accomplir un rêve de gamine.

En arrivant devant la ferme, je fis freiner d'un coup la voiture pour me garer, propulsant des petits cailloux à droite et à gauche, ainsi qu'un large nuage de poussière. Je récupérai mes paquets dans le coffre arrière, encore amusée par ma cascade, et me dirigeai vers l'entrée. Sur les marches qui menaient vers le perron, un homme était assis, la tête baissée sur son téléphone. Son jean élimé, et sa chemise à carreaux indiquait qu'il venait probablement de la région. Le bruit de mes pas attira son attention, et il releva la tête vers moi. En me voyant approcher, il se leva rapidement et me sourit poliment.

— Bonjour, dit-il en me tendant la main lorsque j'arrivai à son niveau. Je suis Jake, Jake Burton, votre voisin. J'habite à deux kilomètres de chez vous…

Ne voyant pas venir de réponse de ma part, il continua.

— J'ai… j'ai indiqué votre maison à des déménageurs ce matin. Ils avaient l'air perdu…

— Ah, je vous remercie…dis-je en sortant les clés de la maison de mon sac.

Je remarquai que Jake devait avoir mon âge. Sa peau sèche et bronzée indiquait qu'il devait probablement travailler en extérieur et sa carrure, qu'il avait un métier physique. Son teint faisait ressortir le blanc de ses yeux et de minuscules rides au niveau de ses tempes. Je me sentis subitement mal à l'aise et me retournai pour monter les

marches jusqu'à la porte.

— Je vous aurais bien offert quelque chose à boire, mais je n'ai ni frigo, ni cafetière qui fonctionnent pour le moment, dis-je sans me retourner vers lui. Ils viennent me brancher l'électricité demain en fin d'après-midi, ajoutai-je en ouvrant la porte en lui balançant un petit coup de hanche.

— Oh ce n'est pas grave, de toute façon je ne vais pas vous déranger plus longtemps… Je voulais juste voir qui avait repris la vieille ferme des Olsen.

Je remarquai que je ne lui avais pas encore donné mon nom.

— Excusez-moi, je ne suis pas présentée. Anna Nichols…

J'avais encore pour mauvaise habitude d'oublier de donner mon nom de jeune fille plutôt que celui de l'ancienne femme mariée. Il me regarda un instant sans parler, souriant, et ajouta enfin :

— Heureux d'avoir enfin un voisin à qui parler !

Je le fixai sans savoir quoi lui répondre. J'étais devenue inapte à gérer des rapports humains. Au moment où il se retournait pour partir, je m'adressai à lui.

— Merci…

— Pour quoi ? dit-il en me souriant à nouveau et en se protégeant du soleil avec sa main.

— Pour avoir indiqué le chemin aux déménageurs. Ils l'ont nettement moins bien pris que vous quand je leur ai dit que je ne pouvais rien leur offrir à boire, répondis-je mes paquets toujours dans les bras.

Il me fit un geste de scout pour me saluer puis repartit en direction de l'ouest à pied.

Je passai le reste de la journée à passer le balai dans la maison et à enlever la poussière des murs avec un vieux t-shirt. Je faisais régulièrement des pauses où je m'allongeais au soleil sur le balcon de la chambre, à fumer une cigarette et avaler un soda tiède.

Le soir, je m'étais préparé des sandwichs au beurre de cacahuètes et à la confiture. Éclairée par la lampe à huile, les yeux dans le vague, j'observai la pile de cartons que je n'avais pas encore touchée. Empilés pour la plupart dans le salon, ils indiquaient « ustensiles de cuisine », « linge de maison » ou bien « livres et dvd ». En passant ma main sur l'un deux, je me demandai combien de temps les déménageurs avaient pris pour tout ranger ; s'ils avaient fait des commentaires pendant leur travail ; et s'ils avaient oublié des choses dans la maison. Je choisis au hasard l'un des cartons et arrachai le scotch à l'aide d'un tournevis. À l'intérieur se trouvait un tas de vêtements. Des vêtements appartenant à Eliott. Je récupérai le premier pull en haut de la pile et le portai à mon visage. Il n'avait pas cette odeur boisée qui me rappelait Eliott, mais uniquement celle de lessive. Assise au milieu du salon, entourée par tous ces vêtements, une vague de tristesse s'empara de moi. J'allumai une cigarette pour me donner du courage avant de verser quelques larmes irrépressibles. Plusieurs mois étaient passés, mais j'étais aussi fragile qu'au premier jour. À la fin de ma cigarette, j'attrapai les affaires d'Eliott et les jetai dans leur carton. Au même moment, un petit objet s'échappa de l'un des jeans d'Eliott et atterrit sur le sol. En me baissant pour le récupérer, je remarquai qu'il s'agissait d'une carte bancaire. Elle était de couleur noire et j'étais certaine de ne jamais l'avoir vue avant. Comme moi, Eliott se servait d'une MasterCard Gold depuis notre mariage. Pourtant, son nom était bien marqué dessus en lettres argentées. Après son décès, sa mère avait lourdement insisté pour s'occuper de la paperasserie pour que je puisse de mon côté respirer un peu et ne pas m'en rendre malade. Je n'avais donc aucune idée de la tenue des comptes d'Eliott. Pendant un long moment, je restai sans bouger à fixer cette carte noire qui ressemblait à celle qu'un PDG d'une importante société aurait pu avoir. Je n'arrivais pas à comprendre d'où elle pouvait bien provenir. Peut-être était-ce une carte qu'il n'utilisait pas ? Ou bien d'un compte en rapport avec un investissement immobilier ? Je regardai l'heure sur mon téléphone portable : 22 heures 33. Je n'allais décemment pas appeler ses parents à une telle heure. Je rangeai la carte dans mon portefeuille et avec mon pied, envoyai le carton à l'autre bout du salon.

J'eus bien plus de mal à dormir cette nuit-là. Des images de tôles froissées et de corps carbonisés m'avaient tirée plusieurs fois du sommeil. En buvant un café froid sans sucre, les yeux encore congestionnés, je fixai mon téléphone depuis dix bonnes minutes. J'avais une envie terrible d'appeler les parents d'Eliott pour obtenir des informations sur la carte bancaire que j'avais trouvée hier soir. C'est eux qui avaient fait les démarches de fermer ses comptes, et qui avaient donc en leur possession les papiers de la banque. Mes mains tremblaient et j'avais déjà fumé trois cigarettes alors que je n'étais réveillée que depuis trente minutes. Il était clair que j'avais peur de les appeler. Péniblement, je montai les marches de la maison pour aller prendre une douche. Ça me donnerait peut-être un peu de courage. Mais je m'arrêtai une fois en haut. Je dévalai les escaliers dans le sens inverse et empoignai mon téléphone. Ce n'est qu'une fois que j'entendis la voix de la mère d'Eliott que je réalisai que je ne m'étais pas

préparée à ce que j'allais lui dire.

— Amanda ?

— Oui, me répondit la mère d'Eliott.

— Bonjour, c'est Anna, dis-je d'une voix tremblotante.

— Oh, bonjour Anna. Ça fait longtemps… dit-elle sans émotion.

Depuis l'enterrement, je n'étais rentrée que peu de fois en contact avec les parents d'Eliott, et uniquement pour des formalités administratives. Nous n'avions jamais été très proches, mais cette expérience avait considérablement refroidi nos relations.

— Je ne vous dérange pas ?

— Non. Je t'écoute, Anna. Tu as besoin de quelque chose ?

— Oui, enfin… Je souhaiterais savoir si vous avez en votre possession les documents sur la clôture des comptes d'Eliott ? Je vais en avoir besoin pour… pour la vente de la maison.

L'excuse me semblait peu crédible, mais avec un peu de chance, Amanda n'irait pas chercher plus loin.

— Je ne sais pas. C'est Robert qui s'est occupé de ça. Il faudrait lui demander, mais il n'est pas là pour le moment.

Robert était le père d'Eliott. Il avait sans doute plus de considération pour moi qu'Amanda, mais il ne m'avait pour autant jamais montré le moindre signe d'affection.

— Quand est-ce que je pourrais l'appeler ? ajoutai-je.

— Peut-être ce soir. Tu dis que c'est pour la vente de la maison…

— Oui, et pour quelques affaires que j'ai encore à régler, mais je ne vais pas vous embêter avec ça, la coupai-je. Je rappellerai Robert, merci encore, terminai-je.

Elle n'osa pas insister et je raccrochai après l'avoir saluée. En posant le téléphone sur la table, je remarquai que mes mains n'avaient cessé de trembler.

Dans la salle de bains, je tournai les robinets de la douche. Un mince et triste filet d'eau s'échappa du pommeau. J'ouvris le robinet jusqu'au bout, mais le débit resta le même. Agacée, je coupai l'eau et allai chercher la caisse à outils en me disant que de toute façon, je ne saurais absolument pas quoi faire. J'avais déjà vu Eliott réparer la douche un matin avant un déjeuner chez ses parents, ce qui lui avait ajouté une pression conséquente, et j'étais sûre de l'avoir vu utiliser un clé à molette. Par réflexe de reproduction, j'utilisai le même outil pour déboulonner le mitigeur. L'instant d'après, j'étais trempée de la tête au pied. Je me précipitai pour chercher l'arrivée d'eau et coupai l'afflux qui sortait du mur. Les cheveux trempés, j'observais mon échec avec un large sentiment d'impuissance. L'air dépité, j'enfilai une veste et sortis de chez moi.

Les cheveux encore humides, j'arrivai devant la maison de Jake que j'avais trouvé en roulant quelques minutes vers l'ouest. En sortant du pick-up, je le repérai un peu plus loin, affairé à ramasser des légumes dans un potager bien entretenu. En gagnant les quelques mètres qui nous séparaient, je remarquai qu'il n'était pas vêtu d'un t-shirt que je pensais de couleur beige, mais qu'il était torse nu. Je me sentis immédiatement gênée et fis volte-face pour regagner ma voiture en essayant de faire le moins de bruit possible. Mais l'instant d'après, Jake m'interpella :

— Anna ?

Je me crispai sur place, les poings serrés et me dis « merde » dans ma tête à plusieurs reprises. Je n'avais pas du tout envie qu'il pense que j'étais venue le mater.

— Oh, bonjour ! Excusez-moi, je viens d'arriver… Je vous dérange peut-être, dis-je en mettant ma main en coupe au-dessus de ma tête.

— Non pas du tout, j'étais en pleine récolte, dit-il en me montrant son panier rempli de légumes.

Il posa son panier au sol et récupéra son t-shirt gris posé par terre. Il l'enfila puis se dirigea vers moi.

— Vous aviez besoin de quelque chose, me demanda t-il en me serrant la main.

En contre-jour, sa silhouette se détachait du paysage. Des petites gouttes de sueur avaient trouvé refuge à la naissance de ses cheveux. Jake était un bel homme et je me sentis coupable de le penser. Je plongeai mon regard

au sol avant de m'adresser à lui :

— Je suis navrée de vous demander ça, mais vous êtes mon seul voisin sur plusieurs kilomètres, dis-je en souriant timidement, et j'ai un gros souci de plomberie…

— Attendez-moi là, dit-il en touchant mon bras avant de se diriger vers l'entrée de sa maison à quelques mètres.

Je le vis disparaître à l'intérieur, son panier de légumes dans les mains. Sa maison était plus petite que la mienne, mais bien mieux entretenue. Un silo à grains rouge se trouvait sur l'un des côtés, et un hangar à la toiture triangulaire fermait le jardin. Il y avait aussi un large silo, mais je n'aperçus aucun animal. Jake ressortit de la maison, une boîte à outils dans les mains. Je faillis lui dire que j'en avais déjà une à la maison, mais je me ravisai, il était sans doute mieux équipé que moi. Nous prîmes ma voiture, et pendant le trajet, je lui expliquai rapidement le problème. Heureusement que j'avais ce sujet de conversation sous la main, sinon je n'aurais pas su quoi lui dire. Les quelques blancs qui s'étaient immiscés avaient été très pénibles pour moi alors que Jake, lui, avait l'air tout à fait serein.

À la maison, je l'accompagnai jusque dans la salle de bains et l'observai, accoudée à l'encadrement de la porte. Cela faisait bien longtemps que je n'avais pas regardé un homme. Que je n'avais pas ressenti une forme de curiosité pour l'autre. La culpabilité me fit à nouveau détourner le regard et, après lui avoir proposé à boire, je m'éclipsai dans la cuisine. Je récupérai deux grands verres d'un carton sur lequel était écrit « Verres - Fragile » et nous servis un soda tiède. Jake me rejoignit dans la cuisine dix minutes plus tard.

— C'est bon, c'est réparé, dit-il en posant sa boîte sur le sol de la cuisine. Quelques joints qui avaient lâché. Faut dire que la maison est plus toute jeune.

Je le regardai une nouvelle fois sans savoir quoi lui répondre. Pourtant, ce n'était pas si compliqué.

— Je… je vous remercie. Vous avez soif ? Je suis désolée, je n'ai qu'une boisson à moitié tiède à vous proposer, dis-je en lui présentant un verre.

— Ce n'est pas un problème !

Il prit trois longues gorgées puis posa le verre sur la table.

— Ils viennent vous brancher l'électricité aujourd'hui, vous m'avez dit ? me demanda-t-il en glissant son bras sur sa bouche.

— En fin d'après-midi oui, dis-je en plongeant le nez dans mon verre.

— Bien. Vous pourrez enfin prendre une douche chaude, dit-il en récupérant sa boîte à outils.

Je le raccompagnai jusqu'à la porte et pris la peine de le remercier une nouvelle fois. Je lui proposai de le raccompagner jusqu'à chez lui en voiture, mais il déclina poliment. J'eus du mal à fermer la porte. Je ne savais pas si c'était à cause de cette brise agréable que je sentais sur mon visage ou bien si j'avais envie de regarder Jake partir jusqu'à ce qu'il disparaisse de mon champ de vision.

Je passai le reste de la journée à vider quelques cartons, à ranger mes vêtements dans une des armoires rapportées par les déménageurs et à mettre des draps propres sur le lit. Je téléphonai aussi à l'agence immobilière de Charlotte pour savoir où en était la vente de la maison. Une journée de visites avait été programmée la semaine prochaine. Une dizaine de couples avaient prévu de venir, plus les curieux que les portes ouvertes attireraient. L'agent m'assura que la maison n'aurait aucun mal à partir, et au prix que j'en demandais.

À 17 heures, un type de la compagnie électrique, plus tout jeune et au visage rond, débarqua au volant d'une petite camionnette rouillée de couleur bleue. Il accorda rapidement la maison au système électrique, et me rendit service en s'occupant de mon ballon d'eau chaude. Je n'avais jamais été aussi contente d'entendre les vrombissements d'un frigo. Quand l'employé de la compagnie prit congé, j'y rangeai les quelques provisions qui me restaient, et sortis pour me rendre en ville.

En allumant mon GPS, je remarquai que celui-ci m'indiquait deux routes pour rejoindre le centre de Prospect. Par curiosité, je décidai de prendre celle que je ne connaissais pas. L'itinéraire me fit passer devant la maison de Jake. Son pick-up était garé devant, mais je n'eus pas le temps de voir s'il était encore dans son jardin.

En arrivant au supermarché, je remarquai que ma nouvelle voiture attirait nettement moins les regards. Les quelques personnes venues faire leurs courses en même temps que moi étaient absorbées par leurs enfants ou leur téléphone. À l'intérieur du magasin, je chargeai au maximum mon panier pour tenir une semaine. Plusieurs boîtes de soupes instantanées, des litres de soda, du café en poudre, un pack de six bières blondes, et à la caisse, je fis le plein de cigarettes.

Sur le retour, je passai une nouvelle fois devant la maison de Jake et fis ralentir ma Chevy. J'espérais le voir pour m'arrêter et lui proposer une bière fraîche. Mais sa voiture, qui était tout à l'heure garée devant l'entrée, avait disparue. Une vague de déception me traversa et j'appuyai sur l'accélérateur en me disant que c'était sans doute mieux comme ça. Moins d'un kilomètre avant d'arriver chez moi, une voiture se présenta de l'autre côté de la route et je remarquai rapidement qu'il s'agissait du pick-up de Jake. Lorsque nos deux véhicules se retrouvèrent côte à côte et à l'arrêt, nous ouvrîmes nos fenêtres :

— Ils sont passés me brancher l'électricité !

— Votre soda sera enfin frais, dit-il ravi.

— Vous voulez venir boire une bière, je viens d'en acheter des fraîches ?

À l'instant même où je terminai ma phrase, je me rendis compte que je m'étais peut-être emballée. Je connaissais Jake depuis à peine vingt-quatre heures, et je l'invitais déjà à prendre un verre chez moi. Je serrai les mains autour du volant, en espérant qu'il décline l'offre.

— Avec plaisir, répondit-il. Je passe juste chez moi déposer quelques affaires, changer de t-shirt, et je vous rejoins.

Je hochai la tête en signe d'approbation et poursuivis ma route tout en regardant sa voiture prendre la direction inverse à travers mon rétroviseur. Quand il disparut complètement de mon champ de vision, je frappai plusieurs fois mon volant en répétant à quel point j'étais stupide.

En arrivant à la maison, je m'efforçai d'effacer l'image d'Eliott en costume, me disant oui devant l'autel, entourés de nos familles respectives. Les courses rangées, je m'allumai une cigarette et branchai la radio que j'avais installée dans le salon sur une station de jazz qui était en train de jouer un morceau de Glenn Miller. Ce n'était plus dans mes habitudes, mais je ressentis le besoin de m'observer dans le miroir. J'avais des cernes accompagnées de petites poches sous les yeux, les joues creusées, le teint blafard et les cheveux sans aucun volume. Jamais je ne me serais laissée aller de la sorte il y a quelques mois. Je me précipitai dans la salle de bains, et en fouillant dans un carton, je trouvai un tube de fond de teint à moitié vide, du mascara et un rouge à lèvres que j'estimai trop rouge pour une première soirée avec un inconnu. Avec mes mains, j'essayai tant bien que mal d'apporter un peu de tenue à mes cheveux et finis par me faire un chignon. À peine eus-je le temps de passer une couche de mascara noir que j'entendis la voiture de Jake rouler sur le gravier. Je regardai par la fenêtre qui donnait sur l'entrée, et le vis sortir de son pick-up. Il avait troqué son t-shirt de tout à l'heure pour une chemise à carreaux similaire à celle qu'il avait portée la vieille. Il faisait encore jour dehors, le soleil avait amorcé sa lente descente derrière les arbres bruns au loin. Je reportai mon attention sur Jake qui était en train de se recoiffer dans le rétroviseur de sa voiture. Je souris jusqu'à ce que ce sentiment de culpabilité revienne encore m'écraser de tout son poids.

Sur le perron, nous nous étions installés sur deux chaises de cuisine et buvions silencieusement une bière. Le soleil avait presque atteint les limites de l'horizon, et une lumière douce et orangée caressait les angles de la maison.

— Vous êtes originaire de Pennsylvanie ? lança Jake pour entamer une conversation.

— Non. Enfin, si. Je suis née ici, mais j'ai déménagé à mes dix-huit ans pour vivre en Caroline du Nord, et je suis revenue il y a quelques mois à peine…

— Et qu'est-ce qui vous a fait revenir ?

Je plantai mon regard dans le sol. Je n'étais pas sûre de vouloir me confier à quelqu'un que je venais à peine de rencontrer.

— Mauvaise question ? ajouta-t-il.

— J'ai perdu mon mari il y a bientôt cinq mois. J'ai voulu me rapprocher de mon père et… prendre un nouveau départ disons, dis-je avant d'avaler une gorgée de bière.

Je le sentis gêné l'espace d'une seconde par ma réponse. Puis il proposa d'aller nous chercher une autre Blonde Ale. Lorsqu'il me tendit une nouvelle bouteille, je remarquai qu'il portait une alliance.

— Vous êtes marié ?

Il jeta un regard à l'anneau avant de le faire tourner à son doigt.

— Ah, ça… Non, je suis divorcé… dit-il en s'asseyant.

Un nouveau blanc s'installa.

— Mauvaise question ? lançai-je.

Il m'envoya un sourire presque amusé, puis m'expliqua qu'il était séparé de sa femme depuis trois mois. Il avait hérité de la ferme de ses parents décédés l'un après l'autre et il n'avait pas voulu la vendre. Sa femme, elle, ne se voyait pas faire sa vie « comme une Amish », en plein milieu de la campagne pennsylvanienne. La séparation n'avait pas été facile et aujourd'hui, il réapprenait à vivre en tant que célibataire. Jake et moi traversions pour ainsi dire la même période de vide et de réapprentissage.

Pendant une heure, nous apprîmes à mieux nous connaitre. Je lui expliquai que j'étais professeure, mais que j'avais quitté mon poste pour m'installer ici. Que je ne savais pas encore ce que j'allais faire, mais que j'avais toujours été attirée par la littérature. Jake était élagueur. Il travaillait pour les municipalités, mais aussi pour les particuliers. Il avait toujours aimé être en contact direct avec la nature et plus particulièrement les arbres. Il aimait pouvoir observer le monde vu d'en haut. Jake me raconta aussi l'histoire de la ferme que j'avais achetée. Les Olsen étaient d'anciens amis de la famille. Il y a deux ans, quand le père de famille fut décédé, sa femme décida de partir rejoindre ses enfants en Floride. Jake avait toujours apprécié cette maison, il en avait de jolis souvenirs d'enfance. J'eus une certaine satisfaction à l'apprendre.

Vers 21 heures, Jake prit congé. J'aurais pu lui proposer de rester dîner, mais je n'avais pas osé. Dans la cuisine, je versai de l'eau bouillante dans un bol de soupe chinoise lyophilisée. Dans le salon, je pris place sur le canapé en velours vert qui comportait au total trois brûlures de cigarettes et une tache de café et allumai la télévision qui ne diffusait aucun programme intéressant. Je m'arrêtai sur un vieux film en noir et blanc qu'il me semblait avoir déjà vu avec Eliott, puis j'essayai de faire taire le fracas qui était en train de se jouer dans ma tête. Je me demandai ce que Jake avait pensé de moi durant notre courte soirée. Je n'avais pas pris un verre avec un autre homme que mon mari depuis des années et je ne savais même pas si je devais attendre ou non qu'il me rappelle. Je repensai aussi à la carte bleue que j'avais découverte hier dans un des pantalons d'Eliott. Il fallait que je sache d'où venait cette carte et pourquoi je n'en avais jamais eu connaissance. Mon téléphone indiquait 21 heures 30. Il était peut-être un peu tard pour appeler les parents d'Eliott, mais au moins, à cette heure, j'étais sûre de pouvoir parler à Robert. Je pris une large respiration, m'allumai une cigarette et lançai la composition automatique du numéro sur mon téléphone portable. Au bout de la cinquième sonnerie, je tombai sur leur boîte vocale. C'était Amanda qui, avec une voix calme et presque sévère, invitait les gens à laisser un message. Je raccrochai immédiatement et lâchai un râle de frustration. Ça n'allait pas être facile pour moi d'obtenir les informations que je cherchais. Puis, me vint une idée pour la première fois. Je courus à l'étage, en montant les marches deux par deux, et me précipitai dans la chambre. Je tournai les derniers cartons que je n'avais pas encore ouverts pour lire ce qu'ils contenaient. Où avaient-ils pu le ranger ? Je fouillai un premier carton, puis un deuxième. Rien. Peut-être l'avaient-t-ils rangé avec les affaires du salon ? Je redescendais et fouillai les quelques cartons restants. Et enfin je le trouvai. L'ordinateur d'Eliott. Avec un peu de chance, je trouverai un dossier ou un document en rapport avec cette carte.

Vingt minutes plus tard, ce fut l'ultime déception. En plus de n'avoir rien trouvé de concluant dans les fichiers de l'ordinateur, je m'étais rapidement rendue compte que je n'avais pas de connexion internet, je n'en avais même pas encore fait la demande. Après avoir écrasé avec agacement le mégot de ma cigarette dans le cendrier, je fermai le clapet de l'ordinateur et montai me coucher.

Chapitre 4

Je me réveillai avec la migraine. Toute la nuit, j'avais lutté pour trouver le sommeil sans y arriver. Il était 6 heures passées de 38 minutes et je décidai d'arrêter les frais pour me lever et me faire mon tout premier café chaud depuis mon installation. Je sortis sur le perron de la maison pour admirer les premiers rayons de soleil de la journée. L'air était doux, et il me semblait que la dernière fois que j'avais admiré la campagne de cette façon, je ne devais pas avoir plus de 11 ans. Je savais très bien ce que je devais faire aujourd'hui. J'y avais pensé toute la nuit. Il fallait que je trouve une connexion internet pour avoir accès aux comptes bancaires d'Eliott.

Après une douche chaude mais rapide, j'enfilai les premiers vêtements qui me tombaient sous la main et sortis de la maison, l'ordinateur sous le bras. Je n'espérai pas trouver un Starbucks dans les parages, mais au moins un restaurant ou un diner proposant le Wifi à sa clientèle.

C'est à vingt kilomètres de chez moi que je m'arrêtai, devant un petit restaurant italien perdu au milieu de nulle part. Il proposait le petit-déjeuner pour moins de six dollars et l'un des meilleurs milkshakes au beurre de cacahuète de la région, d'après eux. Je m'engouffrai à l'intérieur, et avant de m'installer sur une des tables de couleur bleue, je demandai à la serveuse s'il y avait une connexion internet dans l'établissement. Elle alla étonnement interroger le cuisiner, puis revint avec un bout de papier gras où les codes de connexion avaient été écrits à la va-vite. Je commandai un café allongé et des oeufs brouillés avec des toasts, avant d'aller m'installer sur une banquette à côté de la fenêtre.

Une fois l'ordinateur connecté à internet, j'allai directement sur le site de notre banque et commençai d'abord par vérifier mes propres comptes. Mon compte courant affichait un chiffre supérieur à 90 000 dollars, ce qui représentait presque intégralement l'argent de l'héritage que j'avais reçu d'Eliott après la fermeture de notre compte commun. Le compte où j'économisais depuis plusieurs années, lui, n'indiquait que trois mille cent dollars. Lorsque la serveuse m'apporta ma commande, je baissai l'écran de l'ordinateur. Je pris une grande gorgée de mon café qui n'avait presque aucun goût puis replongeai dans mes recherches, et plus particulièrement, dans les comptes d'Eliott. Mais rapidement, je me rendis compte que je n'avais pas ses codes de connexion en ma possession. Je n'avais d'autre choix que d'appeler la banque et d'en faire la demande, en espérant les obtenir rapidement. Mon téléphone portable à l'oreille, une standardiste à la voix aiguë me demanda poliment de patienter sur une musique classique, pendant que je terminai avec une légère grimace, le café dans ma tasse. Cinq longues minutes plus tard, la voix de la standardiste remplaça les notes de Beethoven :

— Merci d'avoir patienter, que puis-je faire pour vous Madame ?

— Je vous appelle car j'ai besoin de me connecter aux comptes en ligne de mon mari récemment décédé, mais je n'ai pas les codes. J'aurais aimé savoir comment les récupérer.

— Heu, oui, eh bien… j'entendis le malaise dans sa voix. Je peux vous les faire parvenir par courrier à la dernière adresse connue de votre mari.

— C'est que j'ai déménagé depuis…, dis-je déjà déçue par la tournure de la conversation.

— C'est hélas tout ce que je peux vous proposer. Par mesure de sécurité, nous n'envoyons ce type d'informations uniquement qu'aux adresses vérifiées.

À l'instant même où elle termina sa phrase, la clochette de la porte du restaurant signala qu'un nouveau client était entré. Je levai la tête en direction de l'entrée et reconnus Jake. Il se dirigea directement vers le comptoir et passa commande auprès de la serveuse.

— Vous êtes toujours là ? me lança l'employée de la banque.

— Oui, excusez-moi. Dans ces cas là, pouvez-vous me faire parvenir les codes d'accès à notre ancienne adresse ? Je me débrouillerai pour récupérer le courrier.

Après lui avoir donné le prénom, le nom, la date de naissance et le téléphone d'Eliott, elle m'assura envoyer le pli aujourd'hui. Jake était toujours au comptoir, il attendait sa commande qu'il avait dû probablement prendre à emporter. Il ne m'avait toujours pas remarquée, pourtant j'étais la seule dans le restaurant. Je pris ma tasse de café dans ma main gauche et faussai un toussotement légèrement exagéré, tout en portant mon regard sur mon écran. J'entendis Jake remercier la serveuse, puis se diriger vers moi.

— Décidément ! dit-il.

Je levai mes yeux vers lui et essayai de jouer la surprise.

— Oh, dis-je en levant mes lèvres du bord de la tasse. Qu'est-ce que vous faites là ?

— Je suis passé prendre un café à emporter. J'ai une découpe dans le coin. Et vous, qu'est-ce que vous faites ? dit-il en envoyant un signe de tête vers l'ordinateur.

— De la simple paperasserie administrative. Je n'ai pas internet chez moi, alors je suis venue en piquer ici.

— Oh, très bien.

Nous restions à nous regarder sans parler pendant plusieurs secondes, comme deux adolescents qui ne savent pas s'y prendre. Enfin, nous nous envoyâmes un sourire respectif et Jake brisa le silence.

— Bon, je vais y aller avant de me mettre en retard. Merci encore pour les bières hier soir.

— Il n'y a pas de quoi.

Il m'envoya un sourire avant de se retourner et de quitter le restaurant. Jake était encore plus séduisant quand il était intimidé. Par la fenêtre, je le vis prendre le volant de sa voiture et emprunter la route vers le nord. Des nuages sombres avaient envahi le ciel et un vent violent balayait le sol et les arbres alentours. La télévision au-dessus du comptoir était réglée sur la chaîne d'information locale. Une photographie était diffusée à l'écran : celle de la jeune fille disparue depuis plusieurs mois dans l'État de la Caroline du Nord. Les recherches avaient été étendues à l'ensemble du territoire américain. La présentatrice coupa court en lançant un flash spécial et en alertant les téléspectateurs d'une tempête sur le nord de la Pennsylvanie. À en croire la carte diffusée à l'écran, Prospect était en plein dedans. Les conseils donnés par la journaliste étaient de ne plus sortir après 13 heures et de calfeutrer les fenêtres. Je portai mon regard sur l'ordinateur et notai que j'avais plus de deux heures devant moi. Je passai ma souris sur l'icône de la boîte mail. Sans doute pourrais-je trouver des infos dans ses messages ? J'hésitai. Peut-être était-ce irrespectueux de ma part de vouloir fouiller dans ses anciens mails ? Je repris une gorgée de mon café avant de me rendre compte que la tasse était vide. Je laissai mon sentiment de culpabilité de côté, et cliquai sur l'icône qui sautilla pendant quelques secondes avant qu'une fenêtre ne s'ouvre. À peine avais-je commencé mes investigations, qu'elles s'arrêtèrent sur le champ : le logiciel me demandait un mot de passe pour charger les anciens et nouveaux mails. Bien entendu, je ne le connaissais pas. J'essayai malgré tout plusieurs mots de passe. Son groupe de musique préféré, notre date de mariage, le nom de son premier chien, et même son insulte favorite. Mais rien ne fonctionna. Je fermai l'ordinateur en soufflant et regardai par la fenêtre. La pluie avait commencé à tomber et le ciel était de plus en plus menaçant. Je remballai mes affaires, posai un billet de 5 dollars sur la table et quittai le restaurant, un toast encore à la bouche.

Lorsque je passai la porte de chez moi, j'étais trempée de la tête au pied. La pluie s'était intensifiée et j'avais dû me montrer extrêmement prudente sur la route. J'allumai les lumières pour y voir plus clair et j'allai récupérer une serviette pour me sécher les cheveux. Dans le salon, je branchai la télévision sur une chaîne d'information locale qui avait elle aussi, en sujet principal l'arrivée de la tempête sur les villes au nord de la Pennsylvanie. Un journaliste avait été dépêché dans une ville à quelques kilomètres de Prospect et se débattait tant bien que mal avec son parapluie alors qu'une violente averse lui fouettait le visage. Je changeai de chaîne en roulant des yeux, et m'arrêtai rapidement lorsqu'un gros titre, en rouge en bas de l'écran, m'interpella. Une journaliste en tailleur bleu criard se trouvait face à une femme blonde qui se retenait de pleurer, les yeux gonflés, un mouchoir à la main qu'elle portait de temps en temps sous ses longs cils noirs. Le titre indiquait qu'il s'agissait de la toute première interview de la mère de Sara Coleman actuellement portée disparue. La journaliste enchaîna une nouvelle question en prenant un air grave : « Quel message souhaiteriez-vous donner au ravisseur ? ». Je m'assis sur le canapé, à la fois curieuse d'entendre sa réponse et remplie de peine pour cette mère qui n'avait pas l'air de comprendre ce qui était en train de se passer dans sa vie. Elle prit quelques secondes, puis, elle le supplia de lui ramener sa fille, que tout ce qui importait était qu'elle aille bien et soit en vie ; qu'importe ce qu'il avait fait, elle ne lui en voulait pas, elle voulait juste serrer de nouveau sa fille dans ses bras.

Un éclair avait dû tomber à quelques mètres de là car le salon venait de plonger dans le noir. J'allai dans la cuisine pour récupérer la lampe à huile et lâchai un « merde » bruyant lorsque je me cognai le petit doigt de pied contre un des pieds de la table. À travers la fenêtre, un ciel noir et bas menaçait d'envoyer de nouveaux éclairs. La pluie tombait si fort que je n'arrivais même pas à voir ma voiture garée à vingt mètres. J'aurais pu aller jeter un œil au disjoncteur, mais une fois encore, je n'avais aucune connaissance en la matière et j'étais effrayée à l'idée de m'envoyer une décharge qui aurait pu me terrasser. J'appellerai un électricien quand la tempête serait terminée. Il restait plusieurs cartons « livres / décorations » au milieu de salon à vider, et, faute d'autre chose à faire, je m'y résolus sans réelle motivation. À la lumière de la lampe, je regardai les titres des livres avant de les ranger par ordre de grandeur dans la bibliothèque incrustée. Puis, sous une encyclopédie universelle, je tombai sur une vieille photographie d'Eliott et moi durant un séjour en Californie. Mon coeur se serra pendant quelques secondes, mais je

ne pleurai pas. Debout devant la bibliothèque, je cherchai un endroit où mettre la photographie encadrée lorsque des coups à la porte me firent sursauter. J'envoyai un regard vers la source du bruit avant de poser à plat la photo sur une des étagères et me dirigeai rapidement jusqu'à l'entrée. À travers les fenêtres qui entouraient la porte, je reconnus un visage familier qui attendait sur le perron.

— Qu'est-ce que vous faites là ? dis-je avec un demi-sourire en ouvrant la porte.

— J'ai vu un éclair tomber juste à côté de votre maison, et aucune lumière chez vous, alors je suis passé voir si tout allait bien.

Jake était en t-shirt et complètement trempé. Des gouttes coulaient de ses cheveux jusqu'à la base de son cou où une veine bleue battait au rythme de sa respiration.

— Ne restez pas là, rentrez, dis-je en m'écartant pour le laisser passer. Je vais vous chercher une serviette, ajoutai-je avant de fermer la porte et de monter à l'étage.

En redescendant, Jake n'avait pas bougé. Il était toujours devant la porte, dégoulinant, et dans la pénombre, je pouvais voir qu'une petite flaque s'était formée à ses pieds.

— Vous ne deviez pas travailler aujourd'hui ? lui demandai-je en lui tendant la serviette.

— Si, si, mais mon client m'a appelé pour reporter à cause de la tempête. J'étais en train de rentrer chez moi quand j'ai vu l'éclair tomber, dit-il en passant la serviette sur son visage.

— Je pense que les plombs ont dû sauter ou peut-être que l'éclair a touché un circuit électrique, dis-je en récupérant la lampe à huile dans le salon.

— Sans doute, je peux aller jeter un œil à votre disjoncteur si vous voulez…

— Ce n'est pas dangereux ?

— Si ce n'est que les plombs, non, dit-il en terminant de sécher ses cheveux.

Cinq minutes plus tard, la lumière emplit toute la maison et Jake revint du sous-sol. Ses vêtements étaient encore plus mouillés que je ne le pensais.

— Comment vous avez fait pour ne pas vous prendre du jus dans votre état ?

— Ahah, je sais être prudent ! dit-il en éteignant la lampe à huile. Par contre, ils risquent d'encore sauter tant que l'orage ne sera pas terminé.

Un blanc s'installa. J'avais envie de le remercier une nouvelle fois, de lui dire que je ne savais pas ce que j'aurais fait sans lui.

— Vous… vous voulez que j'aille vous chercher des vêtements secs ?

— Non, ne vous embêtez pas, je vais devoir ressortir et me mouiller de nouveau de toute façon. Par contre Anna… dit-il en fronçant légèrement les sourcils.

— Oui ?

— Il faut vraiment qu'on arrête de se parler comme deux collègues de travail. En plus, on est à la campagne ici…

— C'est vrai, je suis désolée…

Il m'envoya un sourire rassurant et embrassa le salon du regard.

— Je vois que tu as commencé à aménager, dit-il pour changer de sujet.

Il avança dans le salon et observa avec attention ma bibliothèque. Il passait son doigt sur les livres et ralentissait parfois pour en lire la tranche. Sa main s'arrêta sur la photographie que j'avais laissée là. Mon coeur fit un bond, et rapidement j'effectuai les quelques pas qui me séparaient de lui et récupérai la photo.

— Oh, excuse-moi, je ne voulais pas…

— Non, non, c'est moi, dis-je en me rendant compte de mon geste déplacé. C'est… c'est une photo de moi et de mon… enfin, tu sais. De mon mari, dis-je en lui rendant le cadre.

Il retourna l'objet pour découvrir la photographie.

— C'est une belle photo, dit-il en la posant sur la bibliothèque.

Je voyais bien que Jake éprouvait de l'empathie pour moi. Même s'il n'avait pas perdu son ex-femme, il traversait lui aussi une période de deuil en quelque sorte.

— Bon, j'ai l'impression que ça s'est légèrement calmé dehors, dit-il en jetant un regard par la fenêtre. Je vais rentrer…

Sa phrase ne semblait pas terminée. Comme s'il attendait que je le coupe pour lui proposer autre chose. Mais je ne disais rien.

— Je pense que tu ne devrais plus avoir de problèmes avec les plombs…

À peine avait-il terminé sa phrase qu'un nouvel éclair vint balayer le salon pendant une nano seconde. La détonation arriva juste après et le salon fut une nouvelle fois plongé dans le noir.

— Il semblerait que j'ai parlé trop vite, dit-il.

— Je vais chercher la lampe, ne bouge pas, dis-je en me retournant vers l'entrée.

La pièce était plongée dans l'obscurité et le peu de lumière renvoyée par la lueur du jour qui filtrait à travers les nuages ne me permettait pas de voir le bout de la pièce. C'est alors que je trébuchai sur un carton et tombai sur le côté, mon genou gauche heurtant le sol avec violence.

— Merde, Anna, ça va ?! dit Jake en me rejoignant à l'autre bout du salon.

— Oui, oui, juste une petite chute, je n'avais pas vu le carton, mentis-je alors que la douleur irradiait dans toute ma jambe. Je me suis juste fait un peu mal au genou…

— Il faut qu'on vérifie qu'il n'est pas déboité…

— Non ! dis-je sèchement. Ça va, Jake, merci, ajoutai-je plus calmement. Je vais commencer à me sentir mal que tu viennes toujours à mon secours…

Il ne répondit pas tout de suite. Il s'était agenouillé pour être à mon niveau. Il était tellement près que je pouvais entendre sa respiration et savoir que la situation le stressait. Il passa son regard de mes jambes jusqu'à mon visage. Pendant un court instant, j'eus envie de l'embrasser, mais j'avais encore le visage d'Eliott en tête. Je regardai vers le sol, ne sachant plus quoi faire d'autre. Quelque chose flottait dans l'air, je le sentais très bien. Nous restâmes muets lui et moi pendant de longues secondes et enfin il brisa le silence :

— Tu penses pouvoir te mettre debout ? dit-il en me tendant sa main.

— Je pense, oui, dis-je en m'aidant de sa poignée de main pour me relever.

Mais une fois la jambe droite sur le sol, je poussai un léger cri, avant de manquer de tomber. Jake me rattrapa aussitôt.

— Bon, tu dois avoir une petite contusion ou quelque chose comme ça. Viens, on va t'allonger sur le canapé, dit-il en m'aidant à marcher.

Jake m'apporta des médicaments pour calmer la douleur une fois qu'il eut remis le courant pour la seconde fois. Il m'apporta également une couverture et approcha la table basse du canapé pour que je puisse plus facilement attraper mon verre d'eau et mon téléphone. On ne s'était pas occupé aussi bien de moi depuis longtemps. Il repartit chez lui en milieu d'après-midi. Je me demandai presque pourquoi. Il ne travaillerait pas de la journée, et je serai bloquée chez moi toute seule. Mais c'était probablement mieux comme ça. Je ne devais pas en attendre plus.

Chapitre 5

Je m'endormis devant un mauvais téléfilm et ne me réveillais que deux heures plus tard. Le ciel s'était dégagé et les oiseaux avaient repris leur chant habituel. Je posai les deux pieds sur le sol et remarquai que mon genou ne me faisait plus autant souffrir, seule une tache brune de quelques centimètres était apparue pendant ma sieste. Mon téléphone portable indiquait qu'il était presque 17 heures et qu'un correspondant avait essayé de me joindre. J'avais dû dormir profondément, car je n'avais rien entendu. Le numéro était celui de l'agence immobilière de Charlotte. Je m'éclaircis la voix et rappelai le numéro. On m'expliqua qu'une trentaine de visites avait été programmée pour demain après-midi dans mon ancienne maison et que l'agent était déjà sur place pour faire un dernier nettoyage et préparer le lieu. Ils n'avaient aucun doute sur la vente de la maison, et me demandaient si je pouvais me rendre à l'agence le plus rapidement possible. Je leur confirmai ma présence dès le lendemain et en profiterai pour récupérer le courrier de la banque.

Dans la voiture, je jetai ma valise que j'avais préparée en prévision de trois jours d'absence et rentrai la destination dans le GPS qui m'indiquait plus de sept heures de route. J'aurais pu prendre l'avion jusqu'à Charlotte, mais ma phobie de l'air m'encourageait toujours à préférer les transports routiers. Il n'était que 9 heures du matin, et avec un peu de chance, j'arriverai juste après les visites de la maison en faisant deux petits arrêts de dix minutes en cours de route.

En passant devant la maison de Jake, j'hésitai à l'informer que je serai absente pendant quelques jours. Je ralentis puis, changeai d'avis et continuai mon chemin.

J'arrivai devant mon ancienne maison un peu après 18 heures. Je m'étais garée à quelques mètres et observai les gens sortir en couple ou en famille. L'image me brisait le coeur. C'était comme si on me volait mon ancienne vie. J'avais allumé la radio, m'étant arrêtée sur une station de musique pop pour éloigner mon envie de pleurer. Après trente minutes à observer le va-et-vient des visiteurs, je vis l'agent immobilier sortir, dossier sous le bras, et fermer la porte derrière lui. Je quittai mon pick-up et accélérai le pas pour le rejoindre en jetant mon mégot de cigarette dans une bouche d'égout. Le type de l'agence fut d'abord surpris de me voir, puis il me proposa d'analyser les offres qu'il avait reçues à l'intérieur de mon ancien chez moi. Bien que je n'avais absolument aucune envie d'y mettre les pieds, j'acceptai en essayant de ne pas avoir l'air contrariée. Trois couples s'étaient calqués sur le prix demandé et un autre avait même fait une offre supérieure en ajoutant 10 000 dollars à l'offre initiale. J'acceptai cette dernière proposition et signai les premiers documents de vente bien que l'agent m'ait fortement encouragé à prendre quelques jours pour y réfléchir. J'avais envie de me débarrasser rapidement de cette maison, et d'en sortir tout aussi vite. Devant la porte d'entrée, nous convînmes de nous retrouver à l'agence le lendemain avec le couple pour conclure le dossier.

En sortant, je vérifiais la boîte aux lettres. À mon plus grand étonnement, celle-ci était parfaitement vide. L'agent immobilier m'assura n'avoir rien récupéré, et de toute manière, il n'avait jamais eu la clé en sa possession. C'est à cet instant que je me demandais ce qu'étaient devenues les clés personnelles d'Eliott. Ses parents avaient certainement dû les récupérer et en avaient profité pour récupérer le courrier, dans la fausse idée de me rendre service.

De retour dans la voiture, je passai un coup de téléphone au seul hôtel de la ville que je connaissais pour réserver une nuit. Avant de m'y rendre, je décidai de dîner dans un petit italien, loin de mon ancien quartier pour éviter de croiser des vieilles connaissances ou pire encore, Helen et Mark. J'avais la désagréable sensation de ne plus me sentir chez moi dans cette ville, comme si je me trouvais dans un pays étranger, et bien que je parlais la même langue, désormais, tout me semblait différent. Les pelouses étaient trop vertes, les gens trop souriants, les maisons trop propres. Comment avais-je fait pour m'y sentir à l'aise ne serait-ce qu'une seule fois ?

J'arrivai à l'hôtel Holiday Inn de l'aéroport peu après 21 heures 30, et pris possession de ma chambre de vingt mètres carrés, avec baignoire et canapé. La chambre était non-fumeur, mais disposait d'un petit balcon, où, sur une table en plastique blanc, était posé un vieux cendrier au fond brûlé par les milliers de braises qu'il avait accueilli. Assise sur une chaise branlante, une cigarette à la main, j'admirai la vue sur le parking où des types en costard avec une valise à roulettes se précipitaient vers l'entrée mal éclairée de l'hôtel. En me rongeant nerveusement les ongles, je pris la décision de rendre visite aux parents d'Eliott demain matin. Si je partais tôt, j'étais sûre de ne pas les manquer.

Lorsque ma gorge me piqua après une troisième blonde, je fermai la fenêtre et allumai la télévision. Au même

moment, je m'interrogeai sur ce que pouvait être en train de faire Jake. Peut-être était-il en train de regarder un match à la télévision, ou buvait-il une bière sur son perron en profitant du calme de la campagne. J'avais envie de l'appeler, pour discuter, même un court moment, mais je n'avais ni son numéro de téléphone ni même son nom de famille. J'aurais très bien pu le chercher sur un site d'annuaire inversé puisque je connaissais son adresse, mais je renonçai rapidement rongée par une forme de culpabilité et de timidité.

Je me réveillai encore tout habillée, les rideaux ouverts, étendue sur le lit de l'hôtel, le visage à moitié dans le vide. Mes articulations douloureuses suite aux sept heures de voiture se rappelèrent à moi lorsque je me levai du lit, et d'un pas lourd je rejoignis la petite salle de bains de la chambre. L'eau, qui frappait le fond de la baignoire usée par le passage des nombreux clients de l'hôtel, mit de longues secondes avant de devenir chaude. J'y restai longtemps, pour que mes douleurs dans les bras et les jambes se calment, et pour que je puisse émerger de ma nuit. En sortant de la salle de bains, je vérifiai l'heure. 7 heures et 26 minutes.

Je m'étais brûlée la langue en avalant un café noir dans la vieille salle des petits-déjeuners de l'hôtel, et j'avais emporté un croissant dans la voiture. La viennoiserie à la bouche, je rentrai ma destination dans le GPS et allumai la radio sur une station qui diffusait une musique minimaliste. Le temps était particulièrement lumineux et sec ; une légère brise secouait les arbres à demi nus, abandonnant leurs feuilles pour couvrir les trottoirs de taches oranges et jaunes. Après le troisième kilomètre, je me rendis compte que mes mains tremblaient et que ma gorge était sèche. J'étais pétrifiée à l'idée de revoir mon ancienne belle-famille. Je plongeai ma main dans mon sac posé côté passager, attrapai mon paquet de cigarettes et en allumai une. Il m'avait fallu des années pour arrêter complètement, et je n'étais vraiment pas fière de moi sur ce coup.

Leur maison était là devant moi ; avec ses colonnes blanches immaculées et son jardin à la française, elle avait plus d'arrogance qu'une adolescente dans un concours de beauté. Je sortis de la voiture, mon sac à main sous le bras, et me cachai derrière un bosquet pendant quelques instants, le temps de me fumer une autre cigarette. J'inspectai mes vêtements avant de m'arrêter devant la porte d'entrée où le heurtoir en forme de chérubin semblait me toiser. Mon look laissait un peu à désirer et je faisais tâche à travers ce décor de film hollywoodien. Je pris une large respiration et appuyai sur la sonnette qui actionna une petite mélodie prétentieuse. Au bout de quelques secondes, des bruits de pas résonnèrent à l'intérieur et la porte s'ouvrit enfin.

— Anna ! Que fais-tu ici ?

Amanda se tenait devant moi, habillée dans un ensemble couleur lin, parfaitement assorti à ses lourdes boucles d'oreilles et ses bracelets en or. Ses cheveux blonds, coupés au carré, encadraient un visage à la teinte légèrement orangée. Sa réaction au fait de me trouver face à elle semblait totalement dénuée d'un intérêt quelconque.

— Je suis de passage pour la vente de la maison… alors, je me suis dit que je pouvais venir vous saluer, dis-je en forçant un demi-sourire.

— Oui, tu as bien fait, dit-elle rapidement.

J'attendis qu'elle me propose de rentrer pour prendre un café, mais elle continuait à m'observer sans parler.

— J'ai aussi remarqué en allant à la maison hier qu'il n'y avait pas de courrier dans la boîte aux lettres, je me demandais si vous l'aviez récupéré ?

— Oui, oui. Nous ne voulions pas que la maison fasse inhabitée. Il n'aurait pas fallu qu'en plus on vienne la vandaliser…

Amanda me dévisagea une nouvelle fois, et je la vis, pendant l'espace d'un instant, ressentir une certaine forme de pitié pour moi.

— Tu veux entrer ? Robert et moi terminions notre petit-déjeuner, il doit rester encore un peu de café. dit-elle en ouvrant plus largement la porte.

J'entrai et humai de nouveau cette odeur si typique à leur maison. Un mélange entre le nettoyant ménager et la citronnelle. Je remarquai d'ailleurs qu'une jeune femme, habillée dans un uniforme bleu clair et blanc, s'affairait à nettoyer les marches en marbre du grand escalier à droite de l'entrée de la maison. Amanda m'amena jusque dans la cuisine, où Robert, le nez dans un journal, terminait sa tasse de café.

— Tiens, Anna, dit-il en posant son journal sur la table. Ça faisait longtemps, ajouta-t-il poliment.

Nous avions pour habitude de nous saluer chaleureusement lorsque je venais déjeuner avec Eliott, mais cette fois-ci, je restai sans bouger en lui adressant un simple sourire.

— Oui, c'est vrai. J'ai déménagé et…

— C'est ce que j'ai cru comprendre, me coupa-t-il. Veux-tu que je te serve un café ?

— Avec plaisir, merci.

J'étais affreusement mal à l'aise, mais il me fallait récupérer le courrier. J'acceptai la tasse que me tendit Robert, et m'installai en face d'eux, autour d'une table ronde nappée d'un tissu blanc et fleuri.

— Pour le courrier…, dis-je en m'adressant à Amanda.

— Oh, oui, je vais te le chercher tout de suite, me répondit-elle avant de se lever de sa chaise et de disparaître de la cuisine.

Je fixai mes mains, de peur de croiser le regard du père d'Eliott. Il m'avait toujours un peu impressionné, et c'était pire maintenant.

— J'ai appris que tu as quitté ton poste d'enseignante, dit-il en repliant le journal de manière impeccable.

— Oui… j'ai eu besoin de repos, et de me retrouver un peu…

— Je ne pense pas que ce soit en t'enfermant que tu réussiras à faire le deuil d'Eliott.

Je n'avais pas envie de lui répondre. Je pris une large respiration et avalai une gorgée de café. Amanda revint dans la cuisine, une pile de courrier entre ses mains trop manucurées dans une vaine tentative de cacher son âge.

— Tiens, voilà. J'ai pris soin d'enlever les publicités et les prospectus.

Je fus surprise par ce geste qui ressemblait à de la gentillesse, et parcourus le paquet qui contenait une trentaine de lettres. Banque, ancien employeur, administration… La majorité des enveloppes m'étaient directement adressées, ce qui m'étonna quelque peu. Aucune lettre récente, comme celle de la banque que j'attendais, n'était adressée à Eliott. Peut-être n'avait-elle pas eu le temps d'arriver encore jusqu'à la maison.

— Merci, dis-je en rangeant le paquet dans mon sac.

L'atmosphère semblait être de plus en plus tendue. Robert avait récupéré son journal et Amanda frappait la table avec ses longs ongles rouges.

— J'ai rendez-vous avec l'agence immobilière, je vais devoir vous laisser.

— Tu as réussi à vendre la maison ? lança Robert de son journal.

— Oui, très rapidement…

— Bien, dit-il en replongeant dans sa lecture.

Je n'osai imaginer qu'ils pouvaient être jaloux de ne recevoir aucun dollar de cette transaction.

— Ça ne vous dérange pas si j'utilise vos toilettes avant de partir ?

— Je t'en prie Anna, lança Amanda qui était désormais en train de déguster le haut d'un muffin à la cannelle.

Je montai les marches qui menaient à l'étage et croisai la femme de ménage occupée à faire le lit dans la chambre parentale. Dans la salle de bains située tout au bout d'un long couloir lumineux, je pris soin de fermer derrière moi et soufflai en jetant un regard dans le miroir. Venir ici ne m'avait fait aucun bien. Je me demandai même comment un jour j'avais pu supporter passer des dimanches entiers chez eux. Trois minutes après, je quittai la salle d'eau et avançai pour rejoindre les escaliers. En longeant le corridor, je passai devant l'ancienne chambre d'adolescent d'Eliott dont la porte était légèrement entre-ouverte. La femme de chambre ayant disparu dans une autre des salles de bains de la maison, j'en profitai alors pour rentrer dans la pièce. À l'intérieur, les rideaux avaient été tirés, mais la lumière était suffisante pour apercevoir l'intégralité de la chambre : un lit une place aux draps bleu nuit, des posters de joueurs de Baseball, des cartons empilés enfermant des années de souvenirs d'enfance, un bureau rangé et inutilisé depuis une éternité et un placard contenant des vêtements d'adolescents accompagnés de tenues de sport.

Un sentiment de peine m'envahit soudainement. Le jeune Eliott avait vécu ici, avec ses rêves, ses envies et ses ambitions. Il avait réussi à accomplir une partie de ses buts je le savais, mais il en avait beaucoup d'autres. Je m'assis sur la chaise du bureau, et passai mes mains sur une ancienne boîte à crayons. Le tiroir au centre du bureau, situé au-dessus des jambes, possédait une petite serrure. J'imaginai que c'était là qu'il rangeait des magazines de charme ou tout autre objet à mettre loin du regard de la gardienne de chasteté. Le tiroir semblait être fermé mais après une nouvelle tentative, il s'ouvrit d'un coup, et me rentra dans le ventre. Mes yeux s'écarquillèrent lorsque je remarquai que celui-ci était rempli à ras bord de lettres, papiers, journaux, et cahiers. J'eus un demi-sourire nostalgique en imaginant que j'allais trouver les petites cachoteries d'un adolescent. En

prenant une première enveloppe sur le tas mon sourire s'effaça. Son tampon indiquait qu'elle avait été envoyée il y a une semaine. Je récupérai une autre lettre et vis que celle-ci était aussi un envoi récent. Je commençai alors à les vérifier une par une de manière précipitée et me rendis compte que toutes ces lettres provenaient du courrier de ma boîte aux lettres. Pourquoi Amanda ne me les avaient-elles pas remises ? Je fouillai jusqu'au fond du tiroir, passai ma main sous un tas de papiers et de crayons, et sentis un objet qui me rappela quelque chose. Mon coeur fit un bond lorsque mes yeux se posèrent dessus. C'était le téléphone portable d'Eliott, du moins ce qu'il en restait : l'écran était détruit, et la structure complètement enfoncée. Je perçus un bruit en provenance du couloir, mais en me retournant je ne vis personne par l'entrebâillement de la porte. Je rangeai précipitamment le courrier et le téléphone dans mon sac, fermai le tiroir, et sortis de la chambre sans faire de bruit. Au rez-de-chaussée, je saluai Amanda et Robert. Je savais que c'était la dernière fois que j'allais chez eux.

De retour dans la voiture, je jetai un regard aux courriers qui débordaient de mon sac. Avant de les ouvrir, il fallait que je me rende dans un premier temps à l'agence immobilière.

L'histoire fut rapidement réglée : je sortais une heure plus tard, disant adieu à mon ancienne vie et en étant riche de plusieurs milliers de dollars supplémentaires. Il était midi passé, et j'avais faim. Sur le chemin pour rentrer à l'hôtel, je sentais mon coeur battre sous le stress de ce que j'allais apprendre à travers le courrier que j'avais récupéré. Et ce téléphone, je me demandais bien pourquoi Amanda s'était réservée de m'en parler.

Une fois dans ma chambre, je passai un coup de téléphone au room-service et commandai des pasta alla norma avec une bouteille de vin rouge. La chambre avait été parfaitement rangée et nettoyée et je sentais un parfum d'intérieur que je n'avais pas remarqué à mon arrivée. La femme de ménage avait sans doute voulu enlever l'odeur de cigarette. Je m'assis sur le lit, cherchant une position confortable pour consulter l'ordinateur tout en ayant le courrier à portée de main. La première lettre que j'ouvris était une confirmation d'interruption de contrat avec son assurance voiture. La deuxième, un rappel d'impayé pour sa facture de téléphone portable. Je me mis à chercher une lettre venant de la banque, jetant plus loin celles qui ne m'intéressaient pas. On frappa à la porte et un jeune homme me déposa sur le bureau un grand plateau avec une assiette couverte, un verre à vin et une bouteille de Pinot Noir. Je le remerciai, oubliai de lui donner un pourboire et replongeai dans ma recherche. Enfin, je mis la main dessus. Elle avait été envoyée il y a deux jours. Je déchirai l'enveloppe et trouvai sur un document officiel, les fameux codes qui me manquaient pour consulter les comptes bancaires d'Eliott. L'ordinateur devant moi, je rentrai les identifiants dans les cellules prévues à cet effet et j'attendis, le coeur battant, que la page se charge. Il était tout à fait possible que les comptes ne soient plus accessibles. Une seconde plus tard, la page blanche afficha enfin des informations, et les comptes étaient là devant moi. Le premier était notre compte-joint que je pouvais moi-même consulter avec mes codes, le deuxième, un compte sur livret où Eliott accumulait ses économies (compte désormais vide), et le troisième… Le troisième m'était parfaitement inconnu. Mes mains tremblaient de plus en plus. Je cliquais sur « consulter » et une liste d'entrées et de sorties apparut. En rouge, la liste montrait les dépenses : ATM Tryon St; The Palm; ATM Tryon St une nouvelle fois; Tyber Creek Pub ; Victoria Secret ; ATM Tryon St ; et d'autres transactions dans des lieux où je n'avais jamais mis les pieds ou ne serait-ce qu'entendu parler, pour un total sur une période d'un mois de plus de 2000 dollars. En vert, les crédits sur le compte : Eliott Nichols apparaissait à chaque fois, pour des versements d'un montant total de 4300 dollars sur un mois.

Je restai les yeux bloqués sur la liste pendant une longue minute. J'avais peur de comprendre. Je serrai les poings, éloignai l'ordinateur de moi avant de l'envoyer contre le mur et, en un instant, mon ventre fut pris d'une terrible crampe. Je courus jusqu'aux toilettes et vomis alors que j'avais encore le ventre vide. Je crachai la bile jusqu'à me sentir mieux et sortis de la salle de bains, sidérée et vaseuse. J'attrapai la bouteille de vin et me versai un grand verre. En moins de quinze secondes, je l'avalai d'un trait. Comment avait-il pu me cacher aussi bien une liaison ? Jamais, même pas un instant, je n'avais eu le moindre doute. Nous ne nous disputions que rarement, nous faisions encore l'amour, et il me prenait dans ses bras au restaurant. Il me disait qu'il m'aimait… Il fallait que je sache depuis combien de temps cette relation durait. Je me saisis à nouveau de l'ordinateur qui s'était éteint sous le choc et le rallumai avant de retourner sur le site de la banque. L'historique ne pouvait remonter au-delà de trois mois, mais le compte avait été ouvert il y a un an et deux mois. Est-ce que mon mari me trompait depuis si longtemps ? Avec qui ? Qui. Je me servis un nouveau verre de vin que je me forçais de ne pas avaler en une fois, et m'allumai une cigarette en ne prenant même pas soin d'ouvrir la fenêtre. Je tremblai, et enfin, je pleurai. Comment avais-je pu ne rien voir ou ne rien sentir ? Je cherchai dans les tréfonds de ma mémoire des indices que je n'avais peut-être pas perçus à l'époque ou des absences injustifiées. Mais les larmes m'embrouillaient le cerveau et le vin commençait à me faire tourner la tête. Je me sentais seule, et terriblement pitoyable. Des bruits de voisinage arrivaient jusqu'à moi, des gens avaient allumé leur télé, et j'espérais que ce n'était pas pour couvrir mes sanglots. Je titubai jusqu'à la douche, emportant avec moi le reste de la bouteille de vin. D'un trait, je la vidai et pris une douche jusqu'à ce que ma peine se transforme en haine. Il fallait que je sorte.

Sur le parking, je me rendis rapidement compte que je n'étais pas en état de conduire. La bouteille de vin m'avait rendue saoule et je ne marchais que partiellement droit. En empruntant une ligne de bus express, je pénétrai rapidement dans le centre ville de Charlotte. À cette heure de la soirée, les gens se pressaient d'envahir les restaurants français et les jeunes faisaient la queue pour le dernier blockbuster à la mode devant l'un des plus grand cinémas de la ville. L'accumulation de groupes d'amis, de couples et de familles autour de moi ne faisait

qu’accroitre de façon dramatique mon sentiment de solitude. Je me rendais bien compte que je n’avais personne à qui parler. Après mon mariage avec Eliott, j’avais perdu la plupart de mes connaissances faites à l'université, et mes nouveaux amis étaient principalement ceux que mon mari m’avait présentés mais avec qui je n’avais jamais accroché. Un instant, j’eus envie d’appeler Jake, mais je me ravisai rapidement.

Je trouvai un bar, au style miteux et à la clientèle du genre pas causante, plutôt veste en cuir que smoking. Je m’installai au comptoir et commandai un verre de vin rouge. Quand le serveur m’indiqua de façon plus au moins poli qu’ils n’en servaient pas ici, j’optai pour un rhum coca, sans en avoir vraiment envie. Au bout du deuxième verre, je commençai à me sentir mal. La musique était devenue un brouillon de sons désagréables, et les lumières derrière le bar formaient des taches floues comme de petits feux follets. Je clignai plusieurs fois des yeux et essayai de reprendre le contrôle de moi-même.

— Tout va bien ? me lança un type à ma droite.

— Je crois, répondis-je en tournant mon visage vers lui.

Du peu que je distinguais, mon voisin était un grand brun à l’allure moins rustre que l’ensemble des types qui se trouvaient dans l’établissement. Peut-être avait-il les yeux bleus, ou verts, mais certainement pas noirs.

— Vous devriez être dans un de ces restaurants français, c’est plus votre genre, dis-je en articulant difficilement.

— Ce soir, j’ai fait une exception, dit-il en posant son coude contre le bar.

J’étais peut-être ivre, mais pas bête. Je savais qu’il avait prévu de me draguer, et je me demandais bien comment il pouvait en avoir envie vu mon état lamentable. En le regardant de plus près, je me rendis compte qu’il était plutôt beau garçon et avait un air de ressemblance avec un ancien petit copain que j’avais eu au lycée.

— Je m’appelle James, et toi ?

— Anna, dis-je en lui serrant la main.

Il m’offrit un verre de coca, sans rhum, et me parla pendant une bonne demi-heure de la ville et de ses rues comme si je ne les connaissais pas. La plupart de son discours était du baratin, mais sa voix n’était pas désagréable. Le coca me fit à peine redescendre, et, une heure plus tard, James avait déjà collé sa main sur ma cuisse. Il m’entraîna dehors, et proposa de me raccompagner chez moi. Je n’avais pas pensé à lui préciser que je n’avais pas de chez moi, et que je logeai dans un hôtel. James passa son bras autour de moi, sans que je sache si c’était pour m’aider à marcher droit ou pour me tripoter. À quelques encablures du bar, il me fit prendre une rue moins fréquentée. Ce genre de ruelle mal éclairée uniquement animée par des arrières de restaurants, des chats errants et des odeurs de cuisines asiatiques. Nous avancions tranquillement, tandis que le type du bar dont j’avais déjà oublié le nom, commençait à m’embrasser dans le cou. Il me plaqua contre un mur et m’empoigna la bouche sans délicatesse. Je ne répondis que mollement à son baiser et il descendit sa bouche jusqu’à l’amont de mon décolleté. J’avais alors une vision sur la rue, et je remarquai une porte, à peut-être cent mètres de nous, éclairée par un éclairage mural en acier. De loin, il me semblait apercevoir une plaque couleur or installée au centre de la porte comme celles qu’on pouvait trouver devant un club privé.

— Tu veux qu’on aille chez moi plutôt ? chuchota le type dans mon oreille.

À l’instant même où j’allais lui répondre, un couple s’arrêta devant la porte. Un homme habillé en noir donna trois petits coup qui résonnèrent dans toute la rue. En l’observant, j’eus une étrange impression. Je n’arrivais pas à quitter cet inconnu des yeux et mon ivresse avait partiellement disparue. Puis, lorsque la porte s’ouvrit, le visage de l’homme en noir passa sous les rayons lumineux de la suspension et mon coeur fit un bon. Il s’agissait de Mark. Je basculai alors mon regard jusqu’à la femme qui l’accompagnait et ne reconnus pas Helen.

— Qu’est-ce qui y a ? T’es dans les choux ou quoi ? relança le type qui commençait à devenir lourd.

— Écoute, je me sens pas très bien, je vais rentrer chez moi, ok ? dis-je en essayant de mettre plus de distance entre nous.

— T’es sérieuse là ? rétorqua-t-il en me toisant et avec un ton nettement moins sympathique.

— Oui, j’ai trop bu et j’ai envie de vomir. Je vais rentrer à pied, ajoutai-je en marchant en direction du club.

— Ok, tire-toi, salope ! cria-t-il dans mon dos.

Je l’entendis marmonner tout seul puis le vis regagner la rue principale. En arrivant devant la porte du club, je sortis mon téléphone portable et photographiai la plaque. Puis, je pris une large respiration, allumai une cigarette et rejoignis l’arrêt du bus pour retourner à l’hôtel.

Le Milk Club était, à en croire son site internet, un club libertin très chic et très fermé. La première chose que j'avais faite en me réveillant avait été d'avaler un cachet d'aspirine, de commander un petit-déjeuner et de me renseigner sur le nom inscrit sur la plaque via Google. L'inscription au club était onéreuse et il fallait montrer patte blanche pour obtenir une carte de membre. Les quelques photos du site internet dévoilaient un intérieur comparable à d'autres discothèques ou à des clubs de strip-tease un peu sinistres. Canapés en velours violet, murs recouverts de miroirs et tables laquées noires.

Le regard dans le vide, je terminai mes oeufs brouillés malgré une nausée persistante tout en m'efforçant de ne pas pleurer en pensant à Eliott. Est-ce que, comme lui, Mark trompait Helen ? Je n'étais même plus sûre qu'il s'agissait bien de lui devant le club. J'avais tellement bu.

Sur le balcon, je fumai la dernière cigarette de mon paquet en regardant le parking désert et gris. Mes yeux étaient encore gonflés par ma crise de larmes de la veille et un sentiment d'apathie s'abattit sur moi. Le poids de la solitude m'écrasait et même la chaleur des rayons de soleil sur mon visage ne m'apportait aucun réconfort. J'allai vérifier dans mon sac si je n'avais pas d'autres paquets de cigarettes et je retombai sur le téléphone portable d'Eliott. Si je voulais en savoir plus sur sa liaison, il fallait absolument que j'arrive à le réparer. Je récupérai un gilet dans mon sac de voyage, et sortis de la chambre.

Sur Camden Road, je trouvai une petite boutique de réparation de mobile à la façade en pierres rouges qui garantissait une réparation rapide, même sur les téléphones les plus endommagés. Les barreaux installés aux fenêtres auraient pu faire penser à une boutique de prêteur sur gages si des adolescentes n'en ressortaient pas avec une coque de protection en fausse fourrure rose. Un carillon au son aigu signala ma présence lorsque je passai la porte et un jeune homme installé derrière le comptoir, une casquette au nom de la boutique vissée sur la tête, m'envoya un bonjour quasiment inaudible. Je me postai devant lui et forçai un sourire pour lui faire comprendre que j'avais besoin de ses services.

— J'peux vous aider ? dit-il en se levant difficilement de sa chaise qui semblait prête à s'effondrer.

— Oui, j'ai complètement détruit mon téléphone en le faisant tomber, et j'aurais besoin qu'on me le répare, dis-je en prenant un air faussement décontracté.

Je sortis le téléphone de mon sac.

— Ah ouais, en effet. Comment qu'vous avez fait pour le détruire comme ça, dit-il amusé sans attendre de réponse de ma part. Tout c'que je peux vous proposer là, c'est de récupérer les données qu'y a dans le téléphone, et d'vous installer tout ça sur un nouveau mobile.

— Oui, c'est parfait. Combien de temps ça va vous prendre ?

— Le temps que je le branche sur l'ordinateur, que je transfère les données et que j'les rebalance sur le nouveau téléphone, pas très longtemps… une petite heure. Vous avez d'la chance en plus, j'ai le même modèle que le vôtre de disponible mais ça va vous coûter…

— C'est pas un souci allez-y, le coupai-je. Vous savez où je peux acheter des cigarettes dans le coin ?

— Heu, oui… deuxième à droite en sortant, vous trouverez une station service, dit-il en préparant un ticket de dépôt.

— Parfait. Je serai là dans une heure, dis-je en récupérant le papier.

Dans la station service j'achetai trois paquets de tabac blond, des chocolats fourrés au beurre de cacahuètes et un thé glacé. J'étais bien tentée de prendre le journal, mais je n'avais plus assez de monnaie sur moi, et la machine à carte de la station était, apparemment, hors-service. La une du journal titrait sur une fusillade qui avait eu lieu dans un quartier chaud de la ville, faisant trois morts et sept blessés. Le journal était plié en deux sur le comptoir, mais le début d'un portrait d'une femme aux cheveux blonds dépassait.

— Ils ne l'ont toujours pas retrouvée ? demandai-je à demi-voix au caissier de la station service.

— Qui ça ? lança le type affublé d'une paire de lunettes trop grande pour lui.

— La gamine, à Charlotte.

— Non ! Et ça fait plus de quatre mois maintenant ! Ils feraient bien d'arrêter les recherches et d'arrêter de dépenser l'argent public, en plus…

Je n'écoutai pas sa fin de réponse. Je dépliai le journal et regardai avec plus d'intention la photographie. C'était la première fois que son visage me parut familier. Je me demandais si ce n'était pas à force de la voir partout depuis

plusieurs semaines.

— Vous le prenez ?

— Pardon ? répondis-je en décollant mes yeux du journal.

— Le journal. Vous le prenez ? insista le caissier.

— Non, non, dis-je en le repliant.

Je le saluai et regagnai la boutique de réparation à pied, en mangeant mes chocolats.

Le type de la boutique sortit pour me signaler qu'il avait terminé alors que je fumai une cigarette adossée contre ma voiture garée juste en face. L'écriteau ne mentait pas. Il avait mis bien moins d'une heure pour réparer mon téléphone. Il me précisa qu'il n'y avait plus besoin de code pour l'allumer, et que je devais en définir un nouveau dans les réglages. Un problème en moins à régler pour moi. Je lui réglai la note plutôt salée de 423 dollars et regagnai la rue.

Dans mon pick-up, je m'installai derrière le volant, pris quelques secondes et allumai le téléphone le coeur battant. La première chose que je fis fut de vérifier ses sms. Je fus surprise de trouver la liste presque vide : le seul nom affiché était celui de Mark Ertwood. J'appuyai sur la conversation et découvris deux messages datant du jour de l'accident. Le premier avait été envoyé à 00 heure 36 minutes :

« Surtout tu la boucles. Tu dis rien à personne. ».

Le deuxième, quelques heures après, à 3 heures 11 minutes :

« C'est réglé. ».

Je fixai les messages, pétrifiée. De quoi Mark était-il en train de parler ? Qu'est-ce que ça voulait dire ? Je tremblai en relisant les messages plusieurs fois. Le ton de Mark était agressif, menaçant. En fouillant dans le téléphone, je me rendis compte que le journal d'appel était vierge, les mails et les notes aussi. Il semblait avoir été nettoyé. Il n'y avait que ces deux derniers sms de Mark… L'heure indiquait que le premier avait été envoyé quelques heures avant l'accident de voiture d'Eliott, et le deuxième après. Il devait effacer régulièrement le contenu de son téléphone pour que je ne tombe pas dessus, et, cette dernière nuit, il n'avait pas eu le temps de le faire.

Je lâchai enfin mon regard du téléphone pour le porter sur la rue déserte baignée de soleil. Le poing fermé sur la bouche, je commençai à suffoquer et ma gorge se serra. Je frappai le volant une première fois, puis une deuxième.

Le cadran de la voiture m'indiquait qu'il était presque 14 heures. À l'époque, Eliott donnait son dernier cours à 17 heures et restait une heure ou deux pour corriger des copies ou avancer sur ses programmes. En partant du postulat que Mark en faisait de même, je démarrai la voiture, et fonçai rapidement jusqu'au lycée privé St Paul. Je stationnai sur le parking public, à côté des places réservées aux professeurs, et de là, j'avais une vue sur la sortie arrière du lycée. Des jeunes étaient assis sur les marches à fumer des cigarettes et à rire bruyamment. Les cours n'étaient pas finis et j'avais quelques heures à attendre.

À 17 heures tapantes, la sonnerie retentit et une nuée d'élèves sortit par toutes les portes et le parking qui, jusque là était bien calme, se trouva rempli d'un va-et-vient de voitures et de vélos. Le cendrier de mon pick-up était rempli à ras-bord et j'écrasai ma cigarette avec difficulté entre une dizaine d'autres mégots. J'avais rempli ces deux heures et demie à relire une dizaine de fois les messages de Mark et à changer de station de radio. Il m'avait fallu beaucoup de courage pour ne pas céder à une nouvelle crise de larmes, ou pire encore, à une crise d'angoisse. Le reflet de mon visage renvoyé par le miroir au-dessus du volant était pâle et j'avais des cernes sous les yeux. Le stress et l'alcool d'hier ne m'avaient pas arrangée. Il s'était écoulé plus de vingt minutes depuis la sonnerie et le parking commençait doucement à se vider. Je pourrai sans doute trouver Mark dans la salle des professeurs un café à la main et un crayon à papier rongé posé à côté d'une pile de documents. Mais, au moment où je posai ma main sur la poignée pour sortir du pick-up, une jeune fille, cheveux longs et chaussettes hautes, poussa la porte arrière de l'établissement. Elle était accompagnée de Mark. Sa chemise était légèrement déboutonnée, et il portait un jean délavé. Jusque là, rien d'anormal. Je restai dans la voiture et les observai de loin, en m'enfonçant légèrement dans mon siège. Ils semblaient tous les deux tenir une conversation légère, la fille s'amusant parfois des réactions de

Mark. Puis, elle se mit à rire et posa sa main sur le bras de son professeur. Je ne lâchai pas mon regard de la scène qui, sans que je sache pourquoi, me semblait dévier de plus en plus. Alors que la conversation paraissait toucher à sa fin, Mark s'approcha de la blonde, puis lui chuchota quelque chose à l'oreille en lui caressant la jambe. Je me raidis dans mon siège, et n'arrivai pas à croire ce que je venais de voir. Mark regarda la fille partir, sortit son téléphone de sa poche, et faisait désormais dos au parking. C'est à ce moment que je décidai de sortir de ma voiture en faisant le moins de bruit possible, longeant les autres véhicules de sorte qu'il ne puisse pas me voir arriver.

— Salut Mark, dis-je une fois que j'avais posé un pied sur la première marche qui menait à la porte.

Il sursauta et se retourna vers moi.

— Putain ! Anna, tu m'as fait peur, dit-il en mettant la main sur son coeur. Qu'est-ce que tu fais là, dit-il l'air sérieux en scrutant autour de lui.

— Il fallait que je te parle de quelque chose. Tu as cinq minutes ? demandai-je après avoir monté les quatre dernières marches.

— Non. Il faut que je rentre corriger des copies…

— Oh oui, je comprends. Et je présume que tu as d'autres élèves à voir pour des cours particuliers aussi ? le coupai-je.

Il s'arrêta immédiatement de parler et me regarda avec l'air le plus indigné qu'il pouvait m'envoyer.

— Hein ? De quoi tu parles ? dit-il en s'approchant de moi.

— J'ai besoin que tu m'expliques certains messages que tu as envoyés à Eliott, dis-je en sortant le téléphone de mon sac.

Je lui tendis le téléphone avec les deux messages.

— Tu peux m'expliquer ce que ça veut dire ? dis-je d'un ton froid et menaçant. Tu as envoyé ces messages avant et après son accident.

— Oui, et bien quoi ? Eliott et moi, on s'était engueulé lors de la soirée ! me cracha-t-il au visage avec mépris.

— Pourquoi tu lui demandes s'il n'a pas déconné ? Qu'est-ce que ça veut dire ? dis-je en lui montrant de nouveau l'écran du téléphone.

Mark me toisa quelques secondes avant de reprendre la parole.

— Écoute, Anna… j'ai pas envie de me fâcher, mais j'aimerais que tu ne viennes pas m'emmerder avec des problèmes que tu as inventés toute seule pour avoir un semblant de vie maintenant que t'as plus rien. Au début, on avait peut-être un peu de peine pour toi mais aujourd'hui, tu n'es plus la femme d'Eliott ; t'es plus rien en fait. Alors, lâche-moi, t'as pigé ?

Je restai quelques secondes sans voix à fixer ses yeux ronds et agressifs. Je pensais juste que Mark ne m'appréciait qu'à moitié, mais en fait c'était pire que ça. Il avait un total mépris pour moi. Et sa réaction à cette simple question était pour moi éloquente.

— Je sais très bien que tu me caches quelque chose Mark. Mais apparemment ça a l'air d'être dans tes habitudes…

— Qu'est-ce que tu vas inventer encore ?

— J'espère qu'Helen est au courant pour tes virées nocturnes et les gestes affectueux que tu donnes à tes élèves après les cours à l'arrière du lycée.

Il s'approcha encore de quelques centimètres de moi, réduisant la distance qui nous séparait, puis murmura :

— Pauvre conne, tu ne sais pas de quoi tu parles, dit-il en pointant son index vers moi. Je te conseille de plus venir me faire chier. C'est la dernière fois que je te le dis, ajouta-t-il avant de rentrer dans l'établissement.

Mon coeur battait à mille à l'heure et j'étais en sueur. Pour la première fois, Mark m'avait fait peur.

Chapitre 6

Le lendemain, j'arrivai un peu avant la tombée de la nuit à Prospect. Le perron de la ferme était baigné d'une douce lumière de fin de journée et le temps ici était plus doux qu'à Charlotte. En montant les marches jusqu'à ma porte, je découvris, posé sur le sol, un pack de bières avec un petit mot.

« Quand tu seras rentrée, n'hésite pas à m'appeler pour qu'on les boive ensemble. Jake »

Je souris, agréablement surprise par l'intention. Il avait griffonné en bas du papier son numéro de téléphone portable. Le temps d'enfiler un jean propre, de me brosser les cheveux, de mettre un semblant de maquillage, je passai un coup de téléphone à Jake qui m'indiqua être chez moi dans vingt minutes. Dans la cuisine je constatai qu'à part un pot de confiture et des préparations rapides de mac and cheese, je n'avais rien à lui offrir pour le dîner. Je me demandai alors si on pouvait se faire livrer des pizzas jusqu'ici.

Jake sonna au moment même où je venais d'insérer un disque de Stan Getz dans la chaîne Hifi. Il ne portait qu'un simple t-shirt en coton, à croire qu'il n'était pas sensible au froid nocturne qui régnait en ce moment dans la campagne de Prospect. En le faisant rentrer, il hésita entre me saluer de la main ou me prendre dans ses bras, ce qui créa un doux moment de gêne entre nous. Nous rîmes de notre inconfort avant de passer dans le salon où j'avais déjà posé deux bières fraîches sur la table basse.

— Tu as pris des vacances ? dit-il après avoir bu un longue gorgée de sa bière.

— Non, pas vraiment. Je suis allée signer les papiers de vente de mon ancienne maison et rendre visites à d'anciens amis, si je puis dire…

— Tout s'est bien passé ?

— Oui, oui, dis-je en forçant un sourire.

—Bien, tant mieux alors, ajouta-t-il en déportant son regard au fond de la pièce.

Il semblait contrarié.

— Un problème ? lui demandai-je.

— Non, non. J'ai… j'ai simplement reçu l'officialisation de mon divorce hier. Il aura fallu un an, dit-il en prenant une goulée d'un geste rapide.

Il marqua un temps avant de poursuivre :

— Mais tu sais quoi, ça va me permettre de tourner définitivement la page, ajouta-t-il en me regardant l'air plus détendu. J'espère qu'il en sera de même pour toi.

— Oui, j'espère aussi, dis-je en regardant mes mains qui se frottaient l'une à l'autre nerveusement.

— Bon ! lança Jake. Et si on pensait un peu à nous, oublions tout ça… Parle-moi de toi un peu ? Ton enfance, tes goûts, tes envies… Tiens, quel est le dernier film que tu as regardé ? dit-il en s'enfonçant dans le canapé.

Il souriait, mais son regard disait autre chose. Il y avait de la mélancolie chez cet homme. Jake semblait blessé, mais pas abattu et je me retrouvais beaucoup en lui.

— Hmm, ça fait plusieurs mois que je ne suis pas allée au cinéma… mais j'ai vu un film à la télévision avec Elizabeth Taylor, il n'y a pas si longtemps.

— A Place in the Sun ?

— Comment tu as deviné ? demandai-je amusée.

— On a dû le regarder en même temps !

Je fus rapidement emballée par la conversation et nous discutâmes pendant deux longues heures, de cinéma, de littérature, de musique, et même de cuisine en enchaînant les bières. Il détestait la musique country mais aimait malgré tout se rendre dans les country clubs pour voir les gens danser. Comme moi, il appréciait les films étrangers et la musique néoclassique. Il avait l'air aussi de mieux tenir l'alcool que moi. Après sa troisième bière, Jake semblait aussi frais que lorsqu'il avait passé le seuil de la maison alors que de mon côté, je commençais à être un peu dans le cirage. J'étais assise par terre, sur les lattes en bois de mon plancher, et changeais de disque au même rythme que les cigarettes que je fumais.

— Des frères ou des soeurs ? dit-il avant de mettre les bras derrière sa tête.

— Non, et toi ?

— Une petite soeur qui vit à Chicago. Elle travaille dans les comédies musicales en tant que danseuse. Je crois que ça marche plutôt bien pour elle, je n'ai pas beaucoup de nouvelles, dit-il sans amertume. Et puis moi, les comédies musicales, c'est pas trop mon truc, ajouta-t-il avec un sourire qui dévoilait une petite fossette au niveau des joues. Tu as de la famille en Pennsylvanie, j'imagine ?

— Oui, mais seulement mon père. Le reste de la famille est éparpillée un peu partout et de toute façon, je ne les connais pas beaucoup.

— Et ta mère, où vit-elle ?

Je pris quelques secondes avant de répondre. J'espérais surtout ne pas le mettre mal à l'aise.

— Ma mère est décédée quand j'avais quinze ans dans un accident de voiture, dis-je en essayant de ne pas prendre un air trop dramatique.

— Oh, je suis navré…

— Le type responsable de l'accident s'est enfui, dis-je en lui coupant la parole. C'est à cause de lui que ma mère est morte, continuai-je le regard dans le vague. Il m'arrive de penser à lui… De me demander s'il a des enfants, une famille, si parfois il repense à ça…

Je pensais à voix haute sans m'adresser directement à Jake. Ces questions me hantaient depuis des années. C'est à peine si je me souvenais du visage de cet homme. Parfois, je me demandais si je ne l'avais pas croisé dans la rue, si je n'avais pas entendu sa voix résonner dans un restaurant ou si je ne l'avais pas bousculé sans le savoir en faisant des courses.

— Je sais pas pourquoi je te raconte ça, excuse-moi, dis-je en revenant à moi.

— Anna, si tu as envie de m'en parler, il n'y a aucun problème. J'ai perdu mes deux parents récemment, je peux tout à fait comprendre ce que tu ressens…

Mon regard fuyait une nouvelle fois et je replongeais dans mes pensées. Je parlais rarement de ma mère à Eliott, il ne savait jamais comment s'y prendre quand j'étais malheureuse. Peut-être y arrivait-il avec l'autre femme qu'il voyait. Penser à ça était pire que des les imaginer coucher ensemble.

— J'ai l'impression qu'il y a autre chose, chuchota Jake qui avait posé ses coudes sur ses jambes.

Je le regardai droit dans les yeux, mon pouce dans la bouche, nerveuse.

— Qu'est-ce qu'il y a Anna ? insista-t-il inquiet.

— J'ai découvert qu'Eliott me trompait.

Avec ma voix étouffée par l'émotion, ma phrase glaça l'atmosphère.

— Mon dieu, je ne sais pas pourquoi je t'en parle, dis-je en plongeant ma tête entre mes genoux.

J'entendis Jake s'approcher et s'assoir à côté de moi alors que je sentais les larmes monter. J'avais honte de pleurer devant lui et pourtant… Pourtant, je me mis à pleurer comme si il n'y avait que moi au milieu du salon. Jake me prit dans ses bras et me serra comme s'il ne voulait pas que je m'échappe. Il me murmura des mots gentils sans élever la voix. Je relevai la tête et me retrouvai à quelques centimètres de son visage. Depuis combien de temps n'avais-je pas plonger mon regard dans celui d'un homme ? Je clignai des yeux pour laisser échapper une dernière larme et Jake approcha ses lèvres des miennes. Il m'envoya d'abord un baiser timide avant de m'embrasser vraiment. Ce moment dura peut-être quelques secondes où, comme deux adolescents, nous hésitions à placer nos mains et nos bras sur l'autre.

— Écoute Anna, si je continue, ça risque d'aller plus loin, dit-il son front contre le mien. Je ne voudrais pas que ce soit à cause d'un chagrin que nous partageons mutuellement… Je me demande si… si on ne devrait pas se laisser un peu de temps toi et moi.

— Tu as sans doute raison, dis-je avec une voix éteinte.

— Je vais rentrer, dit-il calmement avant de se lever. Si tu veux, on s'appelle demain. C'est moi qui invite, ajouta-t-il avec un large sourire.

— Oui, ça me ferait plaisir, répondis-je en me levant à mon tour.

Ce n'est qu'à ce moment que je me rendis compte qu'une légère pluie tombait dehors. Les vitres envoyaient un doux crépitement, remplaçant les rythmes de jazz de la chaîne qui venait de jouer le dernier morceau de l'album. J'accompagnai Jake jusqu'à la porte d'entrée et le saluai timidement. Je souriais à l'idée qu'il allait encore rentrer chez lui le t-shirt mouillé. Je le fixai du regard, espérant qu'au fond de moi, il revienne pour prolonger ce baiser. Lorsqu'il arriva devant sa voiture, il se mit à fouiller dans ses poches, puis, au bout de quelques secondes, se retourna vers moi et me cria qu'il avait sans doute oublié ses clefs à l'intérieur. Je lui fis signe de ne pas bouger et ratissai le salon avant de les trouver sous un coussin du canapé. Je sortis, mon gilet au-dessus de la tête pour éviter la pluie, et rejoignis Jake d'un pas rapide.

— Merci, dit-il, le visage déjà humide.

Nous nous fixions pendant un instant. La pluie était fraîche et pour la première fois, je remarquai que j'appréciais l'odeur de la terre humide. En regardant Jake, les cheveux trempés, la mâchoire serrée par le stress, je décidai de prendre les devants. Je lâchai mon gilet et l'embrassai. Jake passa ses bras autour de moi et me fit tourner pour me plaquer contre la porte de sa voiture. Pendant une longue minute, où nos vêtements devinrent de plus en plus transparents, nous oubliâmes les traumas d'une vie passée.

— Tu ne veux pas qu'on rentre ? dis-je prise de tremblements.

En passant le seuil de la maison, nous reprîmes là où nous nous étions arrêtés. Trop pressés, nous enlevâmes nos vêtements au beau milieu de l'escalier.

Une odeur de toasts grillés me tira de mon sommeil. Les ombres mouvantes des arbres glissaient sur la couverture blanche du lit alors que je me frottais les yeux. En descendant au rez-de-chaussée, je découvris Jake dans la cuisine attelé à préparer le petit déjeuner.

— Hey ! Je sais pas ce que tu aimes, alors j'ai tout fait, dit-il en continuant de mélanger sa préparation dans la poêle.

— Où tu as trouvé tout ça ? J'ai rien dans mes placards, dis-je en m'asseyant en tailleur sur une des chaises.

— Je suis repassé rapidement chez moi. J'en ai profité pour changer de vêtements aussi… Et voilà, dit-il en me posant une assiette garnie en face de moi.

On ne m'avait pas préparé le petit-déjeuner depuis très longtemps. Avec Eliott, j'étais quasiment toujours la première arrivée dans la cuisine. La gentillesse et l'attention de Jake me déstabilisèrent quelque peu. Je n'avais plus l'habitude qu'on s'occupe de moi.

— Tout va bien ? dit-il en prenant place autour de la table.

— Oui, oui… C'est juste que, je suis étonnée de te voir me préparer le petit-déjeuner, dis-je de manière abrupte.

— Ah. Tu aurais préféré que je parte ? répondit-il surpris.

— Non, tu as bien fait, dis-je en souriant poliment et en piquant dans l'assiette. Tu as du travail aujourd'hui ? poursuivis-je pour changer de conversation.

Sur les coups de 10 heures, Jake me salua sans oser m'embrasser et monta au volant de sa voiture pour se rendre sur son lieu de travail.

À la radio, une station passait des vieux tubes des Beach Boys et le présentateur faisait gagner des lots à quiconque répondrait à leurs appels téléphoniques, ce qui n'arriva pourtant pas à me sortir de mes pensées. Allongée sur le canapé, les yeux rivés sur le plafond crème du salon, je me demandai si Eliott aurait aimé cette maison. S'il aurait voulu y fonder une famille, et renoncer à sa relation. Est-ce qu'au moins il avait prévu de m'en parler ? Est-ce que d'autres personnes étaient au courant ? La fumée de mes cigarettes dessinait des vagues brumeuses dans les faisceaux de la lumière du soleil qui dévoilait la poussière accumulée sur le parquet à certains endroits. Je décidai

de me lever et de ranger les derniers cartons avant d'entreprendre un ménage de printemps. Dans la chambre, je réalisai que j'allai devoir me séparer des vieux vêtements d'Eliott. Ces t-shirts, ces pulls, étaient des souvenirs partagés ; ce pull-over, c'était nos premières vacances à la montagne ; ce maillot de bain, notre lune de miel ; et ces pantalons, notre quotidien. Eliott était parti, seuls ses objets lui survivaient. Je descendis les cartons un par un devant la porte d'entrée, quand, lorsque j'apportai le dernier, je trébuchai dans les escaliers et le contenu de la boîte s'étala dans le vestibule. Je grommelai avant de récupérer les affaires et les repliai soigneusement. J'avais une sainte horreur de tout ce qui avait attrait à la lessive et au rangement. Lorsque je récupérai un jogging couché au sol, celui-ci dévoila un objet brillant. Un bijou argenté surmonté d'une chaîne aux anneaux très fins. Ce bijou m'était parfaitement inconnu. Je m'assis en tailleur avant de prendre quelques secondes pour l'observer. Le pendentif représentait une colombe prenant son envol. Le bijou n'avait pas beaucoup de détails, mais il était lourd et raffiné. Un frisson me parcourut l'échine. Je refermai mon poing sur le collier et refoulai une envie de vomir. Il lui offrait des bijoux…

À 17 heures, je barbotai dans l'eau fumante de la baignoire, une cigarette collée aux lèvres. J'avais commencé à repeindre la salle de bains en blanc avant de m'arrêter à mi-parcours quand l'odeur associée à mes crises de larmes avait failli me faire tourner de l'œil. J'observai la buée s'échapper doucement en forme d'hélice à travers la fenêtre que j'avais ouverte pour les odeurs de peinture. C'était fascinant de voir à quel point certaines choses du quotidien étaient si jolies. On pouvait passer à côté de tellement d'événements uniquement à cause des habitudes… J'envoyai ma cigarette à l'autre bout de la salle de bains où trônait une tasse qui faisait office de cendrier. En sortant de la baignoire, je ne récupérai pas de serviette. Je restai bloquée là, à fixer le bijou que j'avais accroché au miroir. Je ne savais pas pourquoi je l'avais gardé, mais je l'avais fait. Je titubai pour attraper quelque chose pour me couvrir. J'avais bu de l'alcool. En début d'après-midi, j'étais sortie faire des courses: j'avais acheté de quoi manger, des cigarettes, des fleurs à planter, de la peinture, et bien sûr, de l'alcool. C'est à peine si j'avais eu envie de planter les pivoines que j'avais achetées, mais je n'avais pas eu envie non plus de les laisser mourir.

À 23 heures j'étais ivre. Je m'étais envoyée la totalité de la bouteille de gin ainsi que les bières dans le frigo. Ni mon mal de tête, ni l'envie de vomir ne m'avaient arrêtée.

J'avais lancé le disque de classique le plus triste de ma collection avant de m'allonger à même le sol, un verre presque vide à la main et une cigarette à moitié allumée. Je fixai le plafond qui tournait et m'imaginai être dans une attraction comme celle des fête foraines où nous allions avec mes parents quand j'étais petite. Ma mère détestait ça, mais elle y allait pour me faire plaisir et pour regarder mon père essayer de gagner une peluche ridicule à ces machines à pinces. Quand je pensais à elle, à ces jours à la fête foraine, je pensais à ses cheveux clairs et à sa robe qui s'envolait à chaque coup de vent. À son sourire quand elle me voyait descendre d'une attraction le cœur encore battant. Son regard toujours bienveillant et rempli d'espoir. Celui-là même mais tâché de sang. Celui qui ne regardait plus rien. Qui ne me regardait plus.

Quand j'y repensais, c'est comme si je pouvais encore sentir la chaleur des flammes de la voiture sur mon visage. Cette nuit sans étoiles ni lumière, ressemblant à un cauchemar d'enfant.

Si seulement les choses avaient été différentes. Si seulement l'homme à la fenêtre avait aidé ma mère à sortir. Il aurait pu lui sauver la vie. Il aurait pu lui laisser la chance de se construire de nouveaux souvenirs, de rire encore, de pleurer encore. Il m'aurait permis de répondre à cette question : qui aurais-je été si je n'avais pas perdu ma mère ?

J'attrapai une veste accrochée sur un crochet à droite de la porte d'entrée et regagnai le centre de Prospect en voiture. C'était une très mauvaise idée de conduire dans mon état, mais quand je m'en aperçus j'avais déjà fait la moitié du chemin. Au sud de la ville, se trouvait un petit country club et je me demandai si j'y apercevrais Jake, accoudé à une table, en train de se moquer des danseurs. Mais en arrivant, le bar était quasiment vide. Seuls quelques habitués traînaient entre le bar et les tables mal éclairées. Je m'installai au comptoir, face à une rangée de bouteilles de bourbon bien dépoussiérées, et commandai un verre de vin qui se rapprochait plus de la piquette que d'un millésime. Personne ne vint me voir ce soir-là et plus les minutes passaient, plus mon nez se rapprochait du bois sombre du meuble du comptoir.

— Madame ? Madame ? Oh ! vous m'entendez ? lança le serveur en m'envoyant une tape sur l'épaule.

— Oui, excusez-moi…

— On va fermer, dit-il en récupérant mon verre à moitié vide.

Je me frottai les yeux, me recoiffai de façon malhabile et récupérai mon sac avant de sortir du bar d'un pas lourd.

En rentrant dans ma voiture, garée sur le parking vide du country club, je ne me sentis pas de conduire. Je posai ma tête sur le volant et fermai les yeux.

Je sursautai et refermai aussitôt les yeux après les avoir ouverts. La lumière du soleil me brûlait la rétine et je

fronçai les sourcils le temps de m'y habituer. On avait frappé à la fenêtre de la voiture. En tournant la tête sur ma gauche, je découvris un agent de police, casquette sur la tête et lunettes de soleil. Je descendis la vitre de mon pick-up non sans quelques difficultés et mis ma main en visière au-dessus de ma tête pour me protéger du soleil.

— Bonjour, y a un problème ? dis-je en essayant d'avoir une voix normale.

— Je venais m'assurer que tout allait bien, dit-il en enlevant ses lunettes. Vous avez passé la nuit dans votre voiture ?

— J'étais fatiguée, alors j'ai préféré me reposer un peu avant de prendre la route. Je n'habite pas loin et…

— Veuillez sortir du véhicule s'il vous plaît, me coupa-t-il en reculant d'un mètre.

Ma première réaction fut la surprise, mais en voyant son visage sévère, je préférai ne pas m'attirer d'ennuis. J'ouvrai ma portière et descendis en prenant soin de ne pas trébucher alors que mes jambes étaient totalement engourdies. En le regardant avec plus d'intention, je me rendis compte que l'agent était plus jeune que je ne le pensais. Rasé de près, avec une odeur d'après-rasage insistante, il faisait jeune recrue en mal de reconnaissance et avait sans doute un carnet d'amendes à remplir. Il me fit marcher droit devant moi, le doigt sur le nez, puis réciter l'alphabet à l'envers avant de terminer avec un test d'alcoolémie. Il eut l'air déçu de voir que mon taux était drastiquement redescendu et me laissa partir avec un simple avertissement et une tape sur le capot de ma voiture. Heureusement, personne n'avait été là pour assister à la scène. Je m'adossai contre mon pick-up, passai ma main nerveusement sur mon front en soufflant, et allumai une cigarette en regardant autour de moi. Le ciel était d'un bleu éclatant, et la température était très douce pour un début de matinée (la voiture m'indiquait qu'il était 7 heures passées de 23 minutes). Derrière moi, j'entendis pour la première fois une voiture passer sur la route à quelques mètres. Je me retournai et la regardai partir vers l'ouest en envoyant des éclats lumineux autour d'elle. Une deuxième voiture passa quelques minutes après. Puis, ce fut le tour d'une voiture au gabarit semblable à la mienne et qui me rappelait vaguement quelque chose. Mon coeur se serra d'un coup et je m'accroupis en une seconde derrière le coffre de ma Chevrolet. J'attendis une minute que la voiture de Jake disparaisse de l'autre côté de la route avant de jeter ma cigarette et de regagner mon véhicule.

La semaine qui suivit l'événement sur le parking fut consacrée à la rénovation de la maison. Tant bien que mal, j'avais terminé la peinture de la salle de bains sans m'évanouir, dépoussiéré chaque recoin du salon, et même planté de nouveaux plants de maïs grâce aux conseils du seul horticulteur de la ville qui vendait aussi des pièges à rats et des cannes à pêche dans une boutique qui sentait l'huile pour bois. Les mains et les bras barbouillés de terre, les manches relevées et la sueur sur le front m'apportaient plus de plaisir que je n'aurais pensé. Je commençais à me sentir bien dans cette maison. Le soir, la fatigue de la journée et le verre de vin qui était devenu une mauvaise habitude, me permettaient de m'endormir sans mal. Je savais bien que j'avais un problème. Quand je n'avais plus rien à faire, plus rien pour m'occuper les mains et l'esprit, l'envie de boire un verre était irrémédiable. J'acceptais mon sort, comme si un jour, ce problème allait disparaître de lui-même.

Je n'avais pas revu Jake depuis la nuit où nous avions fait l'amour. Il m'avait envoyé un message pour me dire qu'il serait absent pendant plusieurs jours à cause d'un souci à régler avec sa soeur. Je ne savais pas s'il me mentait, et j'essayais de me convaincre que je m'en fichais.

Mon père était venu me rendre visite le jeudi. Il avait apporté un rôti avec des pommes de terre, pour m'éviter soi-disant de cuisiner plutôt que d'avouer qu'il avait envie de faire le menu à ma place. J'avais sorti deux bouteilles de vin pour le dîner, et dressé une table dans le salon avec des petites bougies rouges et de la vaisselle qui venait de la ville de Limoges en France, cadeau de ma grand-mère à ma mère pour son mariage.

— Tu as bien travaillé dis-moi ! La maison est superbe, lança mon père en jetant un nouveau regard au salon.

— Pour le coup, je suis assez fière de moi oui. Tu veux un verre de vin ? lui proposai-je en débouchant un vin rouge qui m'avait coûté 15 dollars.

— Non, pas pour le moment, merci.

Cela ne m'empêcha pas de me servir un verre généreusement rempli et d'avaler trois longues gorgées qui me réchauffèrent la gorge et l'estomac.

À la fin du repas, pendant qu'un disque de jazz new-yorkais tournait, je nous servis du café avec quelques gâteaux à la cannelle. J'adorais la maison à cette heure-ci. L'ambiance était calme, le vent secouait doucement les plants de maïs et mes pas sur le plancher faisaient craquer le bois comme le crépitement d'un feu. Je posai le plateau sur la table, et m'assis en tailleur sur la chaise en face de mon père. Le poing sous mon menton, j'observai les quelques étoiles qui scintillaient à travers l'encadrement d'une des fenêtres de la pièce. J'aimais et je détestais la nuit. Un jour, j'avais lu dans l'article d'un magazine de sciences et de médecine que les gens avaient tendance à mourir la nuit plutôt que le jour. À l'époque, ça ne m'avait pas plus étonnée que ça, ça me paraissait même tout à fait

logique. Mais en y repensant aujourd'hui, je trouvais cela absolument terrifiant.

— Tout va bien, Anna ?

Je revins à moi et me tournai vers mon père en lui envoyant un sourire fatigué.

— Oui, oui, ça va, répondis-je en avalant ma première gorgée de café.

— Je trouve que tu as l'air absente ce soir. Et…, il hésita, je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer que tu as pris plusieurs verres… Il y a quelque chose qui te tracasse ? me demanda t-il en fronçant ses épais sourcils poivre et sel.

Mon père appréciait Eliott. Il avait toujours pensé que c'était un homme bien élevé, travailleur et qui ferait un bon père pour mes enfants. Et puis, parler d'infidélité avec lui me paraissait un peu étrange… Nous nous étions toujours beaucoup aimé, mais nous n'avions presque jamais eu des conversations autour du couple, de l'amour ou du sexe quand j'étais plus jeune.

— Anna, dis-moi s'il te plaît, insista-t-il.

— J'ai découvert il y a quelques jours qu'Eliott avait une liaison…

Je levai mon yeux pour découvrir le regard blessé de mon père, et continuai :

— Je ne sais pas avec qui, je sais uniquement que ça faisait longtemps qu'ils se voyaient. Mark, son meilleur ami, était au courant et je n'en ai jamais rien su… jusqu'à aujourd'hui.

Mon père ne répondit pas immédiatement. Il encaissait la nouvelle et avait l'air contrarié.

— Et… depuis plusieurs jours, je n'arrête pas de penser à maman, ajoutai-je en me touchant les doigts nerveusement. Je crois qu'elle me manque.

— Oh, Anna… dit-il le souffle court avant de s'approcher de moi avec sa chaise et de m'entourer de ses bras. Ta mère me manque terriblement aussi. Il n'y a pas un jour où je ne pense pas à elle. Mais elle est là, même si on ne peut pas la voir, elle est là je le sais. Et, si tu savais Anna, comme tu lui ressembles, dit-il en passant son doigt sur une de mes larmes. Tu es aussi combative qu'elle, déterminée, indépendante et tellement courageuse. Eliott, ce pauvre bougre, que Dieu ait son âme, comme beaucoup d'autres hommes, ne s'est pas rendu compte de la chance qu'il avait d'avoir rencontré une femme telle que toi. Une femme qui l'aimait pour ce qu'il était. Quand je vois tout ce que tu as traversé depuis que tu es petite fille, je sais que tu t'en sortiras, je n'ai aucun doute là-dessus. Et tu sais… ton père sera toujours là pour toi, termina-t-il en serrant ma main dans la sienne.

— Merci papa, dis-je en mettant sa main chaude sur ma joue.

— Et une dernière chose, dit-il avec un sourire amusé.

— Quoi ?

— Essaye de lever le pied sur l'alcool. Ça fait grossir, il paraît… dit-il en souriant.

— Oui, je vais essayer, dis-je en récupérant une nouvelle fois sa main pour l'embrasser.

À la porte, je serrai mon père dans les bras pendant plusieurs secondes. Il promit de revenir la semaine prochaine avec un gâteau aux pommes et ajouta qu'il aimerait bien manger le maïs de la maison autour d'un rôti pour un prochain dîner. En regardant sa voiture s'éloigner, adossée contre le bois du porche de la maison, je me sentis plus en paix qu'en début de journée. Je me demandai juste pour combien de temps.

Je débarrassai le plateau et fis la vaisselle toujours au son d'un disque de jazz. Machinalement, les yeux dans le vague à regarder un monde imaginaire à travers la fenêtre au-dessus de l'évier, je tournai l'éponge quinze fois dans chaque assiette avant de passer aux verres. Quand j'étais petite, j'adorais regarder ma mère s'en occuper. Ses bras bronzés s'agitaient et faisaient s'entrechoquer ses bracelets qui émettaient une douce musique aiguë tandis que ses cheveux en queue de cheval se balançaient de gauche à droite comme le balancier d'une horloge. Je me demandai si les miens faisaient la même chose en ce moment.

Je n'avais pas encore terminé lorsqu'on frappa à la porte. Je jetai un œil à l'horloge murale que j'avais installée il y a deux jours dans la cuisine et constatai qu'il était plus de 23 heures. Je séchai mes mains sur le torchon accroché en bas de l'évier et allai ouvrir en cherchant du regard mon paquet de cigarettes.

— Il n'est pas trop tard, j'espère ?

— Non, vas-y rentre, dis-je à Jake avec un sourire sincère mais timide.

J’attrapai une cigarette au vol avant de le rejoindre au salon. Il avait des petits yeux et une barbe mal rasée.
— Je viens de rentrer, mais j’avais envie de te voir. Tu as passée une bonne semaine ? dit-il en s’installant près de moi.

— Ma foi oui… Je me suis pas mal occupée de la maison et j’ai replanté un peu de maïs, on verra ce que ça donne, dis-je en prenant une nouvelle bouffée de cigarette. Comment va ta soeur ?

À une heure du matin, assise sur le lit complètement nue, mes bras entourant mes jambes, j’allumai une cigarette tandis que Jake caressait mon dos.

— À quel âge tu as fumé ta première cigarette ? dit-il sans arrêter de faire glisser ses doigts le long de ma colonne vertébrale.

— À seize ans peut être. J’avais arrêté de fumer après mon mariage, dis-je en ne quittant pas la fenêtre des yeux… Mais maintenant, je ne vois pas pourquoi je m’en empêcherais si ça me fait plaisir.

J’entendis Jake se redresser derrière moi et s’approcher. Il posa ses lèvres sur mon épaule, avant de caler son menton au creux de ma nuque.

— Pourquoi tu as l’air en colère, Anna ? me demanda-t-il à l’oreille.

J’écrasai ma cigarette dans un cendrier en verre posé au pied du lit, et me levai pour me vêtir d'un long t-shirt blanc qui cachait mon intimité.

— Peut-être parce que j’ai appris que mon ex-mari me trompait depuis des années et qu’il a fallu que je le découvre toute seule ? dis-je en plantant mon regard dans le sien. Ou bien parce que son meilleur ami était parfaitement au courant et qu’il a bien dû me prendre pour une conne lui aussi ? Ou peut-être parce que je deviens folle à tourner en rond à ne pas savoir quoi faire pour occuper ma vie ? ajoutai-je en levant les bras.

J’essayai de me calmer en m’approchant de la fenêtre pour y jeter un nouveau coup d’œil.

J’avais forcé sur la bouteille avec mon père et je savais que c’était l’alcool qui me faisait parler avec tant d’agressivité. Jake n’y était pour rien, et le fait que je m’adresse à lui de cette façon était parfaitement injuste.

— Je te comprends, Anna…

— Non, tu ne peux pas comprendre, Jake. Ta femme ne t’a pas trompé, elle a été honnête avec toi, dis-je en me retournant vers lui. Elle ne voulait pas vivre ici et elle te l’a dit avant que tu te fasses des illusions ou que tu t’imagines une vie idyllique avec de beaux enfants, continuai-je en m’allumant une énième cigarette de mon paquet presque vide. Et je vais te dire, tu ne peux pas comprendre car ton ex-femme est toujours en vie. Moi en quelques semaines on m’a tout pris : ma vie, mes espoirs et mon futur. Je ne suis plus qu’une putain de coquille vide.

Jake resta sans voix quelques instants avant de se lever et d’enfiler son jean.

— Qu’est-ce que tu fais ? demandai-je sur un ton inquiet.

— Je veux bien t’aider, je veux bien t’écouter, mais tu sembles ne pas vouloir le comprendre, dit-il en enfilant son t-shirt. Et surtout… surtout j’ai l’impression que tu n’éprouves pas la même chose que moi j’éprouve pour toi, continua-t-il en passant nerveusement la main dans ses cheveux, et ça commence à me faire peur.

Il reprit son souffle avant de continuer :

— Écoute, dit-il en essayant de modérer sa voix, ton mari a fait ce qu’il a fait. Et je vais te dire, c’est un salaud. C’est un salaud car tu ne le mérites pas, et aucune femme ne le mérite d’ailleurs, mais c’est arrivé. Il faut que tu tournes la page ou tu finiras par vivre dans le passé, et ce n’est jamais bon pour personne. Ma femme n’est pas morte, tu as raison, mais quand elle est partie j’ai dit aussi au revoir à bon nombre de mes rêves, dit-il avec rancoeur. Quelle était la probabilité que deux personnes comme nous, avec les mêmes problèmes, se rencontrent ? T’y vois pas un signe ? Quelque chose qui voudrait dire que nos chemins se sont peut-être croisés pour que l’on s’entraide ?

— Tu veux dire que c’est le destin qui nous a fait nous rencontrer ? Deux névrosés sur le chemin de la guérison… dis-je sur le ton de l’impertinence, une vague de colère venait de s’emparer de moi.

Jake me regarda droit dans les yeux pendant cinq longues secondes, l’air désemparé.

— Je ne sais plus quoi te dire Anna… Je vais m’en aller…

— Attends, Jake…

Il ouvrit la porte et sans se retourner, disparut dans l'obscurité du couloir.

Sur le balcon de ma chambre, je regardai sa voiture s'enfoncer dans la campagne sombre et silencieuse puis regagnai mon lit avant de sombrer dans le sommeil, la tête enfoncée dans un oreiller baigné de larmes.

Toute la matinée, je repassais en boucle la dispute de la veille avec Jake. La cuillère dans un bol de céréales rempli de lait frais, j'effectuai de petits cercles sans en prendre aucune bouchée. Le regard dans le vide, je me sentais affreusement mal. J'avais repensé à Mark et à la manière dont il m'avait parlé derrière l'école. J'imaginais ce que j'aurais dû lui répondre, ce que j'aurais dû faire comme l'humilier devant ses collègues de travail, ou pire encore, tout déballer à sa femme. Je sais qu'Eliott et Mark étaient très bon amis. Ils se voyaient quotidiennement à l'école, allaient souvent aux matchs des Knights pour soutenir les jeunes joueurs, et avaient fait quelques virées à Vegas pour assouvir leurs envies de poker. Eliott avait fait découvrir la pêche sauvage à Mark et Mark lui avait fait découvrir sa passion pour la rénovation de vieilles motos. Eliott rentrait parfois ivre en me promettant que c'était Mark qui l'avait poussé à boire, comme si cela lui enlevait toute responsabilité. Jamais je ne lui avais demandé dans quel bar, pub, ou bowling ils allaient. J'avais parfaitement confiance en lui. Aujourd'hui, tout était différent. Et si Mark l'avait emmené dans ce club dans le centre de Charlotte ? Le Milk Club. Et si c'était là qu'il avait rencontré la fille avec qui il me trompait ?

Je récupérai l'ordinateur d'Eliott, lançai le navigateur pour chercher les horaires du club, avant de lancer un « merde » quand je vis s'afficher « pas de connexion à internet ». Il fallait vraiment que je m'occupe de ça. Je pris la voiture pour aller jusqu'à la pizzeria en priant pour ne pas croiser Jake.

Un café allongé à ma gauche, une tarte aux noix de pécan avec supplément crème fouettée à ma droite, je commençai par commander une box internet. Les techniciens devaient passer raccorder la maison dans une à trois semaines mais uniquement avec du bas débit, mon logement étant trop éloigné d'une grande ville. Mon coeur fit un bond lorsque la clochette retentit dans la pizzeria, annonçant l'arrivée d'un nouveau client. Il s'agissait d'une vieille dame accompagnée d'un chien aux poils hirsutes et sales, presque aussi vieux qu'elle. Rassurée, je replongeai dans mes recherches et tapai dans la barre de recherche « milk club horaires » avant de me trouver une nouvelle fois sur leur site. En plus des heures d'ouverture et de fermeture, j'appris qu'une carte de membre d'une valeur de 1000 dollars était nécessaire pour y rentrer ainsi qu'une tenue correcte et élégante à discrétion. Le site précisait notamment en petites lignes, que les membres étaient invités à rester discrets quant aux thèmes des soirées organisées. La présentation ne m'enchantait pas du tout, mais j'avais besoin de savoir où traînait Mark et où il avait potentiellement amené Eliott. En buvant mon café tiède, je me demandai si je ne devais pas me rendre sans plus tarder à Charlotte.

La clochette du restaurant retentit une nouvelle fois. Cette fois-ci, un policier en tenue entra et s'installa nonchalamment sur une chaise haute face au comptoir. Lorsqu'il retira sa casquette je le reconnus presque aussitôt. C'était le type qui m'avait fait passer le test d'alcoolémie sur le parking du country club. Je déglutis et une vague de honte et de culpabilité m'envahit. Calme-toi, tu as juste trop forcé sur l'alcool une fois, tu n'as tué personne. Le stress me donna envie de m'allumer une cigarette et de boire un verre. L'agent tourna la tête vers moi et je détournai le regard prétendant travailler sur mon ordinateur. Bien qu'il m'était impossible de l'apercevoir, je pouvais sentir son regard posé sur moi. Quelques instants plus tard, il tira sa chaise en arrière et avança dans ma direction. Alors que je scandai intérieurement des prières pour qu'il ne vienne pas me voir, l'agent de police poursuivit son chemin jusqu'aux toilettes derrière moi. Je soufflai avant de terminer mon café et d'envisager de ne pas trop traîner ici.

— J'espère que vous vous sentez mieux, lança une voix derrière mon dos.

Je manquai de renverser mon café et essuyai une goutte qui courait sur mon menton.

— Oh, bonjour, dis-je en usant de toutes mes forces pour lui fournir un sourire poli.

— J'ai l'habitude de contrôler des hommes du coin qui ont tendance à vouloir oublier leurs problèmes en se vidant la tête au bar, mais des femmes… c'est plus rare, dit-il en prenant appui contre la table à ma gauche. Vous savez, si vous avez des soucis, y a d'autres moyens pour les régler. Des psys, des médecins ou autres…

J'avais envie de lui balancer un « de quoi je me mêle » mais c'était un flic. On autorise tout à un flic par rapport à un type lambda : de se mêler de votre vie privée, de vos problèmes, de vos mauvaises habitudes. Tout ça parce qu'il porte un badge et qu'il exerce une quelconque autorité sur les autres.

— J'y penserai, je vous remercie, dis-je, tendue.

— Vous êtes nouvelle dans la ville, non ? poursuivit-il en avalant une gorgée de son café servi dans un gobelet en papier.

— Oui, j'ai emménagé dans l'ancienne ferme des Olsen à quelques kilomètres…

— Ah oui, oui, cette vieille bicoque, me coupa-t-il en riant franchement. Elle tient encore debout ? J'espère que vous arriverez à en faire quelque chose en tout cas ! ajouta-t-il sans me laisser le temps de répondre à quoi que ce soit. En tout cas, soyez vigilante. Je vous souhaite une agréable journée Madame.

Une petite plaque brillante sur la droite de sa chemise noire indiquait qu'il s'appelait Reed.

— Merci, à vous aussi agent Reed, dis-je avant de le quitter des yeux et de revenir sur mon écran.

Je sentis qu'il avait été décontenancé que j'use d'un peu de familiarité puis il quitta le restaurant en vissant énergiquement sa casquette sur sa tête. Je fis alors un signe de tête à la serveuse et commandai une pizza et une limonade.

J'imaginais sans mal le genre de femmes qui traînait au Milk Club. Des femmes grandes, belles, probablement siliconées et qui en dévoilaient autant que la pudeur l'autorisait. Le fait est que je ne leur ressemblais pas. En m'observant dans le miroir de la salle de bains, je voyais une femme marquée par la fatigue, l'abus d'alcool et de cigarettes. J'avais perdu l'habitude de me maquiller et mes vêtements se limitaient à l'utilisation d'un pull noir ou bleu avec un jean. Jamais je ne pourrai rentrer dans le club avec cette allure.

Pendant plus d'une heure, je pris soin de m'épiler les jambes, les sourcils, et les aisselles, avant de couper les pointes fourchues de mes cheveux, de nettoyer la peau de mon visage et de terminer par un masque blanchissant pour les dents que j'avais acheté il y a plus d'un an pour je ne sais quelle raison. J'essayai plusieurs styles de maquillage et décidai de garder le rouge à lèvres bordeaux et le khôl noir au-dessus des yeux. Lorsque j'eus terminé, la femme dans le miroir n'était plus la même. Un sourire traversa mon visage et je passai dans la chambre pour trouver une tenue adéquate. J'optai pour une robe moulante en synthétique noire qui s'arrêtait au-dessus du genou qui avait rendu raide dingue Eliott un soir de réveillon chez ses parents. Il ne me manquait plus qu'une seule chose pour parfaire cette tenue : un bijou. Tous ceux que je possédais provenaient d'anciens cadeaux d'Eliott, pour la Saint Valentin ou pour mon anniversaire. Mais, après des recherches infructueuses, je me rendis rapidement compte que le plus beau bijou qui se trouvait dans la salle de bains, était celui accroché au miroir. Du bout des doigts, je le récupérai et pris le temps de l'observer. J'étais à la fois fascinée et effrayée. Peut-être m'étais-je fais des illusions ? Peut-être qu'Eliott comptait m'offrir ce collier ? Je le passai autour de mon cou, et laissai la colombe se nicher dans le creux de ma poitrine. Le bijou avait la brillance d'un metal précieux, comme l'or blanc. Il avait dû lui couter une fortune…

Je rangeai rapidement les dernière affaires pour mon séjour à Charlotte dans un vieux sac en cuir et décidai de partir le lendemain matin à l'aube.

Chapitre 7

L'hôtel m'avait donné une chambre voisine à celle que j'avais lors de mon dernier séjour au Holiday Inn. La décoration était sensiblement la même et la salle de bains était, elle aussi, à gauche de la porte d'entrée. Je me demandais combien de personnes pouvait accueillir cet établissement. Plus d'une centaine, c'était certain. Loger dans un hôtel, c'est accepter pendant un court laps de temps de perdre ses repères. Pas de photos des enfants, pas d'objet souvenir acheté lors des dernières vacances à la mer, pas de chaussures qui traînent, aucune trace de vie. Et comme tout le monde, j'essayais de me sentir un peu plus chez moi en dépliant mes affaires à droite à gauche, et en dérangeant la table basse en y posant mon sac à main, mon portable et mes clés de voiture. C'est aussi la magie d'une chambre d'hôtel, en quelques jours, elle commence presque à nous appartenir, et c'est lorsque l'on rentre chez nous que l'on s'y sent comme étranger.

Il était presque 19 heures. J'avais fait de nombreuses pauses pendant mon voyage. J'étais fatiguée, l'angoisse à propos de ma première soirée au Milk Club m'avait empêchée de dormir. Et si je tombais sur Mark ? Comment pourrai-je justifier ma présence au club ?

L'hôtel m'avait fait monté un plateau avec une salade César et un demi-litre de Pinot Noir. Il me fallait absolument un peu de courage en bouteille pour y arriver. J'avais aussi fait le plein de cigarettes dans une station-service en bénéficiant d'une réduction de dix pour cent si j'en achetais cinq. Curieux de vouloir vendre au rabais quelque chose qui file clairement le cancer. L'alcool m'avait fait pousser des ailes, et j'avais mis plus de maquillage que je n'avais prévu. La température extérieure était plutôt fraîche en ce mois d'octobre, mais je n'avais pas prévu de mettre des collants. Je connais ce genre de lieux, ils surchauffent pour pousser à consommer, alors autant gagner quelques degrés en me découvrant un peu.

À 21 heures, je descendis de ma voiture en prenant garde de ne pas dégringoler dans la gouttière. Mes talons étaient hauts, et ça faisait bien longtemps que je n'en avais plus portés. Je regrettai déjà mes Converse. Je m'étais garée à deux rues du Milk Club et il ne me fallut que quelques minutes pour arriver devant la porte blindée. Elle était toujours aussi peu accueillante et la ruelle où elle s'y trouvait sentait toujours la cuisine chinoise. Je cherchai du regard une sonnette, mais je n'en vis aucune. Le coeur battant, je frappai trois coups avec une force plus ou moins contrôlée et me demandai si je ne devrais pas filer. Je ne savais pas ce que j'allai découvrir à l'intérieur et ce serait peut-être pire que dans ce film, 8mm avec Nicolas Cage. J'allai tourner les talons lorsque la porte s'ouvrit toute seule par un système automatique. Je passai le seuil de la porte, tendue, et me retrouvai dans une petite pièce qui faisait office de réception, éclairée faiblement par deux suspensions situées au-dessus d'un comptoir au bois sombre. Une magnifique jeune femme blonde, qui sans aucun doute ne dépassait pas les vingt-cinq ans, pianotait sur un ordinateur ultra-moderne, et leva la tête dans ma direction avec un sourire forcé, mais poli. Des boum-boum parvenaient d'un escalier qui s'enfonçait plus bas.

— Bonsoir, puis-je voir votre carte de membre s'il-vous-plaît ? dit-elle en repoussant quelques mèches de cheveux derrière son épaule nue.

— Je n'en ai pas encore, mais je souhaiterais adhérer au club, dis-je en essayant de calmer les vibrations de stress dans ma voix.

— Très bien, dit-elle en reposant ses mains aux doigts menus sur le clavier de son ordinateur. Puis-je vous demander par qui vous êtes invité ?

Je tressaillis. Je n'avais absolument pas prévu ça. Mon sang commençait à taper dans ma tête et mes mains étaient devenus moites en quelques secondes. Le regard de la jeune femme changea. Elle semblait deviner mon malaise et devait me considérer comme un de ces voyeurs qui venaient ici juste pour s'amuser le temps d'une soirée.

— Il me faut le nom de la personne qui vous a invitée à rejoindre notre club privé. C'est comme cela que nous fonctionnons, dit-elle l'air plus sévère.

— Mark. Mark Ertwood, répondis-je instinctivement.

Les yeux de l'hôtesse retombèrent sur son écran et elle passa plusieurs secondes à vérifier l'authenticité du nom. J'avais surement fait une belle connerie de lui donner le nom de Mark, mais c'était le seul que je connaissais.

— Très bien. Je vais pouvoir vous enregistrer, dit-elle en recouvrant un sourire complaisant. Je vais avoir besoin de votre nom, votre adresse, un email, et une pièce d'identité. Je prendrai aussi une photo de vous qui restera uniquement dans notre base de données.

Sans d'autre choix, je la laissai vérifier mon identité. Je signalai par contre que mon adresse avait changée et en donnai une au hasard. J'inventai aussi une fausse adresse mail. Après m'être laissée prendre en photo par un petit appareil qui ressemblait à une webcam et réglé la note de 1000 dollars, la jeune femme me tendit une carte noire où apparaissait uniquement le nom du club et un code-barre. Pas de photo, pas de nom. Elle me souhaita une excellente soirée, et reprit ses petites affaires sur son ordinateur comme un robot parfaitement huilé. Je me demandai si c'était son boulot à plein temps ou bien un travail alimentaire pour ses études. Sur la droite du comptoir descendait l'escalier d'où parvenait la musique ; la construction en colimaçon empêchait de voir ce qu'il se cachait à l'étage inférieur. Des petites tubes néons de couleur bleue éclairaient chaque marche de l'escalier qui était lui-même plongé dans une lumière couleur sang. Plus je descendais et plus je sentais des odeurs qui s'apparentaient à de l'alcool, de la transpiration et de la cigarette. Les boum-boum ressemblaient de plus en plus à une musique qu'on pouvait entendre sur n'importe quelle station de radio pour adolescents et qui m'était parfaitement inconnue. Je manquai de dégringoler en ratant une marche et me rattrapai de justesse à une rampe en inox poisseuse.

Arrivée en bas, une vague de chaleur m'enveloppa et me saisit les bras, les chevilles et le cou. En franchissant la dernière marche, je pénétrai dans une salle qui ressemblait trait pour trait à une boîte de nuit classique mais modèle réduit. Atmosphère moite, tables basses noires, canapés et fauteuils en velours carmin, bar lumineux, et au milieu, une piste où trônaient plusieurs barres de pole-dance. C'était la première fois que je voyais, ailleurs que dans un film, une fille se tortiller autour d'une barre, entourée d'hommes avachis dans un fauteuil les jambes écartées, absorbés comme s'ils regardaient un match à la télévision, et se levant de temps à autre pour l'encourager à continuer avec quelques billets de banque. Je détournai le regard et observai les couples installés dans des petits coins salons se délectant de bouteilles de champagne français hors de prix. Certains mangeaient quelque chose qui ressemblait à du saumon, en tout cas c'est ce que j'en déduisis par l'odeur. Une jeune femme à demi nue poussa un rire strident du côté du bar, puis s'éclipsa par un couloir.

Je m'installai sur une des chaises hautes en face du comptoir en prenant soin de tirer ma robe vers le bas. Le nez dans mon verre, j'observai ce petite monde exister à l'abri du regard de ceux d'en haut. Les hommes sentaient l'argent, les femmes le parfum à la noix de coco. J'imaginai Eliott ici, avec Mark. Entourés de jeunes femmes qui avaient oublié leurs rêves de gosses et qui tentaient de se persuader qu'elles trouveraient le prince charmant dans ce lupanar. Tout ce qu'elles trouveraient ne serait que de pauvres types cherchant une porte de sortie sur leur vie rythmée par un boulot trop payé, avec une vie de famille monotone, une femme qui ne leur faisait plus l'amour et un fils qui daignait à peine leur dire bonjour.

C'est uniquement après mon deuxième verre de vin que je décidai d'aller visiter le couloir à droite du bar. En me levant, je fus prise d'un léger vertige. Mes talons et l'alcool ne faisaient décidément pas bon ménage. Je respirai calmement, et avançai avec une démarche lente et peu assurée. Ma curiosité grandissait à mesure que j'avançai vers un couloir où la lumière était presque inexistante. Plusieurs portes, à droite et à gauche, menaient vers des salles nominatives : Gourmandise, Orgueil, Paresse… Le choix des 7 pêchés capitaux me parut assez peu original, mais était assez représentatif de ce qui pouvait se passer à l'intérieur. Je me demandai alors comment tout cela fonctionnait. Est-ce que les gens se donnaient rendez-vous ? Est-ce qu'il fallait simplement frapper et se joindre au groupe ? Des cris et des gémissements provenaient des différentes salles. Il ne faisait plus aucun doute de ce que l'on y faisait. Avant que le couloir ne parte sur la gauche, je remarquai que la porte qui menait à la salle de « l'Envie » était légèrement entrouverte. J'approchai doucement mon visage de l'entrebâillement à travers lequel je distinguai les murs de la pièce. Ils diffusaient des vidéos par rétroprojecteur. La main sur la porte, je la poussai très légèrement pour pouvoir en voir plus. Mes doigts étaient moites et le sang tambourinait au niveau de mes tempes. Des murmures de femmes s'échappaient de la musique sauvage qui noyait la pièce de ses rythmes frénétiques et hypnotisants, tout comme l'odeur de vanille qui vint caresser mes narines. Mes doigts continuaient à pousser la porte sans qu'aucun ordre de mon cerveau ne puisse calmer ma curiosité. L'instant d'après, mon corps tout entier se trouvait dans la pièce sans que je ne m'en sois rendue compte. Il me fallut quelques secondes pour que je comprenne ce que j'étais en train de regarder. La lumière transformait les objets et les humains comme une seule et même entité. Des corps nus, ou à demi nus, bougeaient au même rythme et se mélangeaient, se caressaient, s'embrassaient, et formaient comme un immense ver de terre. Je restai pétrifiée à regarder ce spectacle irréel sans que personne ne me remarque. Sur le mur à ma gauche, « l'Envie » était peinte en lettres noires et, juste en-dessous, des vidéos étaient diffusées où de très jeunes japonaises s'amusaient à se donner la fessées vêtues d'uniforme scolaire. Puis une image de cours de récréation apparut où des jeunes filles en jupe plissée et chaussettes hautes couraient dans tous les sens. Enfin, une jeune femme coiffée avec des rubans roses entamait une fellation à un homme gras qui avait dépassé la quarantaine depuis plus de vingt ans et qui tenait une sorte de martinet dans sa main droite. Je restai figée pendant plusieurs secondes. Je reposai mes yeux sur les couples en pleins ébats et remarquai pour la première fois que les femmes n'étaient en fait que des gamines d'à peine dix-neuf ans, intégralement épilées dont certaines d'entre elles portaient un ensemble chemise blanche, cravate et jupe à motifs écossais. « L'Envie » était une salle de fantasmes sur les écolières. La bile me monta à la gorge. Il fallait que je me tire d'ici.

— On a une nouvelle élève apparemment…

Mes yeux étaient sur la poignée de la porte. Je pris quelques secondes pour respirer avant de me retourner. Une brune complètement dénudée venait de quitter le lit sur lequel était encore allongé cinq personnes. Elle s'approcha de moi en plongeant son regard sombre dans mes yeux et en roulant des épaules.

— Excusez-moi, je me suis trompée de salle, je voulais…

— Je suis sûre que non, ma jolie, dit-elle en arrivant à mon niveau. Personne n'arrive ici par hasard.

Elle me saisit la main de ses petits doigts fins et de près, je remarquai qu'elle ne devait pas avoir plus de vingt ans.

— Navrée, mais quelqu'un m'attend…

— Rubis, viens voir un peu, dit-elle en direction du lit ou une Asiatique venait d'allumer une cigarette.

Rubis, jonchée sur ses talons hauts, une jupe pour seul vêtement, marcha vers moi en soufflant la fumée de sa cigarette maladroitement. Elle ne fumait pas depuis longtemps.

— T'es jolie, dit-elle en me toisant avec un air incroyablement doux. Tu viens t'amuser avec nous ? murmura-t-elle en caressant mon épaule.

Rubis était belle, mais tellement jeune. Ces deux filles me rappelaient celles qui venaient à l'école le soir chercher leur petit frère ou petite soeur lorsque j'étais encore professeure. Ce souvenir me parut si lointain que j'avais l'impression de penser à une autre vie.

— Merci, mais je ne peux pas rester. Je ne suis pas venue seule, dis-je en apercevant derrière les épaules de Rubis, un homme affairé à tenir les cheveux d'une rousse qui s'agitait énergiquement au niveau de son bas-ventre.

Rubis fit la moue, et attrapa la main de sa copine. Elle la tira d'un coup vers elle et l'embrassa langoureusement avant de faire courir sa main entre ses cuisses. Leur corps était vierge de toute marque du temps, aucune cicatrice, aucune vergeture, leurs seins étaient parfaitement ronds et leur peau sentait la vanille. J'eus pendant un court instant l'impression de regarder deux enfants et un frisson m'envahit en même temps qu'un haut-le-coeur qui me coupa la respiration.

— Quel âge avez-vous ?

La question m'échappa. Je vis le regard de Rubis se transformer d'abord en surprise, puis en méfiance.

— T'es qui toi ? dit-elle en reprenant une bouffée de sa cigarette. Une flic ?

— Non, non, c'est juste que…

— Juste que quoi putain ? dit-elle en levant sa lèvre qui laissa apparaître une canine parfaitement blanche.

— Un problème, les filles ?

Un homme corpulent, la quarantaine, apparut derrière la brune. Il était encore habillé, mais sa braguette était ouverte.

— T'inquiète pas, on s'occupe de tout, va m'attendre et je m'occupe de toi après, dit-elle en l'embrassant sur la joue.

Sans réfléchir, je me retournai et agrippai la poignée. Je voulais juste partir d'ici le plus rapidement possible. Avant de poser le premier pied à l'intérieur du couloir, Rubis m'attrapa le poignet me chuchota à l'oreille d'un ton menaçant :

— On veut plus te voir ici, compris ?

Dans les toilettes, je me passai de l'eau sur les joues et le front. Le bruit sourd de la musique résonnait dans la pièce à la lumière blafarde et l'ambiance ici contrastait peu avec ce que je venais de quitter. Une jeune fille snifait une poudre blanche sur le marbre du lavabo pendant qu'une autre se remettait du rouge à lèvre. Quand la première eut fini, elle se frotta énergiquement le nez et m'envoya un sourire chancelant. Mon corps tout entier voulait fuir cet endroit. Celle au rouge à lèvres rangea son tube dans un sac en croco à la brillance exagérée et qui baillait à quelques centimètres de moi. Je pouvais voir sans mal son portefeuille dépasser, mais aussi des lunettes de soleil, un tampon, un mascara, et un pass avec un logo vert. Je fronçai les sourcils. Ce logo, je l'avais déjà vu quelque part. Par réflexe, j'approchai mon visage du sac…

— Hey ! Non mais je rêve, me lança la jeune fille avant de récupérer son sac à main.

Elle repartit avec sa copine dans un éclat de rire et quelques noms d'oiseaux, faisant entrer pendant quelques secondes les aigus de la musique dans les toilettes. Je restai pendant un moment les bras de part et d'autre du lavabo, la tête en vrac, et cherchant pourquoi ce foutu logo me rappelait quelque chose.

Je regagnai le couloir, complètement perdue dans mes pensées et je ne vis pas arriver le type qui me cogna avec force dans l'épaule.

— Pardonnez-moi…

Le type m'avait fait mal et je lâchai mon regard du sol pour me retrouver en face d'un homme plutôt grand.

— Anna ? murmura le type avec un ton surpris.

En découvrant le visage de la personne qui se tenait devant moi, je faillis m'écrouler dans la seconde. J'aurais bien voulu partir, mais il m'avait déjà attrapé le poignet avec fermeté.

— Je peux savoir ce que tu fous là ? dit-il en serrant plus fort son étreinte.

— Rien qui te regarde, Mark, dis-je en essayant de trouver du courage.

— Oh, si je crois que ça me regarde, ajouta-t-il en me tirant vers lui.

Il jeta un œil vers mon collier et eut l'air surpris.

— Lâche-moi, tu me fais mal ! criai-je en essayant en vain de récupérer ma main.

Il me la rendit en la projetant en arrière et s'avança vers moi de façon à me bloquer contre le mur.

— C'est quand même une sacrée coïncidence de te trouver ici ce soir, tu ne trouves pas ? Tu t'amuses à me suivre c'est ça ? Je sais pas ce que tu cherches, Anna, mais ça commence sérieusement à m'agacer, souffla-t-il entre ses dents.

Il me toisa de bas en haut avant d'ajouter :

— Et, soit dit en passant, je t'ai jamais trouvée aussi sexy que ce soir, dit-il en s'approchant de mon cou.

Par réflexe, je lui envoyai un coup de genou dans son entre-jambe et me dégageai pour sortir du couloir. Je l'entendis hurler des injures et compris avant d'être englobée par le son du club « … j'en ai pas fini avec toi ».

Cet enfoiré m'avait fait un hématome. Dans la salle de bains de ma chambre, assise sur le rebord de la baignoire, je laissai l'eau du robinet couler sur mon poignet. Mon autre main tenait une cigarette que je fumai sans grand entrain. Il était plus d'une heure du matin, j'avais envie d'un autre verre pour oublier toutes ces images qui tournaient dans ma tête, mais les cuisines et le bar de l'hôtel étaient fermés.

Cela faisait bien dix minutes que je me creusais le cerveau pour me rappeler où j'avais bien pu voir ce logo vert autre part que dans ce foutu sac. Je n'avais pas eu le temps de le voir en entier, mais j'avais pu distinguer quelque chose qui ressemblait à une maison ou une église à côté d'un arbre. Je me repassai les dernières publicités que j'avais vues à la télé ou dans les magazines. Les marques écologiques ou en lien avec la nature. Rien. Je me levai en écrasant ma cigarette dans le lavabo, puis je projetai mes chaussures à talons à travers le couloir de la chambre. La télévision était allumée sur une chaîne musicale et passait les dernières chansons à la mode que j'entendais pour la première fois. Je me laissai tomber sur le matelas et me passai une main sur mon visage encore maquillé de rouge et de noir. Je repensai à ce que Mark avait craché derrière mon dos après que je l'eus frappé. Est-ce qu'il avait seulement dit ça sous la colère ou bien est-ce que je devais commencer à avoir peur de lui ? Ce type était un vrai malade. Le Milk Club était bien pire que ce que j'avais imaginé. Je n'arrivai pas à imaginer Eliott s'y rendre de son propre chef, prendre un verre et rentrer dans une de ces pièces dégueulasses pour y faire des trucs encore plus dégueulasses. Mais sans doute me trompais-je. J'avais bien pensé qu'il n'aimait que moi et respectait nos vœux de mariage… Et Mark, ce type qui passait ses journées entouré de gamins et le soir venu, allait coucher avec des nanas plus jeunes que sa femme. Si l'école apprenait ça… L'école ? Je me précipitai sur l'ordinateur portable rangé dans le coffre-fort de la chambre puis lançai Google. Nerveusement, je tapai « lycée privé St Paul » dans la barre de recherche puis cliquai sur le site officiel de l'école. Je restai sans bouger pendant quelques secondes. Le logo. C'était celui du lycée St Paul. Si je ne l'avais pas reconnu tout de suite, c'est parce qu'ils ne l'avaient changé que quelques jours avant la mort de Eliott. Je paniquai. Pourquoi des filles du lycée traînaient au Milk Club ? Mark était-il au courant ? Tout ça commençait à devenir franchement malsain. Je me levai du bord du lit où j'étais assise, m'allumai une autre cigarette et fis les cent pas dans la chambre tout en me rongeant les ongles. Ma conscience me hurlait de faire quelque chose. D'aller à l'école dès demain matin et de tout révéler au directeur. Mais une autre part en moi me disait de me méfier de ce que pourrait me faire Mark.

Je passai la nuit à me tortiller dans mon lit, à me lever pour fumer cigarette sur cigarette sur le balcon, et à me tortiller de nouveau. À 7 heures du matin je décidai de me lever et de prendre un bain. Je n'avais toujours pas réussi à prendre ma décision. Pourtant une seule était la bonne. Celle de dire la vérité.

Chapitre 8

Une dame d'un certain âge m'avait demandé de patienter sur un des sièges inconfortables de la réception avant que le directeur puisse me recevoir. J'avais pris soin de m'installer derrière une large plante verte et je jetai régulièrement des coups d'œil vers le couloir que l'on distinguait à travers une large porte vitrée. La dernière chose que je voulais, c'était que Mark me voit ici. Les minutes passaient à vitesse grand V, et les trois cafés que j'avais bus avant de quitter l'hôtel se rappelaient à moi. Je me levai pour demander poliment à l'intendante où trouver les toilettes et je ne fus qu'à moitié surprise lorsque qu'elle m'indiqua le couloir que je cherchais tant à éviter. Mes chaussures claquaient sur le sol en ciment bleu du couloir alors que j'effectuai les quelques mètres qui me séparaient de la réception des toilettes pour femmes. Les élèves que je pouvais apercevoir à travers de petites lucarnes installées aux portes, étudiaient sans broncher dans leurs beaux uniformes aux couleurs du lycée. Je pénétrai rapidement dans les toilettes, soulagée de n'avoir croisé personne.

Devant le robinet, je scrutai mon visage pâle et aux joues émaciées. Cela faisait combien de temps que j'avais pas dormi plus de cinq heures ? Si je n'avais pas eu la tête ailleurs, j'aurais probablement pu entendre ses bruits de pas dans le couloir… La porte s'ouvrit, et je pris la chose plus calmement que je ne l'aurais imaginé. Mark se tenait devant moi et venait de fermer la porte avec un trousseau de clés que le technicien de l'école devait désormais chercher partout.

— Anna, Anna… dit-il sur un ton faussement attristé.

— Sors d'ici, Mark ! ordonnai-je avec aplomb.

— Le deuil t'a endurci à ce que je vois, lança-t-il en s'appuyant contre la porte.

Je le dévisageai avec mépris et consternation.

— Je sais pertinemment que tu caches de sales trucs Mark, dis-je en m'approchant de lui et en dissimulant ma main droite qui ne voulait pas arrêter de trembler. Les messages envoyés à Eliott avant son accident, tes petites virées au Milk Club, tes mots doux aux élèves derrière l'école… Si tu crois que je vais lâcher l'affaire, tu te plantes, dis-je en le regardant droit dans les yeux.

— Mais tu crois quoi, Anna ? Tu crois que ton petit mari était un saint à côté de moi ? souffla-t-il en s'approchant de moi.

— Je sais déjà tout. Je sais qu'Eliott me trompait. Tu ne m'apprends rien.

Dans un premier temps, il eut l'air surpris, puis, il aborda de nouveau un sourire narquois.

— Et tu penses que c'est en te vengeant sur moi que ça va arranger les choses ? T'es désespérée et ça se voit. Tu viens faire ton intéressante ici, alors que tout le monde dans cette ville t'a oublié. Même les parents d'Eliott doivent être soulagés de ne plus t'avoir comme belle-fille, dit-il en passant une main dans ses cheveux pour se recoiffer. Et puis, permets moi d'ajouter… que tu sais que dalle.

La cloche retentit et l'instant d'après, un bruit sourd d'élèves surexcités envahit le couloir et résonna jusque dans les toilettes.

— Réfléchis bien à ce que tu vas faire. Tout le monde pense, et sans doute à raison, que t'as sombré dans la dépression et l'alcool depuis le décès d'Eliott. T'as pas idée à quel point c'est facile de faire courir une rumeur quand tu travailles dans un lycée, dit-il en s'approchant de la porte. Mais vas-y, va voir le directeur pour lui parler de ce que tu penses avoir vu, je t'en prie. Ce sera la parole d'une dépressive alcoolique contre celle d'un professeur estimé et aimé par ses élèves.

Il m'envoya un sourire et ouvrit la porte avant de disparaître. Je restai figée sur place alors que deux jeunes filles entraient dans les toilettes en me dévisageant. Dans le miroir, je contemplai une nouvelle fois mon visage. Je retins des larmes de rage puis quittai les toilettes en me dirigeant vers la sortie. En passant devant le bureau du directeur, je ralentis avant d'abdiquer et de regagner ma voiture.
Assise sur le siège derrière le volant, j'allumai une cigarette et essayai tant bien que mal de me calmer. J'aurais payé cher pour lui envoyer mon poing dans la figure. Mark ne devait pas s'en tirer comme ça. J'y pensais depuis un moment. Je me mêlais sans doute de ce qui ne me regardait pas, mais je devais dire la vérité. Je démarrai la voiture et pris la direction ouest, vers la maison de Helen et Mark. Plusieurs fois, je faillis rebrousser chemin pour

rentrer à l'hôtel et faire ma valise. Je ne pouvais pas connaître d'avance la réaction de Helen quand je lui annoncerais la nouvelle. Serait-elle furieuse que j'empiète sur leur vie privée ? Est-ce qu'elle pleurait ? Ces questions me tracassaient, mais je savais que je devais le faire. C'était la seule chose à faire. Mais une fois devant chez eux, je n'arrivai pas à quitter ma voiture. Je fumais la dernière cigarette de mon paquet de Marlboro tout en me rongeant frénétiquement les ongles. Je savais qu'après ça, j'aurais besoin d'un nouveau paquet et probablement de plusieurs verres. Je pris une grande respiration et quittai la voiture en me dirigeant d'un pas décidé vers la large porte d'entrée.

Helen était vêtue d'un tablier et avait les mains pleine de farine lorsqu'elle ouvrit la porte. Apparemment, je la dérangeais en pleine préparation de gâteaux ou de pâtisseries. Chose qui m'étonnait quelque peu, car je ne l'imaginais pas du tout s'activer en cuisine comme une bonne mère de famille.

— Anna ? Mais qu'est-ce que tu fais là ? dit-elle sans que je sache si ma présence lui faisait plaisir ou la dérangeait.

— Helen, il faudrait que je te parle, si tu as quelques instants à m'accorder.

— Eh bien… elle souffla puis sembla se raviser. Vas-y rentre, enchaina-t-elle en se poussant pour me laisser entrer.

La maison était moins rangée qu'à son habitude. Dans l'entrée, les petites chaussures de Lucy s'éparpillaient un peu partout, et des jouets étaient coincés sous des meubles ou rangés dans des coins. Un aspirateur traînait au niveau des escaliers qui menaient à l'étage et la cuisine dans laquelle je venais de pénétrer était sans dessus dessous.

— Je m'essaye à quelques recettes ! dit-elle l'air presque gênée. Tu m'excuseras pour le bazar, mais on a dû se séparer de notre femme de ménage, ajouta-t-elle embarrassée.

— Oh, ne t'inquiète pas pour moi, dis-je en ôtant ma veste.

— Je te sers quelque chose à boire ?

Je faillis répondre instinctivement du vin, mais je réclamai uniquement un verre d'eau.

Installées autour de l'îlot central, j'avalai mon verre d'un trait pendant que Helen faisait infuser son sachet de thé dans sa tasse en le faisant monter et descendre comme un petit automate.

— Tu voulais me parler de quelque chose ? lança Helen lorsque le silence commença à devenir pesant.

— Comment va Lucy ?

— Bien… je te remercie, dit-elle suspecte. Elle est tombée en vélo hier mais rien de grave, juste quelques égratignures, ajouta-t-elle avec le ton chaleureux d'une mère aimante.

Un nouveau blanc s'installa.

— Anna, tu veux bien me dire pourquoi tu es ici ?

— Oui. Voilà… Je ne sais pas comment te le dire… murmurai-je en regardant mes mains.

Elle me laissa quelques instants puis ajouta :

— Parle, tu commences sérieusement à me faire peur, dit-elle un peu froidement.

— Je crois que Mark te trompe, dis-je sans la regarder.

Elle resta à me fixer sans répondre. Je n'osai pas lever mes yeux vers elle et imaginai ce qu'elle pouvait ressentir en ce moment.

— Comment le sais-tu ? me demanda-t-elle sans l'ombre d'une colère dans sa voix.

— Je l'ai vu avec quelqu'un…

Elle se leva et se dirigea vers le four. L'odeur agréable de gâteaux à l'amande inondait la cuisine et détonnait avec la froideur de notre conversation. Helen jeta un œil à la cuisson avant de remettre sa préparation au four, puis revint s'assoir sans dire un mot.

— Helen, je…

— Ça va, Anna, me coupa-t-elle sans un sourire. Je le savais déjà, tu ne m'apprends rien. Pourquoi crois-tu que nous nous sommes séparés de notre femme de ménage ? Pas par souci d'argent. Et pour tout te dire, je suis surprise que tu viennes m'en parler.

Son ton avait changé. Elle m'observait avec un regard austère et ses lèvres étaient tellement pincées que des petites rides se dessinaient autour de sa bouche. J'étais pétrifiée. Je ne savais pas quoi lui répondre et j'avais tout à coup l'impression d'avoir commis une erreur en venant jusqu'ici.

— Eliott me trompait aussi. Je sais ce que tu peux ressentir. Si tu as besoin d'en parler…

Je ne terminai pas ma phrase. Je pensais que cette nouvelle déclaration étonnerait Helen, mais aucune réaction n'émana d'elle. Est-ce qu'elle savait ?

— Écoute, Anna. Si tu veux un conseil, passe à autre chose. Remuer le passé n'a jamais été une bonne chose pour personne. Il y a bien longtemps que j'ai décidé de fermer les yeux sur les occupations de mon mari, je te conseille d'en faire de même, dit-elle avec une autorité que je ne lui connaissais pas. Tu devrais prendre soin de toi… tu en as besoin, ajouta-t-elle.

Le silence revint dans la cuisine. Je n'aurais définitivement pas dû venir.

Helen me fit la politesse de m'accompagner jusqu'à la porte d'entrée. Elle avait sorti son gâteau du four et débarrassé mon verre pour me faire comprendre que je devais partir.

— Je ne sais pas quoi te dire Helen, dis-je sur le seuil de la porte.

— Il n'y a rien à dire.

— Au revoir, Helen.

— Au revoir, Anna. Et s'il-te-plaît ?

— Oui ?

— Ne reviens plus ici.

Elle ferma la porte et je me retrouvai seule avec une impression d'impuissance immense. J'étais surtout triste de ne pas avoir pu voir Lucy une dernière fois. La seule chose qui me restera de cette gamine, c'était le dessin qu'elle m'avait fait lors de ma dernière soirée avec Eliott. Un dessin où elle avait dessiné ses parents et un personnage inconnu. Une grande personne aux cheveux blonds. Je soufflai… Même la petite Lucy était au courant des histoires de son père.

Je jetai les clés de ma voiture sur la table de la cuisine. Il était plus de 2 heures du matin et le sommeil m'écrasait. J'avais mis huit heures pour rejoindre Prospect avec une seule pause de trente minutes pour boire un café et manger une sandwich sans goût. Je rangeai le contenu de ma valise dans l'armoire et les affaires sales dans le panier à linge. Dans la salle de bains, je remis le collier en argent sur le miroir. Mon reflet était comme depuis plusieurs semaines celui d'une femme fatiguée au regard triste.

Je me préparai une soupe rapide à l'aide du micro-ondes et m'avachis dans le canapé en allumant la télévision sur une chaîne d'information nationale. Les nouvelles tournaient en boucle et au bout d'une petite heure, je m'endormis sur le canapé.

Sur les coups de 5 heures du matin, je fus réveillée par une envie pressante. Sans allumer les lumière, je montai lentement à l'étage jusqu'à la salle de bains. J'étais complètent exténuée, les yeux collés et la tête dans le brouillard. Mon lit m'appelait, mais le son de la télévision qui arrivait jusqu'à l'étage ne me laissait pas d'autre choix que de redescendre pour l'éteindre. Dans le salon, les yeux mi-clos, je cherchais la télécommande un peu partout sans la trouver. L'écran de la télévision diffusait une lumière froide dans la pièce et au moment où je passai ma tête sous le canapé pour y trouver ce que je cherchais, un flash spécial était annoncé par deux journalistes installés derrière un grand bureau en verre. Je posai mes fesses sur le canapé et m'apprêtai à éteindre la télévision quand je remarquai que l'annonce était en effet importante. La jeune fille disparue à Charlotte il y a quelques mois avait enfin été retrouvée. Des jeunes qui traînaient aux abords de la réserve naturelle Latta Plantation étaient tombés sur des restes humains trouvés par leur chien. Il n'avait pas fallu longtemps pour comprendre qu'il s'agissait de Sara Coleman, puisqu'elle avait encore ses vêtements sur elle. Des images de la zone encadrée par un ruban jaune entourée de badauds passaient et étaient coupées par des interventions du chef de la police. Il affirmait qu'il s'agissait de la jeune Sara Coleman, mais que des analyses dentaires étaient en cours pour confirmer l'identification. Un des jeunes qui avaient trouvés le corps expliqua maladroitement ce qu'il faisait dans les environs à cette heure (tout le monde savait que ce lieu était affectionné par les fumeurs d'herbe) et qu'il avait tout de suite appelé la police en pensant qu'il pouvait s'agir de la jeune fille que l'on cherchait depuis plusieurs semaines. Des chiens avaient été lâchés dans la zone pour trouver d'éventuels indices. Les images basculèrent à l'intérieur du studio de la chaîne et un invité spécial avait été appelé pour parler de l'affaire. Des photographies de la jeune Sara passaient sur des écrans derrière les présentateurs. On évoquait les derniers indices et les derniers suspects

interrogés par la police ; la tristesse immense des parents mais le soulagement qu'ils devaient éprouver car ils allaient enfin pouvoir enterrer leur fille ; et les conseils pour protéger ses enfants des personnes potentiellement dangereuses en vérifiant leurs messages téléphoniques et interdire l'accès à certains sites internet. Il y eut une coupure pub et j'en profitai pour mettre mon bol vide dans l'évier qui avait contenu ma soupe. Je me servis un grand verre d'eau et décidai de regagner ma chambre. De nouveau, les présentateurs annonçaient la découverte du corps de Sara. Pour aider le téléspectateur à être en empathie ils avaient collé une photographie d'elle qui prenait la moitié de l'écran. Elle était vêtue d'une robe blanche, d'une couronne de fleurs en plastique et était maquillée probablement pour assister à un bal scolaire. Puis mon regard s'arrêta sur le bijou qu'elle portait autour du cou. Mon coeur s'arrêta. Ça ne pouvait pas être… Je courus vers les escaliers et grimpai les marches trois par trois. J'attrapai le collier en argent que j'avais accroché sur le miroir de la salle de bains et regagnai le salon en quelques secondes. Mes yeux passaient du bijou que je tenais dans ma main droite à celui qui était sur le cou de Sara. Ce n'était pas possible, je devais rêver. C'était le même bijou.

***

Je l'avais réveillé en pleine nuit, mais il était quand même venu me rejoindre. Je lui avais tout dit. Ma soirée au Milk Club, les menaces de Mark, mes aveux à Helen, et le collier en argent. Il est resté la plupart du temps silencieux. Il me posait des questions courtes et m'écoutait avec attention. Plusieurs fois, j'eus envie de trouver du réconfort dans ses bras, mais après notre dernière conversation, j'avais peur qu'il me rejette.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? me demanda Jake assis sur le canapé, les coudes sur les genoux.

— Je ne sais pas, dis-je en levant mon regard vers lui. Je ne suis même pas vraiment sûre qu'il s'agisse du même collier. Elle aurait très bien pu avoir acheté le même…

— Oui, c'est vrai. Tu ne connais personne qui pourrait te renseigner sur ses fréquentations… Je veux dire, tu sais, les femmes qu'il voyait, dit-il gêné.

— À part Mark, non. Et il ne me dira rien.

— Tu penses qu'Eliott aurait pu rencontrer sa maîtresse dans ce club libertin ?

— C'est tout à fait possible.

Un blanc s'installa quelques secondes. Chacun de nous réfléchissait.

— Vas-y et montre leur la photo de Sara, dit Jake en brisant le silence.

— Quoi ? répondis-je le coeur battant.

— Tu seras fixée. Montre-leur la photo de cette gamine et demande-leur s'ils l'ont vue au bras de ton mari.

L'idée n'était pas mauvaise. Mais est-ce que j'avais vraiment envie de savoir ? S'ils me disaient qu'ils avaient vu cette gamine avec Eliott… Je me rendis rapidement compte que j'avais rarement eu aussi peur de ma vie.

Jake avait décidé de passer le restant de la nuit avec moi. Nous n'avions pas fait l'amour et il s'était endormi rapidement au milieu du lit. Sa respiration calme et régulière me réconfortait. Bien entendu, je n'arrivais pas à trouver le sommeil. Je me passais les derniers événements en boucle dans ma tête. Des questions abominables m'arrivaient à l'esprit. Est-ce qu'Eliott aurait été capable de tuer cette fille ? Comment s'y serait-il pris ? Est-ce qu'il l'avait violée avant ? Et puis, pourquoi avait-il récupéré ce bijou qu'il avait certainement dû lui offrir ?

Le lendemain matin, Jake décida de m'accompagner à Charlotte pour questionner les salariés du Milk Club. J'avais pourtant insisté sur le fait que je pouvais le faire seule même si au fond j'étais soulagée d'avoir un peu de soutien. Pas une seule fois nous ne nous étions donnés une marque d'affection. Comme si ni l'un ni l'autre ne savait où nous en étions. J'avais pris une photo récente d'Eliott que j'avais rangée dans mon portefeuille et nous avions imprimé la photo de Sara chez Jake. C'était la première fois que je voyais l'intérieur de sa maison. On remarquait qu'une femme avait vécu ici. Il y avait des nombreux coussins sur le canapé, des rideaux assortis au tapis et des livres sur les chats dans la bibliothèque. Jake m'avait préparé un thé à l'orange et à la cannelle. Je me demandais si c'était son ex-femme qui l'avait acheté.

Jake m'avait laissé quelques minutes le temps de prendre une douche, et j'en profitai pour déambuler, mon thé à la main, entre la cuisine et le salon. La maison était construite un peu comme la mienne et Jake avait aussi conservé le parquet tel quel. Face aux escaliers, j'entendais la douche couler à l'étage supérieure et l'espace d'un court moment, j'eus envie de le rejoindre. Je me ravisai et poursuivis ma visite. Des photos étaient accrochées au mur de

l'entrée à gauche des escaliers et montraient Jake et son ex-femme assis sur un rocher dans les montagnes de je ne sais quelle région. Elle était tout l'inverse de moi : grande, les cheveux noirs et la peau mate. C'était une très belle femme et je comprenais pourquoi Jake était tombé amoureux d'elle.

— Il faudra que je pense à les enlever.

Je me retournai et découvris Jake dans les escaliers, une serviette autour de ses hanches. Je me demandai s'il l'avait fait exprès.

— J'ai juste… Enfin tu sais, c'est pas toujours facile… dit-il alors que ses cheveux trempés faisaient tomber des goutes sur son visage.

— Je comprends, dis-je en lui envoyant un sourire timide.

Il repartit à l'étage après m'avoir envoyé un regard affectueux. Je posai ma tasse sur une tablette à côté de l'escalier et gravis les marches sans faire de bruit. La porte de sa chambre n'était pas fermée et, cachée derrière, je pouvais le voir nu. Il s'arrêta net, comme s'il m'avait entendu, mais ne regarda pas vers la porte. Je fermai les yeux, inspirai profondément et m'imaginai vivre ici avec lui, dans cette maison qui abritait autrefois une autre femme. Quand enfin je les rouvris, il était face à moi.

— Quand vas-tu enfin te décider Anna ?

À l'instant où il prononça le dernier mot de sa phrase, je l'embrassai et il m'amena dans sa chambre jusqu'au lit sans quitter mes lèvres.

Dans la voiture, Jake et moi ne parlions pas, il nous arrivait juste de nous envoyer un sourire timide de temps en temps. Il avait pris le volant, et nous ferions l'échange à mi-parcours. Sur la route, je lui avait offert un repas constitué de frites, d'haricots et d'oeufs brouillés ainsi qu'un café et une part de tarte aux pommes. Le restaurant était minable, mais ce déjeuner avait été l'un des plus agréables de ces dernières semaines. Jake m'avait parlé de son envie de reconversion professionnelle et des idées qu'il avait pour transformer son terrain en champ de graines de soja, particulièrement cultivées en Pennsylvanie. Il en avait marre de prendre la route chaque jour et voulait profiter de la ferme de ses parents. J'avais fumé trois cigarettes en l'écoutant parler de sa soeur qui avait toujours rêvé de danser depuis gosse, et qui l'avait forcé à se déguiser en chat pendant de fausses représentations de comédies musicales devant la famille, puis nous avions repris la route.

En arrivant à Charlotte, je nous conduisis tout droit vers le Holiday Inn. À la réception, lorsqu'une jeune femme vêtue d'un tailleur plus très à la mode mais certainement imposé par la direction me demanda combien de chambres je souhaitais réserver, j'eus un court moment d'incertitude. J'envoyai un regard à Jake et il me répondit par un haussement de sourcil amusé.
— Une seule, s'il-vous-plaît, dis-je sans laisser paraître la moindre satisfaction.

Il était déjà tard, et après avoir déposé nos affaires dans la chambre, nous prîmes la décision de ne pas perdre de temps et de nous rendre directement au Milk Club. J'avais adopté un look bien différent que celui de la dernière fois : t-shirt blanc et veste en jean, basket noires et pantalon bleu nuit.

Nous arrivâmes dans la ruelle sombre à 1 heure du matin tapante. Toujours les mêmes odeurs, et les mêmes bruits. Quelques coups sur la porte et elle s'ouvrit l'instant d'après. La même blonde nous accueillit avec un sourire froid et ne sembla pas me reconnaître.

— Puis-je voir votre carte de membre ?

Je sortis la mienne ce qui ne manqua pas de surprendre l'hôtesse qui avait arqué ses sourcils trop épilés. Il faut dire qu'à cet instant, j'étais bien loin du modèle des jeunes filles qu'on pouvait croiser à l'étage inférieur.

— Nous ne sommes pas là pour ça, dis-je en sortant la photographie de Sara de mon sac. Nous voulions vous demander si vous aviez déjà vu cette jeune fille ici ?

La jeune femme prit un air faussement contrarié et regarda à peine la photographie.

— Les personnes fréquentant notre club tiennent particulièrement à leur anonymat et nous ne révélons rien à propos de nos clients.

— Je comprends bien, mais cette jeune fille a été assassinée. Pouvez-vous regarder la photographie et me dire si vous l'avez déjà vue ? insistai-je avec un ton diplomate.

Elle leva ses yeux vers moi et souffla par le nez.

— Je suis navrée, je ne peux rien faire pour vous.

Jake et moi sortîmes du club déçus et un peu agacés.

— Tout ce chemin pour rien, dis-je en allumant une cigarette.

— À mon avis, même si elle avait voulu te dire quelque chose, elle ne pouvait pas. Il y avait une petite caméra au-dessus d'elle. Elle doit servir à protéger l'entrée du club.

— Dis-donc, t'as l'œil Sherlock, m'amusais-je en soufflant de la fumée.

Il m'envoya un sourire fier et poursuivit :

— Il faudrait qu'on arrive à la questionner en dehors de son travail. Tu sais à quelle heure ferme le club ?

— Hum… Je crois que le site disait 6 heures du matin.

Jake regarda sa montre. Elle n'avait pas l'air récente et ressemblait beaucoup à celle que possédait mon père.

— C'est-à-dire dans un peu moins de cinq heures. On peut peut-être l'attendre ? Peut-être même qu'elle sortira pendant ses pauses.

— Quoi ? Tu veux dire qu'on va faire comme deux vieux flics à se poser dans notre voiture avec du café et des donuts et à se relayer pour surveiller la porte d'entrée ? demandai-je amusée.

— Ouais ! T'as pas toujours rêver de faire ça ? dit-il avant de m'attraper le bras.

Nous nous étions garés dans une rue perpendiculaire à celle du Milk Club. Nous avions une vue dégagée sur la porte d'entrée qui se situait à quelques mètres.

— Tu crois pas qu'elle va prendre peur quand on va lui sauter dessus quand elle sortira ? demandai-je à Jake qui était installé côté passager.

— Oh, à mon avis elle doit voir des choses bien plus effrayantes là où elle bosse, dit-il en s'allongeant plus confortablement dans le siège. D'ailleurs, qu'est-ce qu'ils font là-dedans ?

— Franchement, t'as pas envie de savoir.

— C'est si glauque que ça ?

— Bien pire, dis-je en tournant la tête vers la porte du club.

Jake s'endormit au bout de dix minutes. Cela aurait pu me contrarier, mais non. J'étais contente qu'il soit là. Les deux premières heures, j'avais passé mon temps à changer de station de radio, à fumer des cigarettes et à lire les informations sur mon téléphone. Avant de nous garer, nous nous étions arrêté dans un diner pour prendre deux cafés allongés, et en plus du mien, j'avais avalé celui de Jake. Il dormait de toute façon, son café aurait été froid. À 4 heures et demie, Jake sursauta et se réveilla.

— La vache, pendant un moment je me suis demandé où j'étais, dit-il en se redressant. Désolé, je me suis endormi.

— C'est pas grave, dis-je souriante. Par contre, tu vas aller nous chercher quelque chose à boire pour te rattraper.

— Ça tombe bien, j'ai envie de pi… Enfin, tu vois, dit-il embarrassé.

— Ça va, j'ai compris. Et t'es pas obligé de prendre des pincettes avec moi, tu sais.

Il sortit de la voiture et me décrocha un sourire à travers la fenêtre avant de partir quelques mètres plus loin. Je reportai mon attention sur l'entrée du club. J'avais vu des couples plus tout jeune, des hommes seuls maladroitement cachés sous des trench-coat, des filles juchées sur des talons qui transformaient leurs jambes en baguettes chinoises, entrer et sortir toute la nuit. Depuis plus d'une demi-heure, les clients sortaient plus qu'ils n'entraient. Quand la porte s'ouvrit une nouvelle fois, je m'attendais à découvrir un type à l'air las rentrant chez lui sans grand entrain, mais c'étaient de grandes jambes nues qui passèrent le seuil de la porte. L'hôtesse d'accueil, une cigarette à la main, était en train de prendre sa pause. Elle marcha jusqu'au bout de la rue qui menait à celle où nous étions garés tout en répondant à des messages sur son téléphone portable qui avaient l'air de l'amuser. Je ne perdis pas une seconde et sortis rapidement de la voiture. Elle ne m'avait pas remarquée ni entendue, et lorsque j'arrivai à son niveau en l'interpellant, elle sursauta.

— Putain, mais vous êtes dingue ! dit-elle, la main sur le coeur. Mais… je vous reconnais, vous êtes la fille de tout à l'heure.

— Oui. Écoutez, je suis navrée d'insister, mais je dois vraiment vous demander si vous avez vu cette jeune fille dans le club. Elle a été retrouvée morte, il n'y a pas longtemps, et…

— Vous êtes flic ? dit-elle en rangeant son téléphone dans son soutien-gorge.

— Non.

— Alors pourquoi vous me posez toutes ces questions ?

Je ne savais pas quoi lui répondre. Je pouvais très bien lui étaler ma vie dans l'espoir qu'elle prenne pitié, mais ce n'était sans doute pas une bonne idée.

— C'est une histoire compliquée… Je pense que mon mari la fréquentait et l'a sans doute rencontrée au Milk Club.

La jeune femme eut presque l'air désolé de l'apprendre.

— Je ne sais pas si ça peut vous rassurer, mais vous êtes loin d'être la première qui a un mari infidèle qui traîne ici. C'est un peu le principe…

Je la fixai sans lui répondre.

— Bon très bien, montrez-moi la photo.

Elle la regarda quelques secondes et me rendit la photographie.

— Oui je l'ai déjà vue ici. Plusieurs fois même.

— Est-ce qu'elle était accompagnée de cet homme ?

Cette fois-ci, je lui montrai le portrait d'Eliott, le coeur battant.

— Non. Enfin je ne pense pas. Elle venait souvent avec des copines à elle ou avec un type très grand et baraqué, plutôt pas mal dans son genre.

Je sortis mon téléphone de ma poche et fouillai dans ma bibliothèque d'images.

— Est-ce que c'était lui ? dis-je en pointant l'écran vers elle.

— Oui.

Sur la photo on voyait Mark en pleine préparation d'un barbecue, un tablier rouge autour de la taille.

— Est-ce que je peux vous poser une dernière question ?

— Allez-y, mais dépêchez-vous il faut que je retourne travailler, dit-elle en écrasant sa cigarette.

— Cet homme, il est déjà venu au Milk Club ? dis-je en lui montrant une nouvelle fois la photo d'Eliott.

Elle prit un air navré avant de répondre par l'affirmative. Elle me fit jurer de ne jamais avouer où j'avais obtenu ces informations et disparut à l'intérieur du club. Je ne comprenais plus rien. Si c'était Mark qui sortait avec Sara, pourquoi Eliott avait son collier ?

— Tu m'as fait peur Anna ! lança Jake derrière moi. J'arrive à la voiture et je ne te vois plus. Me refais plus jamais ça, dit-il des cafés à la main. Qu'est-ce que tu fais là ?

Dans la voiture, je lui expliquai ce que m'avait raconté la fille. Comme moi, il pensait que tout ça n'avait pas de sens. Il se demandait si nous ne devions pas tout dire à la police mais je refusai catégoriquement. Pas tant que je ne connaîtrais la vérité sur mon mari.

À l'hôtel, Jake et moi fîmes le bilan des preuves que nous avions en notre possession. La black card d'Eliott, les sms de Mark, le collier en argent et le Milk Club. Je savais aussi que certaines élèves du lycée St Paul fréquentaient cet endroit.

Nous nous étions installés sur la petite terrasse. Le jour commençait à se lever.

— Sur le compte d'Eliott, tu as vu des opérations en rapport avec le Milk Club ? me demanda Jake.

— Non. Il devait probablement payer en liquide.

— Ils sortaient souvent tous les deux, Mark et Eliott ?

— Je dirais deux à trois fois par mois, parfois plus. Quand il y avait match, dis-je mollement, j'étais exténuée.

Jake me regarda l'air inquiet.

— Écoute, dis-je, si j'en savais plus, je te le dirais… Je n'ai jamais rien vu venir. Jamais Eliott n'est rentré en puant le parfum ou avec de longs cheveux blonds sur son manteau. Jamais il ne recevait d'appels la nuit et au lit, il n'a jamais été distant.

Je regrettai d'avoir employé ce sous-entendu même si ce n'était pas un secret que je couchais avec mon mari à l'époque.

— Il me faut un verre, dis-je en me levant.

— Anna…

Jake m'avait attrapé le poignet. Il me regardait avec un regard teinté de tristesse et d'empathie. Je secouai mon bras.

— Tu vas pas t'y mettre toi aussi !

— Ça me dérange de te voir courir vers l'alcool dès que ça ne va pas.

— Tu pensais qu'en étant là, tu serais suffisant pour me soutenir ? dis-je avec agacement.

Jake m'envoya un regard irrité.

— Merde, Anna ! Arrête d'être tout le temps sur la défensive avec moi, dit-il en se levant pour se mettre à mon niveau. Pourquoi tu fais ça, hein ?

Sur le moment, je ne sus quoi lui répondre.

— Écoute, dit-il en s'approchant un peu plus, si je suis venu avec toi, c'est parce que j'ai envie de t'aider, et que je tiens à toi. Et si je tiens à toi, ça paraît logique que je m'inquiète aussi pour toi.

— Tu dois avoir raison… dis-je dans un murmure. Excuse-moi.

Il me regarda pendant quelques secondes et passa une mèche de cheveux derrière mon oreille.

— Il va être bientôt 6 heures du matin, tu ne veux pas qu'on aille dormir un peu ?

— Si. Vas-y, je te rejoins, dis-je en forçant un sourire.

Je le laissai aller vers la chambre et je m'allumai une cigarette en regardant le soleil gagner timidement le ciel. Il y a un an, je devais regarder ce même ciel en tant que femme mariée et heureuse. Je vivais dans une belle maison, au côté d'un homme avec qui je ne me disputais presque jamais et avec qui tout était simple. Je ne pouvais pas me l'expliquer, pourquoi c'était si simple, c'était juste comme ça. Je ne me posais pas de question. Mon seul souci était de savoir quand est-ce que j'arriverais à lui donner un enfant. Un bébé qui terminerait ce magnifique tableau sans tache. Et aujourd'hui, je fixais ce ciel en me demandant comment je n'avais pas pu voir la forêt qui obscurcissait ce tableau ; comment j'avais pu en arriver là, devenir comme ça. Veuve à trente ans, abattue par la tristesse et l'amertume, avec un sévère problème d'alcool et à me demander si celui que j'avais pleuré pendant des mois n'avait pas sauté une gamine avant de la tuer. Et le pire, c'est que j'osais envoyer promener la seule personne sincère et honnête avec moi.

Je rejoignis Jake dans le lit. Il dormait déjà. Il avait retiré son t-shirt et son pantalon. Doucement, je me blottis contre lui pour récupérer un peu de sa chaleur. Je passai délicatement mes bras autour de son buste ce qui l'éveilla quelques secondes, juste le temps d'embrasser ma main avant de replonger dans le sommeil.

Chapitre 9

Deux semaines avaient passé. Nous étions rentrés à Prospect le lendemain de notre enquête improvisée. Depuis mon retour, j'avais passé la plupart de mes matinées à regarder le journal télévisé qui parlait dans les premiers temps de l'affaire Sara Coleman, puis à mesure que les recherches s'enlisaient, de plus en plus de politique et de météo. La police avait quelques indices, mais pour l'instant rien de concluant. À plusieurs reprises, dans un élan de justice, j'avais attrapé mon téléphone et composé le numéro spécial donné par les médias, mais lorsque j'entendais une voix à l'autre bout du combiné, je prenais peur et raccrochais. Balancer Mark, c'était, par ricochet, balancer Eliott. Et je n'y arrivais pas.

Mon père était venu déjeuner il y a trois jours, et ce fut le repas le plus équilibré que j'avais mangé en une semaine. J'avais brillamment réussi à ne rien lui dire sur cette histoire et à lui faire croire que j'avais trouvé des idées pour gagner de l'argent grâce à la ferme. J'avais forcé sur le maquillage pour qu'il ne remarque pas mes cernes et il avait suffi que je lui dise que j'avais rencontré quelqu'un pour qu'il oublie tout le reste et me pose un tas de question sur Jake. Il avait l'air si heureux pour moi, comme soulagé et une fois à la porte, il avait insisté pour le rencontrer car il était certain que c'était « un type sympa », ce qui voulait juste dire qu'il voulait s'assurer que celui-ci ne me briserait pas le coeur une nouvelle fois.

Dans la cuisine, les mains dans un saladier rempli de pommes et de cannelle, j'essayais de penser à autre chose qu'à la bouteille de rouge rangée dans le frigo. Ce soir, Jake venait dîner. J'avais décidé de faire semblant d'être une bonne hôte en lui préparant un gâteau qui, selon mes pronostics, serait moche mais comestible. Régulièrement, je me frottais les yeux avec mes mains couvertes de farine. Je ne dormais plus très bien depuis notre retour de Charlotte. Je passais certaines nuits à regarder les informations ou sur internet à fouiller la presse, puis les réseaux sociaux pour trouver quelque chose qui pourrait me rassurer. Qui pourrait me confirmer qu'Eliott n'avait rien à voir avec Sara Coleman. Mais au bout de deux ou trois heures de recherches, je devais me rendre à l'évidence que soit je ne m'y prenais pas bien, soit que Mark et Eliott étaient très forts pour ne rien dévoiler de leur infidélité latente.

J'étais sortie de la douche à 17 heures. La maison embaumait le gâteau et tout était parfaitement rangé. Dans la salle de bains, j'envoyai un sourire fatigué au miroir, comme pour me donner du courage, me dire que j'avais le droit de vivre ma vie et de ne pas penser à Eliott pendant une soirée. J'étais encore en sous-vêtements lorsque la sonnette de la porte retentit. Mon réveil indiquait 17 heures et 16 minutes. Jake ne devait arriver qu'à 18 heures. J'enfilai rapidement un jean et un t-shirt et dévalai les escaliers. Il était sacrément en avance, mais cela ne me dérangeait pas.

— Dis donc, tu étais vraiment impatient de…

Je me stoppai net. En ouvrant la porte, je découvris deux hommes postés sur le perron. L'un était le flic qui m'avait fait passer le test d'alcoolémie sur le parking du country club, l'autre qui se tenait juste derrière lui, m'était parfaitement inconnu. Il était, contrairement au jeune flic, habillé dans un costume marron en tweed.

— Bonjour Madame Nichols. Je suis l'agent Reed, je pense que vous vous souvenez de moi ?

— Oui… oui bien sûr.

J'avais déjà envie de l'envoyer promener.

— Voici l'inspecteur Winters…

Le type en costume marron me salua d'un mouvement de tête.

— Il travaille pour la police de Charlotte. Il a quelques questions à vous poser. Auriez-vous quelques minutes à nous accorder ?

Les battements de mon coeur s'étaient accélérés juste après que l'agent Reed ait prononcé « police de Charlotte ». Mon estomac fut pris d'affreux élancements et mes mains commençaient à transpirer.

— Un problème ? me demande l'agent Reed.

— Non, non, absolument pas. C'est juste que j'attendais quelqu'un… dis-je en usant de toutes mes forces pour sourire.

— Nous n'en aurons pas pour longtemps, lança l'inspecteur en s'approchant.

Je refermai la porte derrière eux et les invitai à s'installer dans le salon. Des frissons me parcouraient l'ensemble du corps et ma gorge était déjà sèche.

— Je vous sers quelque chose ? demandai-je en espérant qu'ils me répondent par la négative.

— Un café avec du lait si c'est possible, merci, répondit le flic de Charlotte.

— Rien pour moi, merci, lança l'agent Reed qui venait de prendre place dans le canapé.

Sans la moindre envie, j'allai préparer le café au lait en sachant pertinemment que c'était une technique pour rester plus longtemps et m'assommer de questions. J'avais suffisamment regardé Law & Order pour le savoir. De retour dans le salon, l'inspecteur avait retiré sa veste et déposé des dossiers sur ses genoux tout en mâchouillant un vieux stylo.

— Ah, je vous remercie, me lança l'inspecteur en récupérant sa tasse avec un grand sourire.

C'était le genre d'homme qui paraissait sympathique en surface mais qui, si vous osiez le bousculer un peu, pouvait se transformer en une véritable tornade. Il devait avoir à peu près l'âge de mon père, peut-être quelques années de moins. Plutôt mince, et avec des cheveux poivre et sel qui le rendaient élégant.

— Puis-je connaître le motif de votre visite messieurs ? dis-je sans savoir où m'installer.

— Nous enquêtons actuellement sur le décès de la jeune Sara Coleman retrouvée morte il y a quelques semaines dans un parc naturel de Charlotte. Je ne sais pas si vous avez vu les actualités ? dit-il en me sortant une photographie de la jeune fille d'un de ses dossiers.

— Si, je pense en avoir entendu parler en effet…

Je récupérai la photographie qu'il me tendait. Je dus retenir un sursaut quand je remarquai qu'il s'agissait de la même photo où elle portait le collier en argent.

— Est-ce que vous connaissez cette jeune fille ? me demanda l'inspecteur.

— Non, absolument pas. Je devrais ?

— Elle était scolarisée dans l'école où travaillait votre mari.

Cela confirmait ma théorie et les dires de la réceptionniste du club. Je pris un air désolé.

— Oh vraiment ? Mais non, je ne l'ai jamais vue inspecteur, je suis navrée, dis-je en lui rendant la photographie.

— Sara fréquentait une des classes de votre mari…

J'encaissai cette nouvelle information avec le plus de calme possible. Je me doutais qu'elle était dans la même école qu'Eliott, mais pas qu'il était l'un de ses professeurs. Je pris soin de cacher mes mains, qui ne cessaient de trembler, derrière mon dos.

— … et, il hésita. Écoutez Madame Nichols, je ne vais pas y aller par quatre chemins. Nous avons eu des informations qui indiquent que Sara et votre mari avaient eu une dispute dans l'enceinte de l'établissement.

— Où voulez-vous en venir ? demandai-je réellement inquiète.

Je pris place sur le canapé à côté de l'agent Reed.

— Pensez-vous que votre mari ait pu avoir une relation avec une de ses élèves ?

La question me fit comme un coup de poignard. L'entendre de la bouche de quelqu'un d'autre rendait toute cette histoire encore plus réelle.

— Non ! Bien sûr que non ! dis-je en voulant croire à ma réponse. Je trouve que vous tirez un peu rapidement des conclusions, ajoutai-je offensé.

— Plusieurs élèves nous ont parlé de cette dispute inhabituelle et elle a eu lieu quelques jours avant la disparition de Sara. Elle n'avait pas de petit copain, de très bonnes relations avec ses parents et aucun penchant connu pour la drogue ou l'alcool… Nous cherchons donc là où nous pouvons Madame Nichols, dit-il avant de boire une gorgée de son café.

— Mon mari a eu un accident de voiture, je…

— Nous le savons, me coupa l’inspecteur. Mais cet accident est arrivé après le décès de Sara. Les rapports d’autopsie indiquent qu’elle aurait été probablement tuée le soir du 21 mai…

Ma tête tourna. Sara a été tuée le même soir que celui de l’accident d’Eliott.

— Quand votre mari a-t-il eu son accident de voiture ? poursuivit l’inspecteur Winters.

— Le 21 mai… dis-je en murmurant les yeux dans le vague.

Dix secondes passèrent sans que personne n’ajouta quoi que ce soit.

— Eliott a très bien pu avoir son accident avant… dis-je en brisant le silence et sans terminer ma phrase.

— C’est une possibilité. Nous ne pouvons connaître l’heure exacte du décès, ou même le jour de la mort avec certitude, le corps a été trouvé plus de cinq mois après sa disparition…

— Eliott n’aurait pas pu faire de mal à cette jeune fille.

La phrase était sortie toute seule. C’était l’ancienne femme mariée qui venait de parler. Mais la femme que j’étais devenue en était moins convaincue.

— Je vous crois Madame Nichols, dit l’inspecteur avec un faux semblant d’empathie. J’ai une autre question à vous poser…

— Je vous écoute, dis-je en étouffant un trémolo.

— Que faisait votre mari le soir juste avant son accident ? dit-il en sortant un stylo d’une pochette de sa veste.

Je ne savais pas quoi répondre. Si je disais la vérité en évoquant sa soirée avec Mark, ils iraient directement l’interroger. Et cet enfoiré ne se retiendrait pas de tout mettre sur le dos d’Eliott, même s’il n’avait rien à voir avec tout ça.

— Je crois qu’il est sorti avec un vieux copain. Mais je ne me rappelle plus de son nom…

Mentir n’était pas dans mes habitudes et j’espérais alors que cela ne se remarque pas.

— Vous savez où ? me demanda l’inspecteur sans quitter son calepin des yeux où il y gribouillait quelque chose.

— Non. Dans le centre de Charlotte c’est certain, mais précisément je ne sais pas…

Il continua de prendre des notes pendant quelques secondes et referma son calepin. L’agent Reed n’avait pas ouvert la bouche durant tout l’entretien.

— Je vous remercie Madame Nichols de nous avoir accordé un peu de temps, dit-il en se levant. Il est possible que nous rentrions de nouveau en contact avec vous, ajouta-t-il en remettant sa veste.

Je me levai et gardai les bras croisés.

— Oh et merci pour le café, dit-il en avalant cul sec le restant de la tasse.

— Je vous en prie.

— En tout cas, vous avez fait du beau travail avec la vieille ferme des Olsen, lança enfin l’agent Reed.

— Merci, répondis-je. J’y travaille encore un peu, mais le plus gros est fait.

— Mes parents étaient amis avec les Olsen. J’ai passé beaucoup d’après-midi ici étant gamin vous savez, dit-il en regardant autour de lui.

Jake et lui avaient alors sans doute été copains dans le passé.

— Ça ne vous dérange pas si, je… demanda-t-il un peu embarrassé.

— Allez-y, vous pouvez faire un tour si vous voulez, répondis-je avenante.

Je n’en avais absolument pas envie, mais je préférais rester polie et faire bonne impression. L’inspecteur rangea la photographie de Sara dans le dossier que j'aperçus une dernière fois. Cette même photographie qui avait tourné en boucle sur les chaînes d’information le soir où ils avaient retrouvé son corps. Puis, je réalisai. Merde. Le collier ! Il

était parfaitement rangé en évidence sur le miroir de la salle de bains. Une vague de terreur s'empara de moi. Je me retournai en direction de la cuisine et des escaliers, et vis l'agent Reed regarder vers l'étage.

— Oh, je vous déconseille d'aller en haut, dis-je en m'approchant rapidement de lui. Je n'ai pas encore fini, et pour tout vous dire, c'est un peu le bazar, ajoutai-je avec un air amusé.

Dans tous les films, c'est comme ça que ça commence. Une phrase un peu louche et l'inspecteur devine que quelque chose se trame. Je sentis une goutte de sueur glisser le long de ma colonne vertébrale. L'agent Reed eut l'air déçu mais n'insista pas. Au même moment, on frappa à la porte d'entrée.

— Anna ! Enfile quelque chose, je suis un peu en avance et…

Jake venait de passer la porte. L'agent Reed, l'inspecteur Winters et moi même avions les yeux rivés sur lui.

— Oh, tu n'es pas seule à ce que je vois, dit-il en reprenant son sérieux.

Un ange passa.

— Tiens, salut Vincent, lança Jake à l'agent Reed.

Comme je m'en doutais, Jake et le flic se connaissaient. Ils se serrèrent la main poliment.

— Merci Madame Nichols pour votre accueil. Nous rentrerons en contact avec vous au besoin. Je vous laisse mon numéro, au cas où si quelque chose vous revenait… me dit l'inspecteur Winters en me tendant une petite carte de visite.

Les deux hommes repartirent dans la voiture de l'agent de police. Jake et moi attendions de les voir complètement disparaître au bout du chemin avant de briser le silence.

— Va falloir que tu me racontes, me lança Jake qui était posté derrière moi.

Autour d'une bière et pendant une quinzaine de minutes, je lui racontai l'échange que j'avais eu avec l'inspecteur de Charlotte. Jake parut dans un premier temps effrayé par la tournure des événements et le fait que je n'ai pas dit la vérité à la police. Rapidement, il se calma et comprit pourquoi je ne l'avais pas fait.

— Qu'est-ce que tu vas faire alors ? me demanda Jake installé dans le canapé.

— Si seulement je savais… dis-je en me couvrant le visage avec mes mains. Mark sait quelque chose, c'est certain. Mais jamais il ne m'avouera quoi que ce soit. Helen est au courant de l'infidélité de son mari, mais à mon avis, elle évite de connaître les détails pour ne pas être traumatisée. Les parents d'Eliott idéalisaient leur fils et je le vois mal parler de ça avec son père ou sa mère. Pour le moment, je ne vois qu'une seule chose à faire…

— Quoi ?

— Il faut que je rentre par effraction chez Mark. Je n'ai pas d'autres solutions.

— Pour quoi faire ? lança Jake surpris.

— Je ne sais pas ! Fouiller son ordinateur, ses vêtements, les poches de son manteau… Mais surtout, il faudrait que je puisse avoir accès à son téléphone portable. Il a peut être conservé les échanges de messages avec Eliott.

— Putain, Anna… Si tu fais ça, en plus de la non-divulgation d'informations…

— Je sais ! Mais j'ai pas le choix Jake. Je ne vais pas laisser Eliott payer pour Mark.

Nous nous regardions l'un l'autre, l'air découragé.

— Je suis désolé de te dire ça comme ça, mais… si c'était Eliott le responsable ? me demanda Jake.

Je projetai mon regard vers le sol. Il avait raison, c'était tout à fait possible. C'était Eliott qui avait le collier de Sara, pas Mark. Et j'avais les preuves qu'il voyait une autre femme et qu'il fréquentait ce club dégueulasse. Pourquoi m'obstinais-je à vouloir l'innocenter ?

— Je… je n'arrive pas à me dire qu'il ait pu faire un truc pareil. J'ai été mariée avec lui pendant sept ans ! Comment j'ai pu ne rien voir, dis-je avec un trémolo.

J'étais assise par terre, les genoux relevés vers moi. Je fixai les yeux de Jake comme pour calmer mes tremblements. Il se leva et s'approcha doucement avant de s'assoir à mes côtés et de me serrer dans ses bras.

— Tu as raison Jake, dis-je le nez dans son épaule. Il faut que je parle à la police. Que je raconte tout.

— Tu es sûre que c'est ce que tu veux ? dit-il en serrant plus fort son étreinte.

— Je ne sais pas…

De là, je pouvais apercevoir la photo d'Eliott et moi à Londres sur la bibliothèque. Le verre du cadre était fendu. C'était la première fois que je le remarquai.

Le lendemain matin, Jake était parti tôt pour une mission en dehors de la ville. Il m'avait promis de venir me voir dès son retour vers 20 heures. Je tournais en rond dans la maison. Je n'avais quasiment pas dormi de la nuit, me posant éternellement les mêmes questions. Est-ce que je devais tout dire à la police ? Est-ce que Eliott aurait été capable de faire ça ? Un café à la main, j'allumai la télévision. Elle était restée sur la dernière chaîne visionnée, celle des informations nationales. Je ne sais pas si je devais l'interpréter comme un signe, mais la présentatrice de l'édition du matin était en train de donner les quelques nouveaux éléments dans l'affaire Sara Coleman et informait les téléspectateurs que de nouveaux témoins avaient été entendus. Je me demandai si ces derniers témoins, c'était moi. La présentatrice passa à un tout autre sujet. Je fixai mon téléphone portable sur la table basse, la bouche sur ma tasse, la tête surchargée de doutes. « Tu dois le faire, tu dois dire la vérité ». Un nuage se déplaça et un rayon de soleil s'infiltra timidement par la fenêtre et vint arrêter sa course sur la bibliothèque. Il illumina un court instant la photographie d'Eliott et moi comme pour me contrarier. Je me levai d'un bond et en récupérant le cadre, j'ouvris la fenêtre avant de le balancer le plus loin possible.

J'éteignis la télé et me dirigeai vers la cuisine pour me refaire du café quand on sonna à la porte. J'étais encore en peignoir, les cheveux en désordre, mais j'allai ouvrir quand même. Un homme en salopette bleu avec une casquette du même coloris me salua et m'expliqua qu'il venait de terminer la liaison de la maison avec le réseau internet de la ville. Il est vrai que j'avais fait la commande d'une box il y a presque un mois. Il entra pour m'installer le boitier, le paramétrer et m'expliquer en quelques minutes son fonctionnement. J'allais, selon lui, pouvoir profiter d'un panel de chaînes inutiles. Quand il quitta la maison il était plus de midi et les petits nuages du matin avait laissé place à un large ciel bleu. Je filai sous la douche et décidai d'y rester un moment en fumant deux cigarettes pendant que l'eau chaude filait sur l'ossature saillante de mon corps. Je déjeunai sur le pouce : une soupe chinoise en sachet tout en regardant mes jeunes épis de maïs. J'espérai pouvoir en manger l'année prochaine. Avec Jake.

Toute la journée, je reculai l'échéance pour ne pas avoir à appeler l'inspecteur. J'étais allée faire des courses, j'avais pris un café à la pizzeria alors que je n'avais plus besoin de leur connexion internet et je m'étais occupée du maïs et des fleurs nouvellement plantées jusqu'à 5 heures de l'après-midi. À la fin de la journée, j'avais fini par craquer et m'étais servi un verre de vin. Au bout du troisième, j'avais l'impression de commencer à y voir plus clair. Je voulais tirer un trait sur tout ça et dire la vérité. Après, je pourrai poursuivre ma vie comme je l'entends. Le téléphone à la main, j'essayai de composer le numéro de l'inspecteur Winters sans trembler.

— Inspecteur Winters ? lança une voix fatiguée.

— Bonjour Inspecteur. Anna Nichols.

— Oh bonjour Madame Nichols. Que puis-je faire pour vous ?

Je l'entendis se redresser sur son siège. Il était probablement encore au bureau.

— Je pense que j'ai certaines choses à vous dire à propos de mon mari. Est-ce qu'on pourrait se voir ce soir ou demain peut-être ?

— Écoutez, je suis rentré à Charlotte, mais pouvez-vous venir jusqu'ici ? Ce sera plus simple pour recueillir votre déposition et si nous avons par la suite besoin de vous poser d'autres questions, et cætera…

— C'est que ce n'est pas la porte à côté…

Je commençais à en avoir marre de tous ces aller-retours dans mon ancienne ville.

— Oh, je suis sûr que vous devais avoir de vieux amis ou de la famille à qui rendre visite, dit-il sans entrain. Je suis habituellement au bureau de police dès 8 heures du matin jusqu'à tard. Appelez-moi quand même avant de passer, on ne sait jamais.

Je n'eus pas le coeur de le contredire. Il avait l'air tendu et pressé. Je le saluai en lui disant que je ferai au mieux puis raccrochai. Je ne voulais pas retourner à Charlotte encore une fois. Si j'avais quitté cette ville, c'était pour la simple et bonne raison qu'elle me rappelait trop de souvenirs.

Quand Jake arriva à 21 heures, j'étais presque ivre. J'avais essayé de lui cacher, mais il l'avait rapidement remarqué.

J’étais sûre qu’il allait me sermonner, mais au lieu de ça, il prépara du café noir. Nous étions installés dans la cuisine, sur les chaises inconfortables en Formica laissées par les anciens propriétaires.

— T’aurais peut-être pas dû déménager de Charlotte, dit-il avec un demi-sourire quand je lui racontai ma discussion téléphonique avec l’inspecteur Winters. Mais, si tu ne l’avais pas fait, on ne se serait jamais rencontré toi et moi…

— Tu veux bien arrêter avec tes grandes phrases, dis-je en riant. T’essayes de me charmer ou quoi ? dis-je en tirant la manche de son t-shirt.

— Pas la peine, c’est déjà fait.

Il avait raison. J’avais beau essayer de lui faire croire que j’étais insaisissable, mais je commençais à vraiment l’aimer ce type de la campagne. Cela m’effrayait, mais dans un sens me rassurait quelque peu. J’étais toujours capable d’aimer. Mais est-ce que quelqu’un serait capable de m’aimer moi ?

On entendait tellement parler d’infidélité, dans les films, les livres ou même à travers la musique. Avant, lorsque j’étais encore la gentille femme mariée, j’aurais très bien pu me pavaner pour dire que moi, je n’avais jamais connu la trahison d’un homme. J’étais persuadée d’avoir trouvé quelqu’un de tellement honnête envers les autres et lui-même que jamais il ne pourrait s’abaisser à ce niveau. C’était un doux sentiment de sécurité, comme si celui-ci était plus important que le sentiment d’amour. Comme si la confiance valait plus que la passion. Et aujourd’hui, je me demandais à quel moment cette belle image du couple parfait avait volé en éclats sans que je m’en aperçoive. Toutes ces après-midis chez Mark et Helen, à parler comme si de rien était, alors que ces deux enfoirés savaient parfaitement que j’étais une femme cocue. Ces soirs où Eliott et moi faisions l’amour en nous regardant droit dans les yeux, alors que quelques heures avant, il s’envoyait en l’air avec une autre. Les éternelles copies à corriger dans la salle des professeurs avec des collègues alors qu’il matait des pornos au Milk Club. Je me sentais tellement minable. Comment moi, j’avais pu me laisser berner tout ce temps ?

— Anna, tout va bien ?

— Oui, oui, dis-je en sortant de ma torpeur.

— Tu veux que je te prépare quelque chose à manger ? dit-il en caressant ma joue de sa main chaude.

— Oui.

Nous nous observions quelques instants, souriant, puis j’ajoutai :

— Jake ?

— Quoi ?

— Reste avec moi cette nuit.

J’avais décidé de prendre l’avion pour me rendre à Charlotte. Je m’avalerai un ou deux verres avant, histoire de me détendre un peu. Je louerai ensuite une voiture directement de l’aéroport. Avec une heure et demie de vol, j’aurai l’impression d’arriver en un éclair. Ça me changerait de mes huit heures de voiture.

De retour en Caroline du Nord pour la troisième fois depuis mon déménagement, l’agence de location me donna une hybride. C’était la première fois que je conduisais ce genre de voiture et je regrettai rapidement ma vieille Chevrolet. Celle-ci sentait le plastique neuf et n’émettait aucun bruit au démarrage. J’avais l’impression de conduire un vaisseau spatial. Elle était dotée d’un GPS dernier cri que l’on pouvait commander à la voix. Je lui demandai de me diriger vers l’adresse indiquée sur la carte de visite de l’inspecteur Winters. Le son de la radio ne faisait aucun grésillement et les roues semblaient rouler sur de la mousse. Il était presque 1 heure de l’après-midi, et la population de Charlotte se précipitait dans les petits restaurants, diner et snack pour la pause déjeuner. Il faisait plutôt froid, mais les nuages laissaient passer quelques rayons de soleil réconfortants. La radio jouait un vieux titre de AC/DC particulièrement affectionné par mon père, Highway to Hell , alors que j’empruntais le chemin que m’indiquait le GPS. En arrivant sur l’express, je m’aperçus que la sortie que j’empruntais régulièrement pour remonter jusqu’à mon ancienne maison n’était qu’à quelques mètres. Par curiosité, je décidai de la prendre pour aller voir si les nouveaux propriétaires s’étaient installés et s’ils avaient touché au jardin. Et je refusais à me dire que c’était uniquement dans le but de retarder mon rendez-vous avec l’inspecteur. La route me faisait passer devant les anciens magasins, restaurants, et bars que je fréquentais à l’époque. J’avais l’impression de les voir passer comme on regarde des vieilles photos sans contraste dans un vieil album poussiéreux . L’itinéraire me conduisit jusqu’au lycée St Paul. Je ralentis par réflexe et observai le parking et l’entrée de l’école. J'aperçus alors rapidement la voiture de Mark. Le poste de police attendra encore un peu. Je virai à gauche d’un coup sec pour rentrer dans le parking et me garai à quelques voitures de celle de Mark. Il était 13 heures et 22 minutes. Les cours ne reprendraient qu’à partir de 14 heures. Je sortis de ma voiture en scrutant les alentours. D’un pas rapide, je me

dirigeai vers la Mercedes étincelante de Mark et essayai d'ouvrir l'une des portières. Sans surprise, je découvris que celle-ci était fermée. J'aurais très bien pu me la jouer braqueur en tentant de la fracturer, mais l'alarme se déclencherait à coup sûr. Quelques étudiants déjeunaient sur les tables que j'apercevais au bout du parking et des professeurs discutaient au niveau de l'entrée arrière de l'école. De loin, j'étais sûre de reconnaître un des types, probablement rencontré à un pique-nique ou à un pot de départ. En m'approchant, ses yeux s'illuminèrent lorsqu'il m'aperçut.

— Tiens, bonjour ! Qu'est-ce que vous faites ici ?

J'aurais pu parier qu'il avait oublié mon prénom.

— Je viens rendre visite au directeur. Nous avons des choses à voir à propos d'Eliott. Vous savez…

Je pris un air morose et fatigué. J'avais besoin que quelqu'un m'ouvre la porte. L'établissement était privé et ne s'ouvrait qu'avec une carte ou lorsque l'on passait par l'entrée principale et que le gardien vous autorisait à rentrer. Pris de pitié, il passa sa carte et me laissa rentrer avec un sourire complaisant. Je le remerciai et me dirigeai rapidement vers la salle des professeurs. Par la petite lucarne, je vis deux jeunes femmes en train de discuter autour d'une machine à café surannée qui avait servi bien plus de tasses qu'elle n'en avait la possibilité. À leur droite, des petits casiers où chacun des professeurs déposait ses affaires en début de journée pour les récupérer avant de rentrer chez eux. Les clés de la voiture de Mark étaient sans doute rangées ici. Mais je n'avais aucun moyen de rentrer sans me faire voir. Je regardai autour de moi. Des élèves, chargés de cahiers et mâchouillant du chewing-gum faisaient des va-et-vient dans le couloir. Il fallait que je trouve une diversion. Un peu plus loin sur ma droite, je remarquai un petit boitier rouge à côté des toilettes pour filles, qui, en m'approchant, s'avéra être une alarme à incendie. En à peine trois secondes, je pris la décision d'appuyer dessus puis de courir me cacher dans les toilettes. J'entendis un mouvement de foule dans le couloir, des rires et des remontrances de professeurs, fâchés de ne pas avoir été prévenus à l'avance de l'exercice. Apparemment, ils avaient rapidement éliminé la possibilité d'un véritable incendie. J'attendis que le calme se fasse et sortis discrètement des toilettes. Les couloirs étaient parfaitement vides et l'alarme résonnait toujours donnant une image de fin du monde à l'école. Je me précipitai dans la salle des professeurs laissée ouverte et fonçai vers le casier de Mark.

— Merde ! lançai-je.

Le casier était fermé. Je n'avais pas le temps de traîner, il fallait que je l'ouvre maintenant. Je promenai mon regard tout autour de moi et vis un couteau dans l'évier, juste à côté de la machine à café. C'était une petite serrure qui était plus là pour décourager que pour réellement protéger, le couteau ferait parfaitement l'affaire. Après quelques secondes à forcer la serrure, j'arrivai enfin à la faire tourner et à ouvrir le casier. Mark y avait laissé un tas de paperasse, de livres, de carnets mais aussi des Mentos, son portefeuille, le chargeur de son téléphone et, pour ma plus grande satisfaction, les clés de sa voiture. Malgré tout, je fus déçue de ne pas y trouver son téléphone portable. Je refermai le casier, utilisai le couteau pour le verrouiller de nouveau et fis la mou quand je découvris que j'avais fait quelques entailles sur la serrure en fer. Je me rassurai en disant qu'il ne le remarquerai probablement pas tout de suite et que ça me laissait un peu de temps.

Je regagnai les toilettes et attendis quelques minutes qu'élèves et professeurs retournent dans l'établissement et reprennent leurs activités. Puis, je pressai le pas jusqu'au parking en prenant soin de ne pas rencontrer le propriétaire de la voiture que je m'apprêtais à fouiller. Un petit son m'indiqua que la Mercedes était ouverte. Je pénétrai à l'intérieur en profitant de la discrétion des vitres teintées. L'habitacle et les sièges étaient entièrement de couleur noire et dégageaient cette odeur si particulière des produits censés protéger le cuir. Je fouillai d'abord le vide-poche côté passager. Il contenait des papiers pour les constats, des CD, de la monnaie, et des vieux paquets de cigarettes (je ne savais pas que Mark fumait). Rien de bien intéressant néanmoins je décidai de lui emprunter deux trois blondes de son paquet. Je fermai le vide-poche et regardai tout autour de moi. La voiture donnait l'impression d'avoir été récemment nettoyée. Mark devait être le genre de type à faire plus attention à sa voiture qu'à sa femme. Je jetai un œil vers les sièges arrières où trônait uniquement un grand parapluie noir. J'avais appris en lisant pas mal de polars qu'il fallait toujours fouiller l'espace entre les sièges. Avec une certaine habileté, je réussis à passer sur les places arrières et je passai ma main à travers les interstices. Il n'y avait rien. J'émis un bruit de frustration et continuai de fouiller dans les moindres recoins à portée de main. Rien sous le siège conducteur ou passager non plus. Il me restait le coffre même si cela présentait plus de risques. Je regardai par la fenêtre. La cloche venait juste de sonner et indiquait la reprise des cours. Au bout de cinq minutes, le parking était complètement désert, j'en profitai alors pour sortir du véhicule et ouvrir le coffre. Dedans, un démonte-pneu, un cric, des boîtes d'ampoules de rechange, une lampe torche, des lingettes nettoyantes, des sacs-poubelle et une couverture. Le kit parfait du parfait conducteur. Tout était trop propre. Je remarquai sous la couverture le début de l'ouverture d'une petite trappe, l'endroit où sont parfois rangées les roues de secours. Il me fallut plusieurs essais pour réussir à l'ouvrir tant celle-ci était bien fermée. Apparemment, elle avait bien contenue une roue de secours, fut un temps, mais avait été remplacée par une mallette en métal. Plus loin, j'entendis la porte d'entrée arrière du lycée claquer. Je jetai un œil et vis Mark en face de celle-ci. Mon coeur fit un bond. Je récupérai la mallette et fermai le coffre en toute vitesse. Probablement attiré par le bruit, Mark hurla dans ma direction. Je jetai ses clés par-dessus un bosquet et fonçai jusqu'à ma voiture de location garée vingt mètres plus loin.

— Anna ! Putain ! Je vais te tuer !

J'entendais Mark aboyer derrière moi quand j'arrivai enfin à hauteur de mon véhicule. Je rentrai à l'intérieur et jetai la boîte sur le siège d'à côté. En fermant la porte, je le vis observer sa Mercedes avant de presser le pas vers moi. Je démarrai mon hybride en essayant de limiter mes tremblements. Je pris rapidement la sortie du parking et dus longer la rue en sens inverse où Mark avait arrêté sa course sur le trottoir. Il lança une petite pierre contre le pare-choc de ma voiture et m'envoya un regard furieux. C'est à ce moment-là que je fus contente de ne plus vivre dans la ville et qu'il ne puisse pas venir jusqu'à chez moi. Lorsqu'enfin plusieurs kilomètres me séparèrent de Mark, je soufflai et laissai évacuer un petit rire nerveux. Je poursuivis mon chemin pendant encore une dizaine de kilomètres et trouvai une ruelle tranquille pour me garer.

La boîte sur les genoux, je scrutai les environs et pris une large inspiration pour calmer les battements de mon coeur. Doucement, j'ouvris le couvercle de couleur rouge et découvris son contenu. Un téléphone portable de la marque Nokia, qui me sembla dater de quelques années y était entreposé. En dessous se trouvait la carte de membre de Mark du Milk Club, ainsi qu'une liasse de billets de cinquante dollars et un sachet rempli de petites pilules de toutes les couleurs. Il s'agissait de sa boîte secrète, là où il cachait sa seconde vie. Ce type me révulsait encore plus de jour en jour. Dans l'immédiat, c'était le téléphone qui m'intéressait et la chance était de mon côté puisqu'il n'était pas éteint. Je ne savais pas par quoi commencer en premier. Regarder les photographies pour y découvrir peut-être le visage de Sara Coleman ? Fouiller le répertoire pour voir s'il avait son numéro ? Ou lire les échanges de sms avec Eliott ? Je m'allumai une des cigarettes que j'avais piquées à Mark et décidai en premier lieu de lire les messages. Apparemment, ce minable avait décidé de se protéger en ne marquant pas les prénoms en entier. Les destinataires étaient « Ch », « El », « Br » ou « Sa ». Mes mains tremblaient. Si ce téléphone était caché dans cette boîte, il y avait bien une raison. Je pris quelques secondes pour me calmer, et commençai enfin ma lecture.

Chapitre 10

Sara Coleman
18 mai 2015

Il avait déjà plus d'une demi-heure de retard. Déjà que j'avais dû me rendre dans ce pub sordide, je devais maintenant l'attendre en évitant de croiser les regards des mecs qui me dévisageaient. J'avais commandé un lait chaud auprès du serveur même si j'avais terriblement envie d'un verre d'alcool. Le type du bar m'aurait sans doute demandé ma carte d'identité et ça aurait été cuit. Et puis, je savais très bien qu'il ne fallait plus que je boive.

— Excuse-moi, je suis en retard, dit-il en s'installant rapidement à la table en enlevant son écharpe.

— Je sais. Qu'est-ce que tu foutais ?

— Tu sais bien ce que je foutais, Sara.

— Tu parlais avec ta femme, c'est ça ? Tu lui as enfin tout dit ? dis-je pour l'énerver, car je savais pertinemment qu'il ne l'avait pas fait et qu'il ne le ferait jamais.

Il me dévisagea d'un air furieux. Cela faisait des mois que je le harcelais avec ça. Cette situation me rendait folle.

— Combien de temps ça va durer hein ? Combien de temps il va falloir qu'on aille se cacher au bout de la ville pour se voir ?

— Tu sais bien qu'on n'a pas le choix merde ! Putain Sara, tu as 17 ans… dit-il en chuchotant.

— Ok, dis-je en le défiant du regard. Ça veut donc dire que dans moins de dix mois, à ma majorité, t'iras tout balancer à ta femme, tu la plaqueras et tu vivras enfin avec moi sans te cacher ?

Il ne répondit pas. Il ne répondait jamais quand je lui posais ce genre de questions. Je le détestais de me faire ça.

— Fais-moi confiance, dit-il au bout de quelques secondes en plaçant sa main sur la mienne.

— Non, je ne te fais plus confiance Eliott ! dis-je en retirant ma main. Je vais finir par aller tout lui dire moi-même.

Il me regarda encore une fois avec une exaspération tout à fait perceptible. Je me demande comment, en l'espace d'un an, nous avions réussi à passer d'une totale passion sexuelle et intellectuelle à un tel sentiment de rancœur l'un envers l'autre.

— Tu n'oserais pas faire ça, rassure-moi ? dit-il en contenant son agacement.

— Et pourquoi pas ? répondis-je avec un air dédaigneux. C'est toi le psychopathe sexuel, c'est toi le coupable, le professeur pervers qui couche avec une de ses élèves !

— Tais-toi !

J'avalai une gorgée de ma tasse de lait. J'avais envie de l'étrangler de mes mains. Nous nous toisions depuis une dizaine de secondes lorsque j'entrepris de glisser ma main sur le haut de son pantalon.

— Arrête ça ! lâcha-t-il en repoussant ma main.

— Pourtant hier, ça n'a pas eu l'air de te déplaire…

— Écoute, Sara, ça ne peut plus durer.

— Quoi ? dis-je en effaçant mon sourire lubrique de mon visage.

— Nous…

Mon coeur s'arrêta pendant quelques instants. Est-ce qu'il était en train de me quitter ?

— Sara… je suis marié, il faut que tu comprennes que…

— Je suis enceinte.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Je ne répondis pas. Je le vis devenir blême immédiatement. Il ne l'avait pas vu venir. Moi non plus d'ailleurs. J'avais fait le test hier soir après avoir constaté que j'avais plus de trois semaines de retard de règles.

— Comment… comment c'est possible ? On s'est protégé ! dit-il paniqué.

— Le risque zéro n'existe pas Eliott.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Comment ça qu'est-ce que je vais faire ?

— Tu vas avorter, rassure-moi ?

— Non, Eliott. Je ne vais pas avorter. Je suis catholique, et je pense que l'avortement est un péché. Et si mon père venait à l'apprendre, ce serait une catastrophe.

— Et moi Sara ! dit-il en essayant de calmer sa voix pour qu'on ne nous entende pas. Si on apprend que je t'ai mis enceinte, je vais finir en taule, tu comprends !

— Écoute, je n'ai plus le temps d'en parler avec toi maintenant. Il faut que je rentre, dis-je en récupérant mes affaires. On se voit vendredi soir au Milk Club comme prévu, on en parlera là-bas.

Il m'attrapa le poignet. Dans ses yeux, de la peur, de l'agacement, mais aussi une lueur d'émotion. Il y avait quelques semaines, il m'avait avoué qu'il m'aimait. Dans une autre vie, à un autre moment, l'annonce de ce bébé lui aurait sans doute fait plaisir. Je l'embrassai sur la joue et quittai le bar.

J'avais dit à mes parents que je passais la nuit chez Emily et Emily en avait fait de même avec les siens. La technique classique du double-alibi. Nous étions arrivées en avance au Milk Club. C'était grâce à Mark qu'on avait pu rentrer ici et avoir notre carte de membre. Il nous avait fait des faux papiers d'identité pour que l'on puisse « s'amuser un peu » comme il avait dit. On était de nature curieuse, et on avait même ramené quelques copines. Très vite, le lieu était devenu notre quartier général. Mark avait raison, c'était histoire de s'amuser un peu.

Je sais que certaines arrivaient à se faire de l'argent en offrant quelques services à des hommes, mais moi je n'avais jamais accepté de faire ça. Faire la fête, danser, boire, ok, mais je suis la femme d'un seul homme. J'avais rencontré Eliott ici, grâce à Mark. Je crois qu'on s'est plu tout de suite. Jamais quelqu'un ne m'avait embrassé de la sorte. On avait fait l'amour le premier soir. Les gens diraient que je suis une fille facile peut-être, mais moi je n'avais jamais couché avec Mark contrairement à toutes les autres. Pourtant, c'était un très bel homme. Il avait essayé à plusieurs reprises quand Eliott n'était pas là. Il avait même failli réussir quand j'avais essayé une de ses pilules d'ecstasy. J'avais plané une partie de la soirée et passé l'autre à vomir, du coup il avait rapidement abandonné.

Je regardai Emily se déhancher sur la piste de danse au bras d'un jeune gars. Il avait l'air d'être nouveau, je ne l'avais jamais vu avant. C'était rare de voir des mecs en dessous de trente ans ici. Une main me saisit le poignet et je manquai de lâcher mon verre.

— Faut qu'on discute.

C'était Mark. Il avait l'air furieux.

— Putain, mais qu'est-ce qui t'arrive ? Lâche-moi, tu me fais mal ! hurlai-je.

— Arrête de gueuler. Suis-moi.

Il serra sa prise et me traina vers le couloir des chambres. J'aurais voulu qu'Emily me voit mais elle était bien trop occupée avec son prochain coup. Je pensais qu'il allait m'amener dans une des chambres, mais il continua son chemin au bout du couloir. Il ouvrit une porte où était inscrit « réservé au personnel ». Un tas de cartons de boissons étaient empilés les uns sur les autres et des étagères en fer, à deux doigts de s'écrouler, emmagasinaient verres de champagne et vieilles bouteilles de vins.

— Sors, m'envoya Mark.

— Quoi ?

— La porte là, devant toi.

Je poussai la porte en appuyant sur une poignée automatique et me retrouvai à l'extérieur. Eliott était là. Il avait l'air contrarié et ne m'envoya même pas un regard. Mark nous rejoignit rapidement.

— Mais merde, vous me faites quoi là ? demandai-je déjà agacée.

— Eliott m'a tout dit Sara.

— À propos de quoi ? dis-je en haussant le ton.

— Tu sais très bien à propos de quoi.

Eliott était adossé contre un mur et fixait ses pieds. Mark, lui, par contre, me regardait droit dans les yeux.

— Tu te rends pas compte dans quelle merde tu nous mets là, lança Mark en s'allumant une cigarette.

— Hey ! Je te rappelle qu'il faut être deux pour faire un bébé. T'es prof non ? Tu ne vas pas quand même tout me mettre sur le dos ?

— C'est toi qui refuse de te faire avorter. Pas Eliott.

— La décision ne vous appartient pas. C'est mon bébé, j'en fais ce que je veux ! Et ça ne te regarde pas Mark, dis-je en le pointant du doigt.

— Pardon ? dit-il en mettant sa main autour de son oreille. Ça ne me regarde pas ? enchaîna-t-il en lâchant un rire agressif. Mais dans quel monde tu vis Sara. Tu crois que vous allez pouvoir vivre votre amour au grand jour et élever votre enfant dans un joli monde où tout le monde sera content pour vous ? Vous vous êtes rencontrés ici ! Dans un club où t'as même pas le droit de foutre les pieds normalement. Toi et tes copines, vous avez passé un accord avec moi. Tout ce qui se passe au Milk Club, reste au Milk Club. J'ai déjà été bien gentil de ne rien dire quand je vous ai vu vous enticher l'un de l'autre. Mais là, ça va trop loin !

Je bouillais intérieurement. Mark était un pauvre type. Je savais qu'il bandait sur des vidéos de gamines alors qu'il avait une môme d'à peine cinq ans à la maison. Et je l'avais déjà vu coller des mains aux fesses à des élèves de St Paul d'à peine treize ans.

— Tu vas aller te faire avorter sans poser de questions, t'entends ? dit-il en s'approchant de moi.

— Va te faire foutre ! lançai-je avant d'essayer de m'enfuir.

J'eus à peine le temps de faire un mètre que Mark m'attrapa par les cheveux.

— Mark ! Arrête sans déconner, tu vas trop loin, lâche la… cria Eliott, désespéré par la situation.

— Tu vas pas t'y mettre toi non plus ! Tu veux pas finir en taule, non ? Alors laisse-moi régler ça. Elle veut jouer à la grande, alors elle va assumer.

Il me saisit par la gorge ce qui m'empêcha de respirer.

— Mark ! Arrête ça !

Eliott se jeta sur lui, mais cet enfoiré avait tellement de force qu'il n'arriva pas à lui faire lâcher prise. J'envoyai alors mon pied vers l'entre-jambe de Mark mais ratai mon effet de surprise. Il avait réussi à se protéger. J'essayai de lui griffer le visage alors que ma vision était en train de virer au rouge vif. J'entendis Eliott se ramasser un coup dans le visage et tomber par terre alors que Mark me tenait la gorge avec une seule main. Des larmes commençaient à s'échapper de mes yeux. Puis, je réussis à respirer. Mark m'avait lâchée en me projetant vers le sol. Je toussai et essayai de reprendre mes esprits.

— Tu… tu t'en sortiras pas comme ça, dis-je en toussant.

— Tu me menaces maintenant ? Mais qu'est-ce que tu vas faire ? dit-il en s'agenouillant pour se mettre à mon niveau.

— Ta femme…

— Quoi ma femme ? Ma femme, elle s'en tape de ce que je fais de mes soirées ! Tu pourras aller lui raconter ce que tu veux, ça ne changera rien…

Eliott venait de se relever. Il avait l'air sonné et s'approcha de nous.

— Mark, laisse-la maintenant. Sinon c'est moi qui vais appeler les flics.

— Et qu'est-ce que tu vas leur dire ? dit-il en le dévisageant et en lui laissant quelques secondes, mais Eliott ne répondit rien. J'en étais sûr. Tu feras que dalle.

Je me relevai sans qu'il me remarque. Je devais partir d'ici. Ce n'était pas la première fois que je voyais Mark faire preuve de violence. Il devait s'en doute avoir pris une pilule.

— Où tu vas toi ? hurla Mark derrière moi.

— Je me casse. Laisse-moi !

— On n'en a pas fini. Reviens là !

Il me rattrapa rapidement et essaya de m'attraper par le bras. Je le repoussai alors qu'il essayait de me maintenir. Je lui hurlais un tas d'injures à la figure, alors qu'il venait de saisir mon poignet.

— C'est ça, casse-toi ! cracha-t-il avant de me pousser violemment en arrière.

Mon talon se coinça dans le trou d'une bouche d'égout et je dérapai.

Un choc contre ma tête. La voix d'Eliott au loin qui hurle. Puis, plus rien.

Chapitre 11

Eliott Nichols

En arrivant à côté d'elle, je vis une flaque rouge commencer à se former autour de sa tête.

— Qu'est-ce t'as fait… Putain, mais qu'est-ce que t'as fait ? dis-je à Mark avec une envie de chialer.

Sara avait chuté et s'était cognée contre l'angle d'un petit escalier de trois marches qui montait vers la porte de derrière d'un restaurant.

— J'ai pas mon téléphone sur moi ! Appelle une ambulance ! dis-je à Mark.

Il la regardait sans bouger. Une lueur de panique passa à travers ses yeux. Puis, son regard changea pour retrouver sa sérénité.

— Tu sais bien qu'on ne peut pas.

— Passe-moi ton téléphone ! dis-je en essayant de le récupérer dans sa veste, j'avais laissé la mienne au vestiaire.

Il repoussa violemment ma main en arrière.

— Qu'est-ce tu fais ? dis-je en le regardant avec un air ahuri.

Je me jetai à genoux pour regarder Sara de plus près. Elle était inconsciente et la tache était de plus en plus grande.

— Bordel, elle est en train de crever !

— Rentre chez toi Eliott, je m'en occupe.

— Quoi ? dis-je en levant mon visage vers lui.

— Tu dégages d'ici et vite, dit-il en m'attrapant par le col. Je fais ça pour sauver tes fesses.

J'étais totalement paniqué et incapable de réfléchir correctement. Je jetai un regard vers le visage de Sara qui avait perdu cette teinte dorée qui m'avait fait craquer la première fois que je l'avais vue. Mark me hurla une nouvelle fois de dégager et cette fois-ci je l'écoutai. Je reculai en regardant une dernière fois le corps de Sara étendu par terre.

Dans ma voiture une envie de vomir m'envahit. Je roulais à plus de 160 km/h pour fuir ce que je venais de voir. Mais la vitesse n'enlèverait jamais cette image. Est-ce qu'elle était morte ? Qu'est-ce que Mark allait faire ? Je me rendis compte que des larmes coulaient sur mon visage et que j'étais en train de m'exploser la mâchoire à serrer si fort les dents. Bordel, on l'avait tuée ! C'était sûr, il y avait tellement de sang par terre. Sara… Mes mains serraient de plus en plus fort le volant. J'avais l'impression de devenir fou. Je récupérai mon téléphone posé côté passager et effaçai l'intégralité de mes messages. Il fallait que je me débarrasse de toutes preuves me reliant à elle. Et j'y pense, il y avait ce bijou que je lui avait offert pour son anniversaire. Une petite colombe en argent. J'avais entendu dire que la colombe était le signe de la pureté. Ce qu'était Sara quand je l'ai rencontrée. Jeune, belle, une peau parfaite, de longs cheveux blonds, la vie devant elle… Elle l'avait oublié il y a une semaine au club et je l'avais planqué dans la poche d'un pantalon de jogging en attendant de lui rendre. Au pire, Anna aurait pensé que je lui cachais un cadeau surprise. Bien entendu, j'avais moi-même oublié de le rapporter à Sara. Ce serait la première chose que je ferai en rentrant. M'en débarrasser. Elle l'avait porté le jour de la photo de classe pour me faire plaisir et sans doute pour m'embêter un peu et essayer de me mettre mal à l'aise devant les autres élèves. Je me souviens très précisément de cette photo. Des tas de garçons en avaient parlé en découvrant le livre scolaire. Sara était divine, elle plaisait aux hommes. J'en étais malade. Et maintenant elle n'était plus là. Je poussai un hurlement.

Mon téléphone vibra. J'avais un nouveau message de Mark.

« Surtout tu la boucles. Tu dis rien à personne. ».

Mais qu'est-ce que j'étais en train de faire ? Je fuyais alors que ce connard avait tué Sara. Je commençai à taper un message menaçant à Mark. Ma tête allait exploser. J'allais devenir fou. Il fallait que je retourne auprès d'elle. Les yeux sur l'écran, je tapai des mots sans vraiment les comprendre. Puis j'effaçai et recommençai. C'est alors que je sentis ma voiture vibrer dans tout l'habitacle. Merde ! J'étais en train de rouler sur les bandes d'urgence alors que deux points lumineux étaient en train de foncer vers moi. Le téléphone dans les mains, je perdis ces fameuses précieuses secondes de réaction et la voiture partit en embardée. Ma tête cogna à plusieurs reprises contre le volant. La dernière chose que je réussis à voir fut un visage. Un mélange entre Anna et Sara.

S'il-te-plaît, pardonne-moi.

Chapitre 12

Ça faisait dix minutes que j'avais remis le téléphone portable dans sa boîte. Ça faisait dix minutes que je retenais quelque chose coincé entre ma gorge. Quelque chose entre de la tristesse et de la colère.

Qu'est-ce que j'avais appris ? Que Mark donnait rendez-vous à une multitude de filles au Milk Club et ce, plusieurs fois par semaine. Qu'il voyait son dealer toutes les deux semaines et que certaines nanas étaient tombées accro à ses petites pilules. Mark leur envoyait aussi des messages lorsque leurs faux papiers étaient prêts, et sous-entendait que pour les récupérer, il leur fallait passer à la casserole. Il proposait même à certaines de le faire pendant les récréations ou à la fin des cours dans les vestiaires de la salle de gym.

Mais ce n'était pas le pire. Le pire, c'était ses échanges avec Eliott. Ils évoquaient souvent une certaine Sa. J'en avais déduis qu'il s'agissait de Sara Coleman. Mark n'avait apparemment pas apprécié qu'Eliott se rapproche d'elle, il estimait que c'était trop dangereux. Mais pour Eliott, c'était déjà trop tard, il était tombé amoureux d'elle. Ce message-là, je l'avais relu plusieurs fois. Je n'arrivais pas à croire ce que je venais de lire. Eliott voyait une autre femme, mais pire encore, il était tombé amoureux d'elle. Après quelques larmes, j'avais poursuivis ma lecture. Mark lui disait de rester discret, qu'ils ne se voient jamais dans des quartiers où ils auraient pu être reconnus, qu'ils devaient privilégier le Milk Club. Mais Eliott voulait l'emmener dans des endroits moins glauques que dans des salles de baise. Jamais une seule fois Eliott n'avait parlé de moi dans ses messages. Est-ce que je devais prendre ça pour une forme de respect ou de mépris total ? Étais-je si peu importante dans sa vie ? Et puis, il y avait eu ce message. Celui qui avait terminé de m'achever. SA était enceinte. Eliott était paniqué et avait demandé à Mark de le voir au plus vite pour en parler. Dans ses réponses, Mark avait l'air furieux. Puis, à la date du lendemain, les fameux messages ont clos ma lecture :

« Surtout tu la boucles. Tu dis rien à personne. ».

« C'est réglé. ».

J'avais peur de comprendre. Eliott et Mark étaient responsables de la mort de Sara Coleman. Tout coïncidait. Les visites de Sara au Milk Club avec Mark confirmées par la réceptionniste ; le bijou en forme de colombe sur la photo scolaire et retrouvé dans les vêtements d'Eliott ; les messages de Mark à Eliott envoyés la veille du signalement de la disparition de Sara. Le fait qu'elle soit enceinte et que cette histoire aurait pu éclater au grand jour et mettre Eliott derrière les barreaux pour un long moment. Et Mark avec probablement…

Une envie de vomir me crispa l'estomac pendant quelques secondes. Mon mari était un meurtrier. Il avait tué une jeune fille de dix-sept ans. Tout à coup, je me sentis vide, je ne voyais plus rien autour de moi et mes mains furent remplies de fourmillement. J'eus l'impression de faire un malaise. Je mis ma tête en arrière et essayai de respirer lentement. Mais ma gorge se serra et je fus pris d'une crise de larmes incontrôlable. J'eus honte. Honte d'avoir pu aimer un type comme lui. Honte d'avoir eu de l'admiration pour un homme comme lui. J'hurlai ma rage dans la voiture comme pour tenter d'éloigner les souvenirs heureux que j'avais eu avec lui. Désormais, je le haïssais, et plus rien ne me retenais. Je devais faire éclater la vérité. Tout raconter à la police.

Je démarrai et sortis de la ruelle. Je pris la direction que le GPS m'indiqua et roulai au-dessus des limites de vitesse. La rage avait pris possession de chacun des membres de mon corps. Je passai les feux oranges à toute vitesse et doublai chaque voiture qui se retrouvait devant moi. Je connaissais ce chemin. Je l'avais déjà emprunté plusieurs fois pour remonter jusqu'à chez Helen et Mark. À l'époque où cette ville me paraissait si lisse et si parfaite et où aujourd'hui elle me semble être laide et nauséabonde. J'eus soudain une pensée pour Helen. Elle savait que son mari la trompait, et fermait les yeux sur le problème. Mais est-ce qu'elle savait que c'était avec des gamines du lycée où il travaillait ? Avant d'aller à la police, je voulais le savoir. Je voulais connaître toute la vérité. Je coupai le GPS et me dirigeai avec empressement chez elle.

Je stoppai la voiture devant chez eux sans réellement me garer et claquai la porte avec violence derrière moi. En arrivant devant leur maison, je tapai comme une acharnée sur la porte. Une douleur me parcourut l'estomac lorsque je me demandais si Mark était déjà rentré.

C'est Helen qui m'ouvrit la porte avec un visage qui laissait entendre qu'elle n'avait pas du tout apprécié ma façon de frapper à la porte.

— Anna ! Mais tu es folle ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Est-ce que Mark est là ? dis-je d'un ton sec.

— Non ! Qu'est-ce que tu lui veux ? répondit-elle amèrement.

Je rentrai dans la maison en la poussant légèrement et me stoppai en plein milieu de l'entrée.

— Il faut que je te parle immédiatement Helen ! dis-je en la fixant.

— Non. Je te demanderai de sortir s'il-te-plaît.

— Helen, c'est important ! dis-je en insistant.

— Sors d'ici ou j'appelle la police !

— Eh bien très bien ! On va faire d'une pierre deux coups !

Son visage se transforma et laissa place à quelque chose qui ressemblait à de la peur.

— De quoi tu parles ? me demanda t-elle l'air inquiet.

— Tu savais que ton Mark te trompait avec des gamines ?

J'y étais peut-être allée un peu fort. Helen n'était probablement pas au courant qu'il la trompait avec des mineures. Rapidement, je regrettai la façon dont je lui avais annoncé la nouvelle.

— Oui.

Sa réponse me foudroya sur place. Elle se tenait devant moi, la porte encore légèrement entre-ouverte, le visage neutre. J'étais tellement stupéfaite que je ne sus quoi lui répondre pendant plusieurs secondes.

— Tu… tu savais que Mark te trompait avec des filles du lycée ?

— Oui, Anna. Un soir je suis tombée sur son deuxième téléphone qu'il avait laissé dans la salle de bains. Et j'ai lu ses messages…

— Mais… mais pourquoi tu n'as rien fait ? Pourquoi tu n'as pas averti la police ? demandai-je avec un ton ahuri.

— J'avais peur. Peur de Mark. Peur de ce que penseraient les gens.

Cette discussion me parut irréelle. Je passai ma main nerveusement dans mes cheveux détachés. J'avais envie d'une cigarette.

— Ce n'est pas une raison Helen ! On parle de jeunes filles qui ne sont pas majeures et dont Mark abusait ! Comment as-tu pu laisser faire ? Vous avez une petite fille, merde ! dis-je sans réussir à mettre la moindre retenue dans mes propos.

Helen ferma la porte doucement derrière elle et s'y appuya. Elle pencha son visage et je compris qu'elle pleurait.

— Je ne sais pas… J'avais juste peur et en parler, c'était avouer que tout ça était vrai. Je n'avais pas envie d'y croire… Pourtant, à chaque fois que je le voyais embrasser Lucy ou la prendre dans ses bras, je pensais à ce qu'il faisait le soir et j'avais envie de tout raconter. Mais je ne voulais pas perdre ma famille. Je ne voulais pas que Lucy ait un père en prison, dit-elle sans lever son regard du sol. Je sais que c'est atroce, mais c'est comme ça…

L'image que je voyais actuellement d'Helen me brisa le coeur. Pourtant je la détestais de n'avoir rien fait.

— Helen, je vais tout raconter, dis-je avec un ton glacial.

— Comme tu voudras… Je ne vais pas t'en empêcher.

— Ne dis rien à Mark ce soir. Prends une chambre d'hôtel avec Lucy ou va dans ta famille, mais ne dis rien à Mark.

— Très bien, dit-elle en essuyant une larme qui coulait sur sa joue.

— Je compte sur toi.

Elle ne répondit pas, mais leva ses yeux vers moi. Elle avait l'air d'avoir pris quinze ans d'un coup.

En sortant de chez elle, je remarquai que le ciel s'était assombri. Il allait pleuvoir. Je remontai dans ma voiture et étais désormais déterminée à me rendre au poste de police. Après deux ou trois kilomètres, les premières gouttes de pluie vinrent s'écraser contre le pare-brise. Le ciel était devenu noir. Si j'avais eu besoin d'une scène dramatique pour terminer cette journée, je n'aurais pu rêver mieux.

C'était trempée que je rentrai dans le poste de police où l'inspecteur Winters avait son bureau. Il me reçut immédiatement et je n'en sortis que trois heures après. Je lui avais remis la boîte que j'avais trouvé dans la voiture de Mark, même si celle-ci était probablement irrecevable car obtenue par effraction, le collier de Sara et le téléphone d'Eliott. Je lui avais parlé du Milk Club, des transactions louches d'Eliott et des menaces que m'avait fait Mark. Assez pour qu'ils enquêtent sur lui et ne le lâche pas. J'omettais juste de dire que j'avais toutes ces informations depuis plusieurs semaines, pour m'éviter toute inculpation de complicité.

Il avait sans doute pris pitié de moi lorsque je lui avais dis que je ne voulais pas rester à Charlotte une nuit de plus et qu'il avait accepté que je rentre chez moi. Je savais que j'allais sans doute devoir revenir pour terminer ma déposition et éventuellement pour le procès de Mark. L'inspecteur Winters avait suffisamment de preuve pour l'interroger et fouiller sa maison. En sortant de l'immeuble, la pluie tombait toujours. J'allai directement vers l'aéroport. Si j'avais pu, je me serais jurée de ne plus jamais remettre un pied à Charlotte.

Le taxi me déposa devant chez moi à 21 heures 30. Je rentrais à l'intérieur de la maison avec une sensation de soulagement. Cette fois-ci, j'avais tout dit. Les choses n'étaient plus entre mes mains. J'étais libre de poursuivre ma vie et de faire le deuil de mon ancienne vie. J'envoyai un message à Jake sur son téléphone portable. Il m'appela quelques minutes plus tard et je lui racontai rapidement les derniers événements. Il était de sortie avec un ami d'enfance, mais insista plusieurs fois pour venir me voir tout de suite. Il avait peur que je reste seule cette nuit. Je mentis en disant que tout allait très bien et qu'il profite de sa soirée. J'avais envie de le voir, j'avais besoin de lui, de ses bras et de parler, mais Jake n'était pas ma bouée de sauvetage. Il m'avait déjà beaucoup aidée, il méritait une soirée pour lui. Nous prîmes la décision de nous voir le lendemain et je raccrochai après lui avoir dit qu'il pourrait venir à n'importe quelle heure, que je l'attendrai sagement au lit.

Dans la cuisine, je sortis une bouteille de vin rangée sous l'évier et un grand verre. En buvant tranquillement mon Pinot Noir, je me demandai si Mark était déjà en plein interrogatoire et Helen en garde à vue. J'eus pendant quelques instants, un léger sentiment de culpabilité. J'avais bouleversé leur vie bien tranquille. Et probablement condamnée Lucy à vivre son enfance et son adolescence loin de ses parents… Je m'allumai une cigarette et profitai du calme ambiant. Il me faudrait plusieurs mois, plusieurs années pour me remettre définitivement de cette histoire. Je me demandai comment les parents d'Eliott réagiraient lorsqu'ils seraient mis au courant. Leur fils adoré, à l'avenir tout tracé et à la personnalité brillante se révélait être un pervers qui avait tué une mineure qu'il avait mise enceinte.

Je me trainai jusqu'au salon avec ma bouteille et m'installai sur le canapé. J'allumai la télévision et essayai de trouver une émission creuse et puérile pour m'endormir devant mais rapidement, je ne pus résister à la tentation de passer sur la chaîne d'information en continu. Allaient-ils parler de l'affaire Sara Coleman ? Allais-je voir Mark se faire embarquer par une armada de flics ? Pour le moment, les présentateurs avaient surtout l'air excités par l'annonce d'un énième divorce de stars qui s'était répandue comme une traînée de poudre dans tout le monde entier. En les écoutant parler, je me rendis compte de l'indécence de ces gens. Stars ou pas, ils parlaient d'êtres humains traversant une période difficile. Je me servis un troisième ou quatrième verre. J'avais pris une position plus confortable et sentis que mon corps commençait à se relaxer complètement. Il ne me faudrait pas plus de dix minutes pour m'endormir. Le son de la télé devint au fur et à mesure plus lointain, et enfin, je m'endormis.

Vous savez qu'il s'agit d'un cauchemar uniquement une fois que vous êtes réveillés.

J'avais transpiré et renversé mon verre de vin au sol. Merde ! Une migraine était en train de me scier le cou et ma bouche était complètement desséchée. Par la fenêtre, le jour commençait timidement à se lever, et le peu de lumière que renvoyait le ciel m'éblouissait, à m'en brûler les yeux. La télé était toujours branchée sur la même chaîne, seuls les présentateurs avaient changés. Je me dirigeai maladroitement vers la cuisine, à la recherche d'un cachet et d'un grand verre d'eau.

Dans mon rêve, Eliott m'étranglait au beau milieu de la ruelle du Milk Club. Je l'avais supplié de me laisser en vie pour le bébé que je portais et que nous avions décidé d'appeler Sara. Son regard était injecté de sang et prenait parfois l'allure de celui de Mark.

En retournant dans le salon, j'enlevai le pull que j'avais gardé sur moi. Je m'assis de nouveau sur le canapé en avalant mon comprimé et fixai l'écran de la télévision. Il me fallut quelques secondes pour me rendre compte qu'ils parlaient de l'affaire Coleman depuis plusieurs minutes. Il s'agissait d'un flash spécial. Un gros titre annonçait que le

principal suspect était actuellement recherché dans tout le pays. Mon coeur se mit à battre à toute allure. Dans mon stress, j'eus du mal à comprendre ce que racontait l'un des journalistes. Il parlait d'un homme, la trentaine, vivant dans un des quartiers chics de Charlotte, qui avait fui son domicile et était recherché depuis cette nuit par les forces de police. Mes mains tremblaient. La chaîne diffusa ensuite la photographie et le nom de Mark ainsi qu'un numéro d'urgence à appeler si quiconque avait des informations sur sa localisation. Je récupérai mon téléphone portable qui m'indiqua qu'il était un peu plus de 6 heures du matin et qu'il n'avait plus de batterie. Où était Mark ?

Je coupai la télévision, et restai un instant sans bouger sur le canapé. Je pouvais entendre le sang bourdonner dans mes oreilles. Rapidement, je récupérai mon téléphone et lançai la composition automatique du numéro de Jake. Un long bip m'indiqua que le téléphone était déchargé et annula l'appel avant de s'éteindre. Je portai mon regard vers ma nouvelle box internet qui devait aussi permettre de brancher un téléphone. Téléphone fixe que je n'avais bien entendu pas encore connecté, ni même pensé à acheter. Ma respiration ne faisait que s'accélérer. J'avais la désagréable sensation de ne pas être seule. Est-ce que j'avais raison ou bien était-ce juste dû à ce que je venais d'entendre à la télévision ?

Non. Je n'étais pas parano. Je venais d'entendre clairement le plancher de ma chambre craquer à l'étage supérieur. Calme-toi, « Le bois, ça vit. » comme disait ton père quand tu étais petite. Un nouveau craquement. Celui-ci semblait venir du couloir du dessus. Ça se rapprochait. Je me levai du canapé et courus jusque dans la cuisine pour récupérer une arme, quelque chose pour me défendre.

J'ouvrai le tiroir à ustensiles et fouillai pour trouver le couteau le plus long que j'avais. Puis, ma tête heurta violemment le meuble au-dessus du plan de travail. Une première fois, et une deuxième fois. J'entendis les os de mon nez et de mon arcade sourcilière craquer et résonner dans toute ma tête. Ma vue se troubla de rouge et je compris que c'était du sang qui coulait de mon front. Je me sentis ensuite glisser sur le sol. Au bout de quelques secondes, je réussis à retrouver mes esprits et à essuyer le sang qui brouillait ma vue avec la paume de ma main. Mark se tenait devant moi. Il tenait dans sa main gauche le couteau que je comptais récupérer. Comment m'avait-il retrouvé ?

— Je t'avais prévenue Anna. Je t'avais dit que tu ne t'en sortirais pas aussi facilement. Il a fallu que tu ouvres ta bouche…

— Va te faire foutre Mark, dis-je en crachant du sang au sol. Tu crèveras en prison, c'est trop tard pour toi maintenant.

Il se força à rire. Un rire de tordu comme dans les films qui me donna envie de le frapper au visage.

— J'ai pris de l'avance et j'avais déjà prévu qu'une conne dans ton genre crache le morceau aux flics. Tu partirais où, toi, avec 300 000 dollars en liquide ? dit-il en envoyant un regard vers une valise noire posée sur la table de la cuisine.

Je levai péniblement mes yeux jusque-là et réprimai une envie de hurler pour qu'on vienne à mon secours. Je savais que Mark était riche, qu'il gagnait bien sa vie, mais pas à ce point.

— J'imagine que c'est la première fois que tu vois autant d'argent de ta vie, dit-il en sortant un sachet de sa poche que je reconnus aussitôt. Je suis sûr que t'as jamais essayé, non ? ajouta-t-il en me regardant avec un sourire amusé et en agitant le sachet.

Il se pencha à mon niveau et mit ses mains autour de ma mâchoire. J'essayai de me débattre, mais Mark appuya son genou contre mon ventre. Avec ses doigts, il réussit à me faire ouvrir la bouche en grand et à m'enfourner une pilule rouge au fond de la gorge.

— Avale maintenant.

Je fis non de la tête alors qu'il ne relâchait pas la pression autour de ma mâchoire. Il m'envoya un regard noir et appuya encore plus fort son genou sur mon ventre. La douleur était atroce. Des larmes commençaient à couler de mes yeux.

— Fais. Le.

J'arrêtai de me débattre et j'avalai la pilule. Il enleva enfin son genou et je me roulai en boule pour contenir la douleur.

— Tu vas voir, elles en sont toutes dingues ! Et après, toi et moi, on va pouvoir s'amuser avant que je m'en aille.

Je n'avais jamais pris de drogue. J'avais peut-être fumé un pétard ou deux adolescente, mais jamais plus que ça. Je ne savais pas du tout comment mon corps allait réagir.

Mark s'éclipsa de la cuisine un instant. J'essayai alors de rejoindre la porte qui menait derrière la maison en me

traînant au sol. Si je pouvais atteindre ma voiture, je pourrais rapidement être chez Jake. Peut-être même avant que la drogue ne fasse effet. Mais les clés de la Chevrolet étaient dans l'entrée, à côté de la porte. De toute façon, je n'eus pas le temps d'essayer puisque Mark était de retour, un large sourire sur le visage.

— Allez, on y va.

Il m'attrapa par les cheveux et me tira jusqu'en bas des escaliers. Je hurlai le plus fort possible, essayant de lui faire lâcher prise en lui enfonçant mes ongles dans la chair de ses mains. Enervé, il me lâcha et ma tête heurta le sol à côté de la première marche. Mark m'envoya un coup en plein visage, et je perdis connaissance.

Quand j'ouvris les yeux, mes mains étaient attachées sur la barre transversale de mon lit. Mes pieds, eux, étaient libres, Mark n'avait sans doute pas terminé son travail. Je regardai autour de moi pour trouver quelque chose qui aurait pu me libérer et me servir à l'assommer. Je m'agitai pour essayer de défaire mes liens. Il avait fait ça avec une vieille écharpe que j'avais offert à Eliott pour son anniversaire, il y a trois ans. L'image me glaça le sang. Eliott était complice malgré lui de ce qui était en train de m'arriver. Mais Mark n'était pas un bon criminel. On n'attache pas quelqu'un avec une écharpe, mais avec une corde ou quelque chose de plus solide. Je bougeai les mains dans tous les sens, les faisant tourner sur elles-mêmes, puis d'avant en arrière. Il avait quand même sacrément bien serré son nœud. Combien de temps me restait-il ? Qu'est-ce qu'il était parti faire ? Au bout de quelques instants, je sentis l'écharpe se détendre. Mes mouvements répétitifs commençaient à me brûler la peau. Une minute après, je retirai ma main droite d'un coup sec, puis la gauche. Mes poignets étaient à vif. Je venais à l'instant de remarquer que la télévision avait été allumée. Il devait se renseigner sur les avancées de la police.

En posant mon pied sur le sol, le parquet émit un léger craquement. J'allais devoir être prudente. J'avançai le plus doucement possible dans la salle de bains. Sous le lavabo, je récupérai dans une trousse un ciseau de couture. Jamais utilisé, donc très affuté. Je retournai dans la chambre, et mes pieds sur le sol firent une fois de plus craquer le bois. Je m'arrêtai net et tendis l'oreille. Mark venait de couper la télé. Une envie panique de pleurer me paralysa quelques secondes. Il avait dû m'entendre. Je devais me préparer à l'attaquer dès qu'il arriverait dans la pièce.

De la musique. Il venait de mettre de la musique au volume maximum sur ma chaîne Hifi. Elle résonna dans toute la maison. Un air sombre de Beethoven que je connaissais par coeur. Il m'était désormais impossible d'entendre le moindre bruit et de savoir où était Mark dans la maison. La peur me donna envie de hurler et de pleurer, mais je devais me contrôler. Je n'avais pas le choix. Il fallait que je trouve un endroit pour me cacher et le surprendre. J'aurais pu me glisser derrière la porte légèrement ouverte. Mais l'attaque serait plus difficile, car il devrait se retrouver devant moi pour que je puisse le toucher. Dans mon armoire. Mais, même problème. Il devrait ouvrir l'armoire pour que je le blesse. Et cela impliquerait le risque qu'il soit plus rapide que moi. Sous le lit. Je pourrais l'attaquer au niveau des jambes et le matelas me protégerait pendant quelques secondes. Je ne perdis pas une minute de plus et je glissai sous mon lit en récupérant quelques échardes dans les bras au passage. Allongée sur le ventre, je sentais les battements de mon coeur contre le sol. Ma respiration saccadée faisait courir des petits moutons de poussières devant moi. La musique continuait toujours. J'entendais les notes monter parfois dans les aigus, parfois dans les graves. Je me demandai si c'était la dernière musique que j'entendrais dans ma vie. Les yeux rivés sur le seuil de la porte de ma chambre, je vis enfin les chaussures de Mark. Il resta un moment immobile puis repartit. Je ne comprenais pas ce qu'il était en train de faire, et ma peur s'accentua. Le mal de tête que j'avais depuis mon réveil était maintenant accompagné d'une douleur au niveau du nez et de mon œil droit. Mon regard toujours dirigé vers la porte, j'attendis ce qui me parut être de longues secondes. Ce n'est qu'au moment où je sentis des mains se poser autour de mes chevilles que je compris que j'aurais dû penser à surveiller la porte de la salle de bains. On pouvait aussi l'atteindre à partir du couloir. Je poussai un cri lorsqu'il me tira hors de ma cachette. Puis, lorsque je pus me redresser de plusieurs centimètres, je lui envoya les ciseaux directement dans sa cheville gauche. Mark hurla de douleur et je profitai de ce moment pour me relever et courir jusqu'aux escaliers.

En haut des marches, je fus prise d'un vertige et manquai de tomber. Mes oreilles sifflaient, ma tête allait exploser et la peur m'empêchait de voir clairement autour de moi. Un nouveau morceau démarra sur la chaîne. Il s'agissait toujours d'un classique de Beethoven qui me ramena subitement cinq ans en arrière lors d'un concert à Londres que j'avais vu avec Eliott. Les cris de Mark derrière moi me ramenèrent à la réalité et je descendis les marches deux par deux jusqu'à arriver à la porte d'entrée. Je tirai la poignée pour l'ouvrir, mais à mon plus grand désarroi la porte avait été verrouillée. Je cherchai du regard les clés partout autour de moi, mais je ne vis rien. En me retournant, je découvris Mark en haut des marches. Il avait enlevé les ciseaux de sa jambe et me regardait avec un air de fou furieux. Il allait me tuer si je restai ici.

Je courus vers la cuisine et essayai la porte qui menait vers le champ de maïs. Mais cet enfoiré l'avait aussi fermée. C'était une vieille porte en bois, de piètre qualité, je pouvais peut-être réussir à l'ouvrir en l'enfonçant. J'envoyai trois coups de pieds dans la poignée et la porte céda. Je ne perdis pas un instant et me précipitai dehors, mais ma chaussure heurta l'encadrement de la porte et je dégringolai en bas des trois petites marches qui menaient vers l'extérieur. Mon menton rencontra le sol avec violence et je poussai un cri de douleur. J'étais sonnée et la drogue commençait à faire sérieusement effet. Je me retournai, essuyai la terre que j'avais sur le visage et regardai vers la cuisine. Mark était là. Il me fixait sans bouger. Mon instinct de survie me fit me lever et je courus vers les épis de maïs qui, par leur taille, allaient probablement pouvoir me cacher. Je ne réfléchissais pas et courrai là où je pouvais courir. Le champ était ridiculement petit et j'allai vite me retrouver à découvert.

— Anna ! Pourquoi est-ce que tu te caches ? Ça ne sert à rien, tu le sais très bien !

Sa voix était à six ou sept mètres derrière moi. Il fallait que j'arrête de bouger, et que je le laisse passer devant moi si je voulais avoir une chance de retourner dans la maison pour récupérer mes clés de voiture.

Je m'accroupis et attendis quelques secondes, le coeur battant. J'avais la tête qui tournait et l'estomac brûlant. Le vent faisait balancer doucement les épis de maïs et chanter les feuillages ; les échos de la musique arrivaient par intermittence jusqu'à moi. Je remarquai que j'étais en t-shirt, et qu'à cette heure-ci, il ne devait pas faire plus de dix degrés malgré la présence du soleil. Je tendis l'oreille dans l'espoir d'entendre une voiture en approche mais à cette heure de la matinée, il n'y avait que les oiseaux qui brisait le silence de la campagne.

— Salut…

J'hurlai. Mark venait de m'attraper par le bras. Je me débattis avec force et lui collai un coup dans l'entre-jambe ce qui le fit me lâcher. Je courus le plus vite possible devant moi. J'arrivai au bout du champ et aperçus ma voiture. Peut-être pourrai-je au moins m'enfermer dedans, j'avais laissé la portière ouverte, et gagner un peu de temps.

Mais je ne l'atteignis pas. Mark m'avait rattrapée et plaquée au sol. Il avait placé ses mains autour de ma gorge. Je vis ses dents blanches pincer ses lèvres. Son visage renvoyait un sentiment de satisfaction. Jamais je n'avais éprouver autant de sentiments et d'émotions à la fois. Ma tête allait exploser.

— Si j'ai déjà réussi à tuer une nana une fois, pourquoi je n'y arriverais pas une deuxième !

Mes yeux s'arrondirent sous la surprise.

— Tu crois qu'Eliott en aurait été capable ? Cet abruti l'aimait ! dit-il en riant. Peut-être même qu'il l'aimait plus que toi ! Et je peux le comprendre.

Son étreinte était de plus en plus forte malgré mes tentatives de lui faire lâcher prise. Des larmes couraient sur mes tempes.

— Tu quitteras ce monde comme tu y es arrivée, Anna : dans la boue !

Comment avais-je pu en arriver jusque là ? Est-ce que tout cela était dû à ma rencontre avec Eliott ? À sa mort ? Et si je n'avais jamais acheté cette maison et rencontré Jake ? Puis, je pensai à la petite Lucy et à l'héritage que son père allait lui laisser. Un héritage sombre, d'un père déséquilibré et pervers. Je n'avais l'impression de ne plus voir que le visage de cette petite fille. Ce serait sans doute le seul regret que je laisserai derrière moi… Celui de ne pas avoir agi en pensant une fois à elle.

Respire ! Je toussai par réflexe et je sentis que mes poumons se remplissaient d'air. Ma tête était atrocement lourde, mes oreilles sifflaient, et j'avais la sensation d'avoir fait une chute de plusieurs mètres. Ma cage thoracique était écrasée, mais je devais respirer. Qu'est-ce qu'il s'était passé ? Je levai ma tête du sol et regardai derrière moi. Jake était là. Une pelle à la main. Il venait de frapper Mark en pleine tête qui était en train de se vider de son sang et était pris de spasmes.

— Anna ! Merde, est-ce que ça va ? dit-il en lâchant la pelle et en se jetant vers moi.

Je toussai encore une fois et enlevai des cheveux collés sur mes joues.

— Je crois… dis-je avant de regarder le corps de Mark allongé au sol.

Jake me prit dans ses bras. Il avait agit par instinct pour me sauver. Je le sentis trembler de tous ses membres. Moi, je ne quittai pas des yeux le corps inanimé de Mark.

Chapitre 13

---

1 semaine plus tard

L'enterrement de Mark se tenait aujourd'hui. Je l'avais su par les médias. Bien entendu, je n'avais pas été conviée par la famille. Helen avait pu sortir de prison pour l'occasion. Elle attendait son jugement pour complicité dans une affaire d'abus sexuels sur mineurs. La presse avait pris partie pour elle, et avec un peu de chance, elle ne prendrait que du sursis. La petite Lucy avait été recueillie par ses grands-parents. C'est ce qui pouvait sans doute lui arriver de mieux.

J'avais revu l'inspecteur Winters. Il m'avait informé avoir retrouvé mon adresse écrit sur un petit papier dans la voiture de Mark sans savoir pour autant où il avait réussi à récupérer l'information. Après mes déclarations sur les derniers mots de Mark, et sans réelle preuve contre lui, il avait décidé de ne pas impliquer Eliott dans le meurtre de Sara Coleman. Plusieurs perquisitions avaient eu lieu au Milk Club et bon nombre de leurs clients étaient tombés pour possession de drogue ou détention de vidéos à caractère pédopornographique dans leur ordinateur. Le lycée St Paul essuyait aussi les retombés médiatiques et plusieurs parents avaient retiré leurs enfants de l'établissement. La ville de Charlotte était en plein traumatisme. Mark n'avait peut-être fait qu'une seule victime, mais par ricochet, il avait blessé toute une ville. Des mères, des pères, des frères, des soeurs, mais aussi des femmes et des amis. Une cellule psychologique avait été ouverte. L'inspecteur Winters m'avait encouragé plusieurs fois à m'y rendre, pour parler… J'avais juré d'y faire un tour, mais je n'en avais eu ni la force ni l'envie.

Mon père était venu me rendre visite le lendemain de l'agression. Jamais il ne m'avait autant tenu dans ses bras que ce jour-là.

Et puis Jake… Il ne m'avait pas quitté depuis une semaine. Il avait décidé de faire une pause dans son travail pour me préparer de savoureux petits-déjeuners et d'incroyables tarte à la noix de pécan. Quand je lui avait demandé comment je pouvais le remercier, il m'avait juste répondu « Sois heureuse. ». J'avais eu envie de lui répondre que c'était d'un cliché, mais je savais que cela signifiait que je devais arrêter de boire. Que désormais, je devais regarder devant moi et construire mon futur.

Mais les semaines passaient, et je continuais à m'interroger. J'avais l'étrange sentiment que cette histoire cachait encore des choses. Je n'arrivais toujours pas à trouver le sommeil. Dans la cuisine, je restais parfois à regarder le sol ou la table en me rappelant les événements qui s'y étaient déroulés avec Mark. J'avais par trois fois appelé l'inspecteur Winters, lui demandant s'il avait eu de nouvelles informations sur cette affaire, mais à chaque fois il me demandait poliment de passer à autre chose. De plus, le dossier durait depuis plusieurs mois et serait rapidement classé. Mark avait été clairement identifié comme l'auteur du meurtre de Sara. J'avais alors parlé à l'inspecteur de la valise de Mark qui contenait plusieurs milliers de dollars. Comment est-ce qu'un professeur, même d'un prestigieux lycée, pouvait avoir en sa possession autant d'argent liquide ? L'inspecteur Winters m'avait répondu que Mark trempait dans des affaires de drogue et qu'il avait très bien pu monter un réseau de revente très large. L'ecstasy rapportait beaucoup de nos jours. J'avais pourtant du mal à croire qu'il avait pu réunir plus de 300 000 dollars uniquement avec son marché noir. Mais l'inspecteur insista pour que j'arrête de me torturer l'esprit avec cette histoire. Mark était mort et enterré et rien ne ramènerait la jeune Sara.

Le délibéré du procès de Helen avait été rendu hier. Comme je l'attendais, elle n'avait écopé que de deux ans de prison avec sursis. Elle avait aussi le droit de conserver la garde de Lucy. Je décidai d'aller lui rendre visite malgré le fait qu'elle devait me détester.

En arrivant devant chez elle, au volant d'une voiture de location, je regardai leur maison. Son apparence n'avait pas changé, c'était uniquement l'intérieur qui avait été bouleversé. En remontant l'allée, je sentis que mon coeur était en train de s'emballer. J'avais peur de la revoir. Quelques mètres avant que je n'atteigne la porte d'entrée, celle-ci s'ouvrit sur une Helen habillée dans un tailleur clair. Elle me fixait et restait sur le seuil, sans bouger.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ? cria-t-elle dans ma direction.

— Je voulais te parler, dis-je en arrêtant de marcher.

— Non. Va-t'en !

À ce moment là, deux petites mains vinrent agripper la jupe de Helen. C'était Lucy qui venait de se glisser derrière sa mère. Elle regarda dans ma direction et sourit lorsqu'elle m'aperçut.

— Anna ! dit-elle avant de courir vers moi.

Je m'accroupis et l'accueillis dans le creux de mes bras.

— Comment vas-tu Lucy ?

— Ça va… Je suis contente de te voir, tu sais, dit-elle en me regardant droit dans les yeux.

Helen nous observait d'un regard amer. Elle n'osait rien dire devant sa fille. Je me relevai en conservant la main de la jeune Lucy dans la mienne.

— Est-ce que je peux rentrer ? insistai-je auprès de Helen.

Elle ne répondit qu'avec un signe de tête et je gagnai l'intérieur de la maison accompagnée de Lucy.

Il y avait des cartons un peu partout. Des meubles sous de grandes bâches en plastique et des tableaux posés à même le sol.

— Nous déménageons, lança Helen.

Dans la cuisine, elle prépara du café sans parler. Elle avait l'air d'avoir maigri et ses cheveux avaient perdu de leur éclat. Je demandai poliment à Lucy de nous laisser discuter entre grandes personnes et elle courut gaiement jusqu'à l'étage.

— Je suis contente que tu sois retournée auprès de Lucy, dis-je alors que Helen n'avait pas encore quitté la machine à café des yeux. Une petite fille a besoin de sa maman, je sais de quoi je parle…

— Et de son père, dit-elle en se retournant vers moi.

— Helen…

— Non. Ne joue pas l'apitoiement avec moi. Je n'ai vraiment pas besoin de ça.

Son regard était brillant, teinté de peine et de rage.

— Écoute, dis-je, si je suis venue te voir, aussi étonnant que cela va te paraître, c'est que je pense que Mark n'est pas uniquement responsable de toute cette histoire.

— Tu vas me parler d'Eliott c'est ça ?

Mon coeur s'arrêta.

— Ils passaient leur temps ensemble avec Mark. Et j'avais lu quelques-uns de leurs sms quand j'avais découvert le téléphone dans la salle de bains. Ils allaient dans ce club ensemble…

La machine à café crachota.

— C'est vrai, mais ce n'est pas d'Eliott dont je voulais te parler. Je pense qu'il y a une autre personne…

— Comment ça ? dit-elle en servant deux cafés dans des verres à eau.

— Est-ce que tu savais que le jour où Mark…, j'hésitai mais je poursuivis calmement, le jour où Mark est venu chez moi, il avait avec lui une valise remplie d'argent.

— Oui, je suis au courant.

— Tu sais d'où vient cet argent ? Il y en avait pour plus de 300 000 dollars.

— Je ne sais pas.

— Tu as vérifié vos comptes ? Cet argent doit bien venir de quelque part.

— Oui j'ai vérifié. Il n'a pas retiré cet argent sur l'un de nos comptes. Je pensais qu'il venait de son… trafic… dit-elle en détournant le regard.

Helen avait la même théorie que l'inspecteur Winters. Mark aurait-il vraiment gagné tout cet argent en revendant de l'ecstasy à des mineurs ?

— Tu crois vraiment qu'il a pu gagner autant d'argent en si peu de temps ? Je veux dire… il n'a pas fait ça toute sa vie ?

— Je ne sais pas, Anna. Et pour être honnête avec toi, je n'ai pas envie de savoir. Je veux juste tourner la page.

Helen avait raison. Chacune de nous devrait tourner la page. Mais je n'y arrivais pas.

— Où allez-vous déménager ? dis-je pour changer de sujet.

— À trois rues d'ici. Je ne peux pas aller plus loin avec ma condamnation. Je ne veux juste plus vivre dans cette maison, c'est trop difficile, dit-elle avec un trémolo dans la gorge.

Dix minutes plus tard, je décidai de partir. Helen avait prévu de faire quelques courses et elle ne devait pas se trouver en dehors de chez elle après 18 heures. Sur le pas de la porte, je saluai Lucy qui me fit un baiser sur la joue. En me relevant, je remarquai un tas de courriers non triés sur une petite tablette en verre. Une lettre ouverte attira mon regard. Il y était marqué en lettres capitales noires « TOUTES NOS CONDOLÉANCES ». La lettre était signée des parents d'Eliott.

— Ils n'auraient pas dû, dit Helen. Je ne sais pas s'il le mérite…

Elle ne continua pas sa phrase. Helen devait probablement s'en vouloir d'avoir des ressentiments pour son mari. À cet instant, pour la première fois, je me sentis proche d'elle.

Dans la voiture je m'allumai une cigarette. J'avais divisé par deux ma consommation depuis trois semaines. Une grande victoire pour moi, une petite pour Jake.

Je voulus profiter de ma présence à Charlotte pour aller au cimetière où Eliott avait été inhumé. Je n'y étais pas allée depuis l'enterrement. Et je ne savais pas quand je pourrais y retourner une fois que j'aurai quitté la ville.

C'était sans doute la moins bonne période de l'année pour se rendre sur la tombe de quelqu'un. Nous étions en plein hiver, le temps était gris et les arbres complètement dénudés. Même l'air était morose. En m'avançant dans l'une des allées du cimetière, je remarquai que j'étais venue les mains vides. Je continuai malgré tout mon chemin et m'arrêtai à quelques mètres de la pierre tombale d'Eliott. Deux personnes s'y trouvaient déjà et déposaient une gerbe de fleurs. Ils étaient de dos, mais je les reconnus sans difficultés.

— Bonjour, dis-je en arrivant à leur niveau.

Les parents d'Eliott, Amanda et Robert, se retournèrent vers moi et eurent un air surpris.

— Tiens, bonjour Anna, lança sans entrain Robert.

Je passai nerveusement une mèche de cheveux derrière mon oreille.

— Je suis de passage à Charlotte, je voulais venir pour…

Je ne réussis pas à terminer ma phrase.

— Nous venons de déposer des fleurs. Nous sommes apparemment les seuls à le faire, me dit Amanda.

Un bouquet de lys blanc agrémenté d'autres fleurs claires était posé contre la sépulture.

— Je… je n'ai pas eu beaucoup le temps de passer je dois l'avouer. Et puis comme j'habite loin c'est plus difficile.

— Tu n'as pas à te justifier, ajouta-t-elle en se retournant face à la pierre tombale.

Nous restâmes cinq longues minutes sans bouger et sans parler. J'avais envie de partir, mais je me sentais coincée.

— Nous allons rentrer, m'informa Amanda.

Je lui envoyai un sourire forcé mais poli.

— J'espère que nous allons enfin pouvoir trouver la paix, ajouta-t-elle.

Amanda m'envoya un regard froid.

— Et vous aussi. Vous devez refaire votre vie. Je pense que c'est ce qu'Eliott aurait voulu.

Son visage était fermé. Elle ne pensait pas un mot de ce qu'elle disait.

— C'est ce que je vais essayer de faire, dis-je alors qu'une brise venait soulever quelques feuilles mortes sur l'allée.

Je les regardai quitter le cimetière tranquillement. L'endroit était totalement désert. Un lourd sentiment de tristesse s'abattit sur moi. Je pensais à ma mère. En cet instant, j'aurais eu tellement besoin d'elle.

Je sortis du cimetière en regardant les différentes pierres tombales. Des vies parfois arrachées trop tôt ou des personnes qui ont tellement rempli l'existence de leurs proches qu'aujourd'hui, elles laissaient un vide considérable. Avant de reprendre la voiture, je m'arrêtai dans une petite épicerie pour avaler un café et acheter un paquet de cigarettes légères. Sur le comptoir, une pile de journaux de la gazette locale titrait sur l'enterrement de Sara Coleman avec des clichés des personnalités politiques qui profitaient de l'événement pour assurer leurs prochaines élections. Le journaliste, lui, avait sorti des phrases toutes faites pour parler du chagrin collectif et du travail de deuil chez les amis et les proches de Sara. La légende d'une des photographies indiquait que Sara était enterrée dans le même cimetière qu'Eliott… Puis, en y regardant de plus près, je fus surprise de reconnaître un couple sur ce cliché en noir et blanc. Les parents d'Eliott avaient eux aussi, assisté aux obsèques...

De retour dans ma voiture, je composai le numéro de l'inspecteur Winters. Après que la secrétaire me demanda poliment de patienter, l'inspecteur décrocha :

— Inspecteur Winters ?

— Inspecteur, Anna Nichols à l'appareil. Vous avez cinq minutes ?

Je l'entendis ronchonner et souffler.

— Cinq minutes pas plus, j'ai un rendez-vous qui m'attend.

— Je me demandai si vous aviez fait une recherche d'empreintes sur les billets de banque retrouvés dans la valise de Mark.

L'inspecteur força un rire de l'autre côté du combiné.

— Vous êtes flic maintenant ? Vous savez combien d'empreintes il y a sur un billet de banque ?

— Non.

— Des centaines ! Si ce n'est plus !

— Mais l'avez-vous fait ? Peut-être n'y en avait-ils pas autant sur ces billets !

— Écoutez, Madame Nichols, vous devez arrêter de m'appeler. Je vous l'ai déjà dit, le dossier va être bientôt classé. Le coupable est mort. Il n'y a pas d'autres indices. Fin de l'histoire.

— Vous n'allez pas me dire que vous ne trouvez pas louche le fait que Mark avait en sa possession autant d'argent ! La somme est énorme, même s'il traficotait un peu avec ses pilules d'ecstasy, il n'aurait pas pu réunir autant d'argent.

— À quoi vous pensez ?

— Helen, sa femme, m'a confirmé que cet argent n'avait pas été retiré de leur compte. Alors, il doit venir de quelque part d'autre. Ou de quelqu'un d'autre.

— Vous êtes allée parler à Helen Ertwood ? Mais qu'est-ce que vous faites ? Votre propre enquête ? dit-il sur un ton exaspéré.

— Je veux juste comprendre !

— Tout ce que vous avez à comprendre, c'est que Mark Ertwood a tué Sara Coleman. Mais vous n'avez apparemment pas envie de l'entendre.

Je commençai à manquer cruellement d'arguments. Peut-être avait-il raison ? Peut-être étais-je juste en train de m'acharner.

— Vous avez sans doute raison… C'est juste que j'ai vu les parents d'Eliott il y a quelques minutes. Et apparemment, ils ont assisté à l'enterrement de Sara. J'ai… j'ai trouvé ça étrange.

— L'histoire de cette gamine a ému toute la ville, ils ont probablement voulu se recueillir.

— Oui, probablement.

Je ne le retins pas plus longtemps et lui souhaitai une bonne soirée avant de raccrocher.

Jake m'avait dit un soir que ce besoin de justice, qui était né en moi depuis le début de cette histoire, devait sans doute provenir de mon enfance. De l'accident de voiture que j'avais eu avec ma mère. Le type qui l'avait laissée mourir n'avait jamais été retrouvé. Je n'avais pas pu donner de signalement à l'époque, car je n'avais aucun souvenir de sa voiture.

Mon avion de retour était prévu pour le lendemain midi. Je rentrai à l'hôtel, dinai seule dans ma chambre en envoyant quelques messages à Jake et m'endormis avant minuit.

Les vibrations de mon téléphone me tirèrent brutalement de mon sommeil. En regardant l'heure, je voyais qu'il était presque 7 heures du matin.

— Allô, répondis-je avec une voix irrégulière.

— Madame Nichols ? C'est l'inspecteur Winters au téléphone.

— Vous ne dormez jamais ? dis-je en me redressant dans le lit.

— C'est vous qui m'en avez empêché. J'ai repensé à ce que vous m'avez dit hier. L'argent et les parents d'Eliott… Dans les pièces à conviction qui incriminaient Mark Ertwood, nous avions son téléphone portable avec à l'intérieur beaucoup d'échanges de sms. Nous avons réussi à remettre les identités sur certains mais pas tous. Dont un qui comportait trois initiales : « AMN ». Il n'y avait que deux messages. Nous ne les avions pas compris sur le moment.

— Qu'est-ce qu'il y avait dans ces messages ?

— Le premier message qui provenait de ce AMN disait « OK pour trois » et Mark avait répondu une date et une heure. Nous avions pensé, au vu de ses activités, qu'il s'agissait d'un rendez-vous pour une partie de… vous savez…

— Oui, oui…

— Et puis vous m'avez téléphoné hier…

— Et alors ? dis-je impatiente.

— C'est à ce moment là que j'ai compris. AM.N. Comme Amanda Nichols. Et le chiffre trois. Pour 300 000 dollars.

La suite était prévisible. Le lendemain, l'inspecteur Winters avait suffisamment d'éléments pour mener une enquête sur les comptes des Nichols et procéder à une perquisition au domicile. Un retrait en liquide de la somme de 300 000 dollars avait été constaté quelques jours après la disparition de Sara Coleman sur le compte joint du couple. Sur le téléphone d'Amanda, des messages compromettants avaient été trouvés. Ne connaissant que peu la technologie, elle n'avait pas eu l'idée d'effacer ses messages avec son mari qui explicitaient clairement le fait que la réputation de leur fils ne pouvait pas être éclaboussée par une relation extra-conjugale avec une jeune fille mineure. Elle confirmait aussi par message à son mari que Mark s'en occuperait en échange d'une contrepartie financière. Ils échangeaient sur la situation comme s'il s'agissait d'un vulgaire contrat de travail.

Il n'avait fallu que quelques heures d'interrogatoire pour faire avouer Amanda. Lorsque l'inspecteur Winters lui avait demandé pourquoi elle avait engagé Mark pour tuer Sara Coleman, elle avait tout simplement répondu « et qu'est-ce que vous auriez voulu que je fasse ? Il s'agissait de l'image de mon fils unique, je n'avais pas le choix ». Le père d'Eliott, quant à lui, n'avait pas ouvert la bouche depuis que les policiers lui avaient passé les menottes. Il était comme éteint. Je l'avais vu plusieurs fois sur mon écran de télévision, à la sortie du tribunal, les yeux vides, à côté de son avocat qui lui avait l'air déterminé. Maître Lowe avait pris partie de désunir le couple Nichols en mettant tout sur le dos d'Amanda. Robert, de toute façon, ne parlait plus à sa femme depuis plusieurs semaines selon les journalistes. J'avais vu passer dans des émissions spéciales, des vieux amis de la famille d'Eliott, raconter des détails sur qui étaient réellement Amanda et Robert en montrant des vieilles photos de repas de Thanksgiving. Je me demandais combien ils avaient été payés pour venir sur ce genre de plateau.

Heureusement, Jake coupait régulièrement la télévision, m'arrachait du canapé et m'amenait faire des promenades dans la campagne. Il voulait à tout prix que je chasse cette affaire de ma tête. Mais je savais que je n'y arriverais pas comme ça. Je n'avais pas encore complètement vidé mon sac. Il restait encore une personne avec qui je devais parler pour faire table rase du passé. Cette personne, c'était Eliott.

Un soir de pluie, je m'étais levée du lit où Jake dormait profondément. Je descendis dans le salon, m'allumai une cigarette et m'installai dans un coin pour écrire.

Et, avec pour seule musique le bruit du vent et de la pluie qui tambourinait contre les vitres, j'écrivis une dernière lettre à mon mari.

Chapitre 14

Expéditeur : Anna Nichols

Yellow Creek Road, Prospect 16052, États-Unis

Destinataire : Eliott Nichols

Lieu inconnu

« Eliott,

J'écris cette lettre que tu ne liras jamais. Je l'écris, car aujourd'hui j'en ai besoin.

Durant notre mariage, il n'y a pas une seconde où je ne t'ai pas aimé.

Pas une fois où j'ai douté de toi.

Puis, un matin, on est venu frapper à la porte. On venait m'annoncer que tu n'étais plus là, et que tu ne le serais plus jamais.

J'aurais tant aimé revenir en arrière. Te supplier de ne pas sortir ce soir-là. Mais, les choses étaient ainsi. C'était trop tard. Mon coeur et mon âme auraient voulu te sauver, mais c'était trop tard.

Alors, je suis tombée. Une chute vertigineuse. Le poids de la peine était trop lourd à supporter.

J'ai acheté une nouvelle maison dans l'espoir que celle-ci me donnerait le courage de poursuivre ma vie. De commencer une seconde partie dans le jeu de la vie, mais sans toi.

Mais, il y a eu cette vérité. Celle qui explose sans prévenir et qui éclabousse tout sur son passage.

Tu aimais une autre femme.

Jamais je ne pourrai savoir pourquoi. Pourquoi tu as ressenti le besoin de chercher de l'amour ailleurs ? Pourquoi elle plutôt qu'une autre ? Et surtout, pourquoi je ne te suffisais plus ?

Et pourtant, malgré cette nouvelle, j'ai continué à t'aimer. J'ai continué à chérir les souvenirs que j'avais avec toi. Nos matinées au fond de la couette à écouter la pluie tomber sur la toiture. Ta coiffure au réveil. Tes mains chaudes sur mes épaules quand j'avais froid. Tes larmes timides devant un mélo ou une photo de ta grand-mère.

Je t'aimais, comme si tu étais encore amoureux de moi.

Mais aujourd'hui, cet amour a disparu.

Il a disparu le jour où j'ai su que, de deux personnes, vous êtes passer à trois, lorsqu'elle est tombée enceinte.

Il a disparu le jour où j'ai su que dans ta chute, tu avais attiré une jeune fille qui avait encore toute la vie devant elle.

Il a disparu le jour, où rien ne me rappelait celui dont j'étais tombée amoureuse lorsque j'étais étudiante.

Quand je penserai à toi, je penserai à la fois où tu es arrivé, tout mouillé, sur le seuil de ma résidence étudiante, un vieux bouquet dégarni à la main, mais avec le plus beau sourire du monde.

Si je ne t'aime plus, je n'ai pas pour autant envie de te détester.

Alors j'oublierai celui que tu es devenu.

J'oublierai…

Et je penserai à celui que tu étais.

Celui qui un jour d'été m'avait dit « je pourrais tout perdre, juste pour que tu aies la vie que tu souhaites vraiment. »

Anna. »

Remerciements

À Ar, Ma, Ta, Pa et aux Ve et An.
À mon chat.

À l'ensemble de mes lecteurs pour qui j'aime écrire des histoires dans l'espoir que celles-ci vous fassent frissonner et voyager.

À Drive, Nocturnal Animals, Looper, La Fille du Train, True Detective, Leftovers, Mud, Gone Girl, Prisonners, 8mm ; à la poussière, aux drive-in, aux stations essence, au temps sec, à la Pennsylvanie, au Bourbon, aux disques vinyles, aux bandes originales, à la musique country, aux vieilles salles de cinéma et aux chemises à franges.